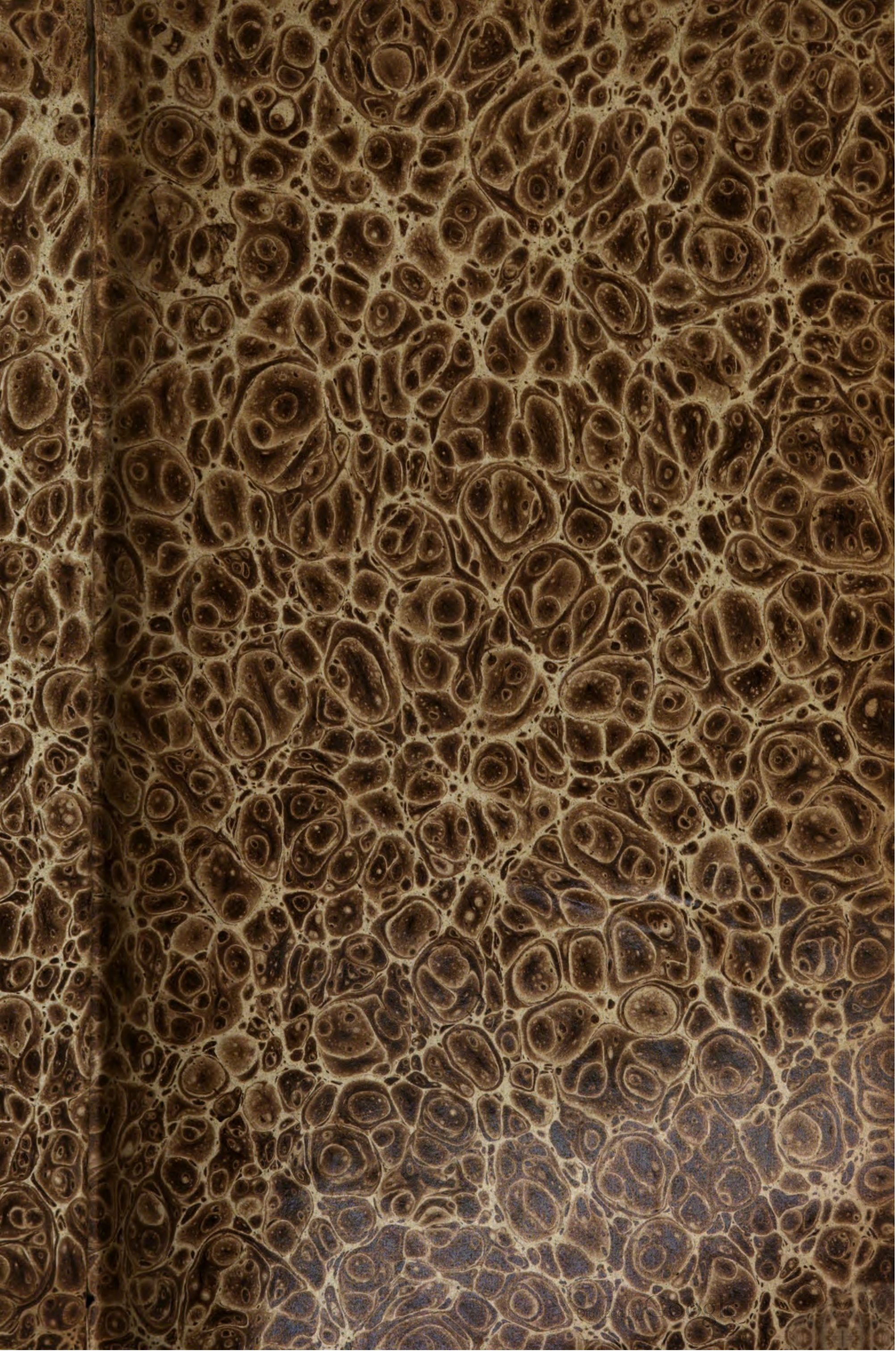
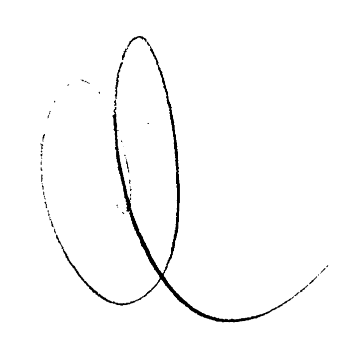



UNIVE
NT
90
Digitized by





HISTOIRE

DES CROISADES.

TOME I.

IMPRIMERIE DE A. BELIN,
Rue Sainte-Anne 55.

HISTOIRE
DES CROISADES

ENTREPRISES

POUR LA DÉLIVRANCE DE LA TERRE-SAINTE,

PAR CHARLES MILLS;

TRADUITE DE L'ANGLAIS

PAR M. PAUL TIBY.

OUVRAGE ACCOMPAGNÉE D'UN CARTE DE L'ASIE-MINEURE, DE PLANS D'ANTIOCHE ET DE JÉRUSALEM, ET D'UNE CARTE DE LA SYRIE, DE LA TERRE-SAINTE ET DE LA BASSE-ÉGYPTE.

TOME PREMIER.

PARIS.

DEPELAFOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE GÎT-LE-CŒUR, N. 4.

1835



AVIS DE L'ÉDITEUR.

En publiant aujourd'hui l'*Histoire des Croisades* de Charles Mills, traduite et annotée par M. Paul Tiby, nous croyons devoir faire connaître que, par suite de circonstances résultant de la crise commerciale dont la librairie a eu tant à souffrir dans ces dernières années, un laps de près de dix ans s'est écoulé entre l'impression du tome Ier et l'impression des tomes II et IIIe Il conviendra dès-lors de reporter à l'année 1825 tout ce qui se rattache à la traduction de ce premier volume, et notamment la *Préface du Traducteur*.

Totalement étranger d'abord à la publication de cette traduction, nous nous en sommes récemment rendu acquéreur, et nous n'avons pas perdu un instant pour terminer l'impression d'un ouvrage dont le mérite incontestable garantissait d'avance le succès. La longue interruption qu'a éprouvée sa publication n'a pu,

au reste, qu'ajouter à la perfection du livre; car elle a permis à M. Paul Tiby d'achever avec beaucoup plus de loisir et de soin le travail des deux derniers volumes, et il en a profité pour améliorer l'œuvre de Charles Mills, dont il se montre constamment l'interprète éclairé. Il a même enrichi cette histoire de notes et de citations si nombreuses, que les *deux* volumes in-8° de l'ouvrage original n'en font pas moins de *trois* du même format dans la traduction.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

Lorsque les sociétés en sont arrivées à ce degré de lumières et de civilisation qui, donnant à chacun la conscience intime et la mesure de ses droits, amène un ordre de choses plus en rapport avec l'état de maturité et de raison où est parvenu le corps social; lorsque, néanmoins, l'intérêt général et les libertés publiques se voient encore forcés de lutter contre cet esprit de despotisme que l'égoïsme et l'ambition cherchent sans cesse à faire prévaloir à leur profit, chaque homme, selon ses facultés, n'est-il pas obligé de concourir à la création et au maintien des institutions auxquelles l'indépendance de ses concitoyens se trouve atta-

chée? De là, le besoin de connaître à fond les mœurs, les coutumes, la religion, les lois et l'esprit populaire de la nation dont on fait partie, dans les diverses périodes de sa vie sociale, afin de juger sainement de ses besoins actuels, des moyens propres à assurer son bonheur, et de l'influence que le passé doit encore conserver sur le présent.

L'histoire, ce grand livre de tous les siècles, où sont retracés chacun des faits généraux et particuliers qui ont changé ou modifié l'existence des peuples, encouragé ou entravé les progrès de l'entendement humain, avancé ou retardé la civilisation, et imprimé un caractère positif et déterminé aux nations; l'histoire, où l'on retrouve aussi la source et le berceau de nos usages, de nos croyances, de notre langue, et des diverses formes de gouvernement auxquelles ont été soumis nos ancêtres; l'histoire, et particulièrement l'histoire moderne, est donc, de nos jours, le livre le plus important, le plus utile et même le plus intéressant à consulter et à méditer, puisque son étude a, en général, l'homme pour objet,

et qu'en nous occupant de l'homme, c'est pour ainsi dire nous occuper de nous-même.

Il est à regretter qu'avec autant de génie, les écrivains du siècle dernier, soit par un sentiment déplacé de supériorité, soit pour n'être pas entrés assez avant dans la profondeur de la matière, aient cru devoir regarder les annales de notre histoire, pendant le moyen âge, comme indignes de leurs méditations, parce qu'elles sont remplies d'erreurs grossières, de superstitions barbares, d'actes sanglans de fanatisme, et de mille autres crimes révoltans. Ce profond mépris pour des temps, des hommes et des choses si intimement liés à notre existence nationale, et qui doivent nous toucher à tant d'égards, prouve, selon nous, bien peu de philosophie. Que de blâme ces écrivains ne se seraient-ils point épargné, si, loin de transporter dans le passé les idées du présent, loin de vouloir mettre la civilisation d'un siècle éclairé à la place de la barbarie d'un autre, leur esprit se fût dégagé de toutes préventions, et eût momentanément adopté les préjugés et les passions de nos ancêtres? Que de fruits une étude

a.

ainsi dirigée n'eût-elle pas produits entre des mains aussi habiles? La lecture de l'histoire exige sans doute de la critique, de la sagacité et du discernement; mais elle demande aussi que l'on repousse toute partialité, et que l'on se dépouille en quelque façon de son individualité moderne. Si nous voulons nous mettre à fouiller dans nos vieilles chroniques, et apporter dans ce travail les dispositions qui y conviennent, il faudra, pour ainsi dire, nous faire successivement Gaulois, Franc, serf de la glèbe, seigneur féodal, vassal, suzerain, clerc, laïc, roi, sujet; persécuter avec les fanatiques, combattre avec les guerriers, gouverner avec les institutions et les lois des divers âges qui ont précédé le temps actuel; en un mot, nous identifier complètement avec les faits et les hommes des différentes époques. Ainsi nous aurons une idée véritable de ce qu'étaient nos pères, et nous ne les jugerons plus avec cette sévérité et cette vue fausse du passé, si justement reprochées aux philosophes et aux historiens du dix-huitième siècle.

Il n'est point aujourd'hui d'esprit éclairé qui ne

sente toute l'importance de cette manière d'envisager l'histoire. C'est le seul moyen d'ailleurs de lui conserver cette physionomie vive et animée qui redouble l'intérêt que naturellement elle inspire. Le public, lui-même, n'est point resté étranger à cette nouvelle direction des esprits : il recherche avidement tout ce qui a trait aux temps historiques, et rejette ces fictions usées, ces productions futiles, qui, sans faire faire un pas de plus à l'intelligence, ne présentent aucun but moral au lecteur. Notre siècle veut du positif, du sérieux, des réalités, de l'instruction surtout, et l'histoire moderne est, sous tous ces rapports, une mine inépuisable et presque vierge encore. Chaque jour ce goût se développe davantage : nos arts et notre littérature en font foi. Indépendamment de ces *mémoires*, de ces *résumés*, de ces compilations historiques de tous genres, publiés avec profusion depuis quelques années, ne voyons-nous pas journellement la peinture, la poésie, les belles-lettres, faire des excursions dans notre histoire, y puiser leurs sujets, leurs pensées, leurs couleurs, et revêtir de la parure brillante du talent des temps

et des faits déjà dignes de notre attention par eux-mêmes? Et à qui devons-nous principalement cette impulsion générale, ce penchant prononcé pour l'histoire? A un romancier justement célèbre, à un homme de génie, d'une érudition immense, qui a su allier, avec le plus grand bonheur, l'utilité du savoir aux charmes de l'imagination, dans des ouvrages qui ne se recommandent pas moins par la fidélité du costume historique, que par une inépuisable variété de tableaux et de caractères toujours pris dans la nature.

Le moment est done des plus favorables pour la publication de l'*Histoire des Croisades*, dont nous présentons la traduction au public. Outre cela, le sujet par lui-même est tellement rempli d'attraits, tellement attachant pour ceux qui sont sensibles à l'héroïsme, aux nobles actions et à la gloire de leur pays, que nous osons nous flatter que l'ouvrage sera accueilli en général avec bienveillance.

Quelques auteurs ont exagéré les avantages que l'Europe a retirés des croisades; d'autres n'ont vu dans les guerres saintes que des maux sans aucun

mélange de bien, qu'un enthousiasme ridicule et irréfléchi, source d'actions plus folles et plus absurdes encore. Rarement le juste milieu a été saisi. M. de Chateaubriand, dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, a présenté là-dessus des considérations qui nous ont paru aussi justes que noblement exprimées. Comme elles renferment notre opinion presque tout entière, et qu'il nous serait impossible de les exposer avec autant de talent, nous les emprunterons à la plume éloquente de cet illustre écrivain.

« N'apercevoir dans les croisades que des pèlerins armés qui courent délivrer un tombeau en » Palestine, c'est montrer une vue très-bornée en » histoire. Il s'agissait non-seulement de la délivrance de ce tombeau sacré, mais encore de savoir qui devait l'emporter sur la terre, ou d'un » culte ennemi de la civilisation, favorable par système à l'ignorance, au despotisme, à l'esclavage, » ou d'un culte qui a fait revivre chez les modernes » le génie de la docte antiquité, et aboli la servitude. Il suffit de lire le discours du pape Urbain II au concile de Clermont pour se convaincre

» que les chefs de ces entreprises guerrières n'a-
» vaient pas les petites idées qu'on leur suppose, et
» qu'ils pensaient à sauver le monde d'une inonda-
» tion de nouveaux barbares. L'esprit du Mahomé-
» tisme est la persécution et la conquête; l'Évangile,
» au contraire, ne prêche que la tolérance et la paix.
» Aussi les chrétiens supportèrent-ils, pendant
» sept cent soixante-quatre ans, tous les maux que
» le fanatisme des Sarrasins leur voulut faire souf-
» frir; ils tâchèrent seulement d'intéresser en leur
» faveur Charlemagne; mais ni les Espagnes sou-
» mises, ni la France envahie, ni la Grèce et les
» Deux-Siciles ravagées, ni l'Afrique entière tom-
» bée dans les fers, ne purent déterminer, pen-
» dant près de huit siècles, les chrétiens à prendre
» les armes. Si enfin les cris de tant de victimes
» égorgées en Orient, si les progrès des barbares
» déjà aux portes de Constantinople, réveillèrent
» la chrétienté et la firent courir à sa propre dé-
» fense, qui oserait dire que la cause des guerres
» sacrées fut injuste? où en serions-nous si nos
» pères n'eussent repoussé la force par la force?
» Que l'on contemple la Grèce, et l'on apprendra

» ce que devient un peuple sous le joug des Mu- » sulmans (1). Ceux qui s'applaudissent tant au- » jourd'hui du progrès des lumières, auraient-ils » donc voulu voir régner parmi nous une religion » qui a brûlé la bibliothèque d'Alexandrie, qui se » fait un mérite de fouler aux pied les hommes et » de mépriser souverainement les lettres et les arts?

» Les croisades, en affaiblissant les hordes ma- » hométanes au centre même de l'Asie, nous ont » empêchés de devenir la proie des Turcs et des » Arabes. Elles ont fait plus : elles nous ont sauvés » de nos propres révolutions ; elles ont suspendu, » par la *paix de Dieu*, nos guerres intestines ; elles » ont ouvert une issue à cet excès de population » qui tôt ou tard, cause la ruine des états ; remar-

(1) A l'époque où M. de Chateaubriand écrivait ceci, la Grèce opprimée subissait encore la honteuse domination des Turcs. Elle portait silencieusement ses chaînes, mais l'amour de la liberté brûlait secrètement dans le cœur de ses enfans, et le moment n'était pas éloigné où elle allait tenter, par les plus nobles et les plus courageux efforts, de se soustraire à ses tyrans.

» que que le père Maimbourg a faite et que M. de
» Bonald a développée.

» Quant aux autres résultats des croisades, on
» commence à convenir que ces entreprises guer-
» rières ont été favorables au progrès des lettres
» et de la civilisation. Robertson a parfaitement
» traité ce sujet dans son *Histoire du Commerce des*
» *Anciens aux Indes orientales*. J'ajouterai qu'il ne
» faut pas, dans ces calculs, omettre la renommée
» que les armes européennes ont obtenue dans les
» expéditions d'outremer. Le temps de ces expé-
» ditions est le temps héroïque de notre histoire;
» c'est celui qui a donné naissance à notre poésie
» épique. Tout ce qui répand du merveilleux sur
» une nation ne doit point être méprisé par cette
» nation même. On voudrait en vain se le dissi-
» muler : il y a quelque chose dans notre cœur
» qui nous fait aimer la gloire; l'homme ne se
» compose pas absolument de calculs positifs pour
» son bien et pour son mal, ce serait trop le ra-
» valer : c'est en entretenant les Romains de l'*éter-*
» *nité* de leur ville, qu'on les a menés à la conquête

» du monde et qu'on leur a fait laisser dans l'his-
» toire un nom éternel. »

M. de Chateaubriand prête, ce nous semble, dans ce morceau, de trop *grandes idées* et des vues trop étendues aux chefs de la croisade, en disant *qu'ils pensaient à sauver le monde d'une inondation de nouveaux barbares*. Ce motif pouvait sans doute entrer pour quelque chose dans l'entreprise des guerres saintes; mais si l'on veut lire attentivement les historiens contemporains, on reconnaîtra que l'intérêt personnel, l'ambition, l'avidité des conquêtes, l'humeur aventureuse de l'époque, le fanatisme, la croyance que Dieu ordonnait l'expédition, et l'espoir du salut éternel, contribuèrent plus puissamment encore à déterminer les croisés à voler en Palestine. Dans ce court aperçu des causes et des résultats des croisades, M. de Chateaubriand a omis aussi de parler de l'influence immense qu'elles eurent sur le progrès des arts et du commerce, ainsi que sur l'état politique et social de l'Europe. Les bornes de cette Préface ne nous permettant pas d'entrer dans de plus longs développemens à cet égard, nous ren-

voyons le lecteur aux *Notes additionnelles* (1), où nous avons inséré un extrait assez étendu, dans lequel la question se trouve traitée avec beaucoup d'habileté par M. Michaud.

La seule histoire complète et un peu détaillée des croisades, publiée en France jusqu'à ce jour, est celle de M. Michaud. Elle se compose de sept gros volumes in-octavo d'un prix assez élevé. Elle jouit dans le public d'une estime qui lui est due à bien des égards; aussi n'est-ce qu'en tremblant et avec une extrême défiance de notre jugement, que nous nous hasardons à consigner ici quelques réflexions critiques sur la manière dont M. Michaud a exécuté son ouvrage. Ni soins, ni peines, ni recherches, ni travail n'ont été épargnés par cet académicien distingué, pour la composition de son livre, et il est parvenu à le rendre aussi clair, aussi exact que possible, en même temps qu'il l'a rempli des détails les plus instructifs et les plus attachans; nous avons cru remar-

(1) Voyez la note L, pag. 312.

quer cependant que, sans altérer au fond la vérité, l'auteur n'avait point, en général, donné aux faits le costume et la couleur des temps où ils se sont passés; il a trop *modernisé*, si l'on peut se servir de cette expression, le caractère, les pensées, les discours et les actions des croisés; de cette façon il a privé leur physionomie de ce vernis antique, de ces traits originaux et caractéristiques qui seuls eussent été capables de les faire revivre sous nos yeux. Le style de M. Michaud est sage, pur, châtié, élégant; mais il nous a paru manquer d'énergie, de mouvement et d'élévation; sa narration est pleine d'une critique judicieuse et éclairée, les faits y sont présentés avec le plus grand scrupule et discutés avec la plus habile érudition; mais peut-être eût-il été à désirer que l'historien s'étendît moins qu'il ne l'a fait, sur des époques qui n'offrent qu'un médiocre intérêt, qu'il eût semé son ouvrage d'un plus grand nombre d'observations et de vues philosophiques, et qu'il eût imprimé aux événemens ce cachet de contemporanéité qui ressort avec tant de force dans les vieilles chroniques d'Albert d'Aix, de Fulcher de

Chartres, de Raymond d'Agiles, du moine Robert, de l'archevêque de Tyr, etc.

L'Histoire de M. Mills, quoiqu'aussi complète que celle de M. Michaud, est bien moins étendue, bien moins volumineuse. En ne choisissant que les faits importans et principaux de l'Histoire des Croisades, M. Mills a su resserrer son récit dans un cadre raisonnable; et, d'après ce plan, il a sagement élagué les faits particuliers, inutiles à l'ensemble et à l'intelligence des grands événemens. Mais malheureusement il a poussé un peu loin cet esprit d'abréviation : il ne s'est pas assez aperçu que retrancher n'était point analyser; et que le défaut de transition nuisait parfois à la clarté de son livre. Le style de M. Mills n'est pas non plus exempt de reproches : il est quelquefois dépourvu d'élégance, et se rapproche peut-être un peu trop de la simplicité du langage parlé; il en résulte toutefois, en général, un bien pour l'ouvrage; car l'auteur ne met jamais dans la bouche de ses personnages que les discours qui leur sont propres, et qu'ils ont dû réellement prononcer; et, ne dénaturant pas les faits par des dé-

clamations ou par des fleurs de réthorique, leur conserve toujours cette teinte locale, ce caractère ntif, dont nous reprochons avec raison à M. Michaud de s'être trop souvent écarté.

Nous avons fait tous nos efforts pour dissimuler ou atténuer les légers défauts que nous venons de signaler avec impartialité à nos lecteurs; mais notre fidélité de traducteur ne nous a pas toujours permis de réussir à notre gré. En résumé, l'Histoire des Croisades de M. Mills offre un très-grand intérêt, et mérite de trouver place dans la bibliothèque de ceux qui aiment les livres faits en conscience. Elle est écrite sans passions, sans préjugés, et l'auteur ne procède jamais qu'entouré des autorités les plus respectables. Cette histoire (1) n'est, il est vrai, la plupart du temps qu'un composé de fragmens de chroniques; mais le choix est fait avec sagacité, et quoique l'auteur ne mette jamais du sien dans son récit, il a soin néanmoins de le disposer de manière que le lecteur puisse

(1) L'histoire de M. Mills est actuellement à sa troisième édition en Angleterre.

faire lui-même les réflexions dont l'historien s'est abstenu. Sir Walter Scott l'a souvent consultée pour composer son dernier roman (*Richard en Palestine*), et le suffrage de cet écrivain célèbre nous semble une puissante recommandation en faveur de l'ouvrage de M. Mills.

HISTOIRE
DES CROISADES.

CHAPITRE PREMIER.

APERÇU DES CIRCONSTANCES QUI ONT PORTÉ A ENTREPRENDRE LES GUERRES SAINTES.

Histoire politique de Jérusalem.— Des causes et de la coutume des pélerinages. — Autres motifs des voyages en Palestine. — Connexion entre le commerce et les pélerinages. — Tendance d'une opinion dominante au 10e siècle. — Relation d'un pélerinage entrepris par 7,000 Normands, Anglais, etc. — Situation des Latins en Palestine. — Effets de la cruauté des musulmans. — Le pape Silvestre II forme le plan d'une croisade. — Effets que produisent en Europe les changemens politiques survenus en Asie. —Vœu du pape Grégoire VII, touchant la situation de l'Orient.— Histoire de l'Asie mineure. — Suite des effets de la cruauté des musulmans. — Esprit religieux et militaire de l'Europe.

Après l'accomplissement de la prophétie sur la destruction du second temple, le paganisme devint la religion de Jérusalem; et les Romains, dans leur insultante intolérance, dédièrent à Vénus et à Jupiter les lieux que la Passion de

notre Sauveur avait autrefois sanctifiés. L'étendard de la croix triompha toutefois du polythéisme dans le quatrième siècle. La piété des empereurs chrétiens éleva des églises sur les ruines des temples païens, et Jérusalem continua d'être le siége de la vraie foi, jusqu'au moment où *l'étoile de l'islamisme* parut, et où les Arabes changèrent l'aspect moral et politique du monde. Pendant trois siècles, la cité sainte fut soumise, tantôt aux califes de Bagdad, tantôt à ceux du Caire; mais les commandeurs des croyans, en Égypte, en demeurèrent à la fin les maîtres, et en l'année 969, leur domination fut définitivement établie sur la Palestine. Néanmoins, avant qu'un siècle ne se fût écoulé, une tempête, formée dans le nord, fondit sur la portion la plus belle et la plus considérable des pays mahométans : les calamités d'une invasion étrangère vinrent ajouter aux misères des haines politiques. Des hordes considérables de Turcomans barbares, appelés, dans l'histoire, les Turcs de Seldjouk, abandonnèrent les plaines tristes et glacées de Khozzer, au nord-est de la mer Caspienne, pour venir dans les régions plus tempérées du midi. Dans l'intervalle de 1038 à 1092, toute la Perse, l'Arabie et la plus grande partie de la Syrie, reconnurent pour maîtres Togrol, Seldjouk, Alp-Arslan et Malek-Schah. Pendant les divisions

qui partagèrent les souverains du monde musulman, ces princes tartares se rangèrent du parti du calife de Bagdad, et le protégèrent contre la rébellion de sa garde turque et les hostilités de son rival d'Égypte. S'étant ensuite engagés dans une guerre offensive contre les ennemis de leur allié, vers l'an 1076, un général de Malek-Schah arracha Jérusalem de leurs mains. Cette nouvelle conquête fut confiée aux soins d'Ortok, émir d'un corps considérable de Turcs des plaines de Kipjack, qui ne tarda pas à convertir son gouvernement en une principauté indépendante. Pendant dix-huit années, les Seldjoukides et les Ortokides dominèrent alternativement sur la ville; mais, durant les vicissitudes de sa fortune, les Égyptiens s'emparèrent de nouveau du pouvoir, et recouvrèrent leur autorité en Palestine, vers l'an 1094 (1).

Jérusalem, quel qu'eût été son état de gloire ou d'abaissement, avait toujours été chère et sacrée aux chrétiens (2). Dans les premiers âges de l'Église, une curiosité religieuse portait beaucoup de personnes à aller visiter les lieux que l'écriture

---

(1) De Guignes, liv. II et XII.

(2) Saint Jérôme, dans sa 17e Épitre, dit que l'on commença à se rendre en pélerinage à Jérusalem immédiatement après l'ascension du Christ.

a sanctifiés(1); et comme les choses visibles éveillent à la fois le sentiment et la pensée, les voyageurs éprouvaient un attendrissement plus grand, une dévotion plus fervente (2) à la vue des lieux témoins des actes de leur divin maître, qu'à la simple lecture de l'histoire de sa vie.

La tentative vaine et impie de l'empereur Julien pour la réédification des murs de la cité

---

(1) « Quis enim non rapitur in admirationem et stuporem, qui » montem oliviferum, mare Tiberiadis, Jordanem, Hierosolymam et » alia loca quæ Christum frequentasse notum est, conspicit et menti » suæ præsentem sistit generis humani sospitatorem, illic ea operantem » aut passum quæ originem dedere sacris christianorum ejus nomen » confitentium.» Reland, *Palæstina ex monumentis veteribus illustrata*, vol. 1, lib. 1, c. 4, p. 21. « Ce n'est pas que Jérusalem soit le seul lieu où l'on puisse adorer la Divinité; car nous savons que Dieu est présent partout; mais les fidèles peuvent satisfaire leurs yeux par la contemplation des lieux où se sont passées les scènes de la Passion, et en jouir autrement encore que par la foi. Si nous sommes fortement occupés d'un objet, toutes les circonstances, toutes les choses qui s'y rapportent, sont pour nous du plus grand intérêt. » *Theodoreti Historia;* Rel., p. 820.

(2) « Movemur, nescio quo pacto, locis ipsis in quibus eorum quos » diligimus aut admiramur adsunt vestigia. Me quidem ipsæ illæ nos» træ Athenæ non tam operibus magnificis, exquisitisquè antiquorum » artibus delectant, quam recordatione summorum virorum, ubì » quisque habitare, ubì sedere, ubì diputare solitus sit : studiosèque » eorum etiam sepulchra contemplor.» Cicéron, *de Legibus*, liv. II, ch. 2. « Si les Romains, en contemplant les ruines de la Grèce (*Epist. ad Fam.* 4. 5.), trouvaient qu'un noble intérêt pour les malheurs des nations bannissait tous les chagrins personnels, la vue du Calvaire ne devait pas exciter de moins fortes émotions dans le sein des chrétiens.»

sainte aurait pu naturellement conduire à penser que le ciel avait ainsi cherché à manifester qu'il voulait accomplir ses promesses pour l'entière abolition du judaïsme (1) ; mais la superstition s'imagina qu'il y avait quelque chose de saint jusque dans le sol de Jérusalem, et la coutume de visiter la Palestine s'étendit encore davantage (2). Le criminel poursuivi par le remords espérait obtenir son pardon en entreprenant un pénible pélerinage et en allant offrir ses prières dans une

---

(1) Une légère inexactitude historique rend ce passage un peu obscur. La tentative de l'empereur Julien n'était point, comme le dit ici M. Mills, de réédifier les murs de la cité sainte, mais de rebâtir le temple des Juifs, ce qui est bien différent. C'est à Constantin que Jérusalem doit la splendeur dont elle a brillé aux yeux des chrétiens dans les premiers siècles de l'Église ; c'est lui qui l'a fait sortir de ses ruines, et qui, à la place de la caverne obscure où était renfermé le Saint-Sépulcre, a élevé *un Temple de marbre, pavé de pierres brillantes, et décoré de pompeuses colonnades.*

(*Note du Traducteur.*)

(2) On alla jusqu'à adorer la poussière de la Palestine ; on en apportait soigneusement en Europe ; et celui qui avait le bonheur d'en posséder, soit qu'il l'eût prise lui-même sur les lieux, soit qu'il l'eût achetée, était regardé comme à l'abri de la malveillance des démons. Pour prouver que les miracles n'avaient pas cessé de son temps, saint Augustin rapporte l'histoire de la guérison d'un jeune homme qui avait au-dessus de son lit un sachet rempli de poussière de la ville sainte. (*De civitate Dei*, lib. XXII, c. VIII.) La mode de transporter en Europe de la terre de Palestine s'est prolongée très-avant dans le moyen âge. A Pise, le cimetière appelé *Campo Santo*, contient, dit-on, un espace de trente pieds de terre apportée de la Judée par les Pisans en 1218. LALANDE, *Voyage en Italie*, tome II

contrée que la Divinité semblait avoir favorisée plus que toutes les autres. Comme l'expiation était alors le but des voyages religieux, les directeurs des consciences déterminaient dans quelles occasions cette pénitence était nécessaire. La Bible avait accoutumé les hommes pieux aux usages de l'Orient. Selon les mœurs asiatiques, une panetière et un bourdon étaient considérés comme des objets dont tout voyageur devait être muni. Ces objets composaient toute la richesse du pauvre ; et jamais le riche ne manquait de les emporter avec lui. Le pélerin recevait un bâton (1) des mains du pasteur de son village, qui lui passait en même temps autour du corps une écharpe ou une ceinture, à laquelle pendait une panetière de cuir (2) ; ses amis et ses voisins le conduisaient jusqu'à la ville prochaine, où les bénédictions et les pleurs sanctifiaient et remplissaient d'amertume le moment de la séparation. A son retour, il dé-

(1) Il est nécessaire de faire connaître à ceux qui sont obligés de décrire les coutumes du moyen âge, que le bourdon du pélerin ressemblait très-rarement à une longue croix ou à un bâton droit recourbé en forme de crosse à l'un de ses bouts. En général, le bourdon était un bâton de la hauteur de celui qui le portait; il avait un nœud au milieu, et quelquefois un autre à son extrêmité supérieure. Voyez *Fosbrooke's monachism*, p. 422, etc.

(2) Voyez à la fin du volume, à la note A, quelques remarques sur l'habillement des pélerins.

posait la branche du palmier sacré (1), qu'il avait rapportée de Jérusalem, sur l'autel de l'église de sa paroisse, en témoignage de l'accomplissement de son vœu. De religieuses actions de grâces étaient rendues au Très-Haut; on accueillait et honorait le pélerin par des réjouissances rustiques, et il devenait un objet de vénération, à cause de sa piété et des dangers dont il s'était si heureusement tiré (2).

Quoique les pélerinages fussent généralement réputés pour des actes de vertu, quelques-uns des chefs de l'Église les considéraient comme

---

(1) Le Dante décrit ainsi le pélerin rapportant son bâton couronné d'une palme :

« Che si reca'l bordon di palma cinto. »

Purgatorio, canto 33, v. 78.

Le mot *Paumier* servait à désigner un saint voyageur qui avait été à Jérusalem. Archev. de Tyr, liv. xxi, chap. 17; Ducange, articles *Palmarius* et *Palmifer;* Ménage, *Dict^e Etymologique,* article *Paumier.* «Chiamansi Palmieri, inquanto vanno oltra mare, la onde molte volte recano la palma.» (Dante, *vita nuova,* p. 80.) Plusieurs écrivains ont prétendu que le *pélerin* ne pouvait aller que dans certains lieux, tandis que le *paumier* allait dans tous et dans aucun en particulier. Les vieux auteurs ne font pas toujours cette distinction. Chaucer, par exemple, semble considérer tous les pélerins allant en terre étrangère comme des *Paumiers.* (Notes sur les *Canterbury tales,* vol. ii, p. 393, 4e. édition.) Les mots *paumiers* et *pélerins,* sont employés tout-à-fait comme synonymes dans les *Visions of Piers Ploughman.*

(1) « A true devoted pilgrim is not weary
» To measure kingdoms with his feeble steps. »

Shakespeare, *les deux Gentils-hommes de Vérone* (act. ii, sc. vii).

inutiles et criminels. Dans le quatrième siècle, Grégoire, évêque de Nisse, chercha à détourner son troupeau de ces voyages. On n'y était point, disait-il, consciencieusement obligé; car, dans le nombre de ceux que le Christ a promis de reconnaître au jour du jugement il n'est point fait mention des pélerins. Une vie d'émigration était périlleuse pour la vertu, et particulièrement pour la modestie des femmes (1). L'horreur pour le vice diminuait à mesure que l'on se familiarisait avec sa vue, et les principes de morale se détruisaient graduellement. La méchanceté, l'idolâtrie, les empoisonnemens, l'effusion du sang, souillaient même honteusement l'enceinte de Jérusalem (2). Quelques années après le temps

---

(1) Les femmes, n'étant pas très-curieuses de se voir renfermées dans l'obscure solitude d'un cloître, préféraient souvent faire un pélerinage à Rome, et dans d'autres lieux. Dans le neuvième siècle, un évêque étranger écrivit à l'archevêque de Canterbury pour le prier, dans les termes les plus pressans, d'empêcher les femmes anglaises, de quelque rang et de quelque classe qu'elles fussent, d'aller en pélerinage à Rome. Leurs galanteries étaient notoires sur tout le continent. « Perpaucæ enim sunt civitates in » Longobardiâ, vel in Franciâ, aut in Galliâ, in quâ non sit adultera » vel meretrix generis Anglorum : quod scandalum est et turpi- » tudo totius ecclesiæ ». MURATORI *Antiquitates*; MED. *Ævi Dissert.* 58, vol. v., p. 58.

(2) *Gregorei, episcopi Nyssæ, de euntibus Ieros. Epist.* Edit. Molinæo, *etc.*; hanov. 1607. Les écrivains catholiques romains se sont efforcés de prouver que saint Grégoire ne condamnait pas les péleri-

où vivait saint Grégoire, saint Jérôme fait une description semblable de la dépravation de la ville sainte, et ce Père de l'Église latine réprimande vertement un moine, résidant en Palestine, pour s'être permis d'aller une seule fois à Jérusalem (1). L'opinion de ces deux vénérables guides spirituels ne put arrêter le torrent de la religion populaire.

Les coffres de l'Église s'enrichissaient de la vente des reliques, et la domination du clergé s'étendait en proportion de l'accroissement de la corruption et des abus religieux. Des pélerins de l'Inde, de l'Éthiopie, de la Grande-Bretagne, de l'Hibernie, allaient à Jérusalem; des hymnes, chantés dans tous les dialectes, retentissaient sur le tombeau du Christ. Les évêques, les docteurs, auraient cru leur piété ou leur science déshonorées s'ils n'avaient pas adoré le Sauveur aux lieux mêmes où la lumière de l'Évangile commença à briller du haut de la croix (2).

Cette assertion que les coffres de l'Église s'enrichissaient de la vente des reliques, demande quelques observations, parce que la vente d'une

---

nages abstractivement parlant. Cela peut être; cependant il prétend que de son temps il ne pouvait résulter aucun bien des saints voyages.

(1) Molinæus, note n° 19.

(2) Saint Jérôme, *Epist. ad Marcell.*, Ep. 22. Voyez aussi Bedæ *Hist. eccles.*, lib. v, c. 15—18.

seule relique suffisait pour accroître l'ardeur des pélerinages, et que c'est à cette ardeur qu'il faut attribuer l'origine des croisades. Pendant le quatrième siècle, la chrétienté fut induite en erreur, lorsqu'on lui fit accroire que la vraie croix, instrument du supplice du Christ, avait été découverte à Jérusalem. L'évêque de la ville étant le dépositaire du trésor, les fidèles ne lui offraient jamais leur argent en vain pour se procurer un fragment du bois saint. Ils écoutaient avec crédulité les assurances données par leurs prêtres, qu'une vertu animée pénétrait une substance inerte et insensible; et que la croix souffrait qu'on la divisât chaque jour en plusieurs morceaux, sans en demeurer pour cela moins entière (1). On la montrait publiquement pendant les fêtes religieuses de Pâques, et Jérusalem était encombrée de pieux étrangers qui venaient assister à ce spectacle solennel.

Au bout de quatre siècles d'une distribution non-interrompue, le monde se trouva rempli de

(1) Aussi Érasme dit-il dans son amusant dialogue sur les Pélerinages, « que si les fragmens de la croix étaient rassemblés, il y en » aurait assez pour construire un vaisseau.» «Idem causantur de cruce » Domini, quæ privatìm ac publicè tot locis ostendetur, ut si fragmenta » conferantur in unum, navis onerariæ justum onus videri possint; et » tamen totum crucem suam bajulavit Dominus.»

reliques. La superstition avait besoin d'un nouvel aliment; c'est pourquoi le clergé latin de la Palestine prétendit que la veille de Pâques, Dieu lui-même rallumait les grandes lampes de l'église de la Résurrection, après qu'elles avaient été éteintes. Le peuple arriva en foule de l'Orient et de l'Occident pour voir l'accomplissement de ce miracle divin, et saisir quelque parcelle d'une flamme qui avait la merveilleuse propriété de guérir toutes les maladies mentales et corporelles, si ceux qu'elle touchait avaient la foi (1).

L'amour des pélerinages était encore entretenu par une circonstance qui n'avait aucun rapport apparent avec la curiosité de la dévotion, le but de l'expiation, le goût des reliques, ou tout autre motif religieux. Sous Chilperic, la France (2) avait déjà établi des relations suivies et étendues avec la Grèce. Les rivages opposés de la Méditerranée (3) étaient également connus. La reli-

---

(1) *De lumine sancti sepulchri commentatio.* MOSHEMII *Dissertationes*; vol. II. Lubeck, 1727; et note de Ducange sur le XIII[e] livre de l'*Alexiade*, page 99. Comme Tertullien et son école, ceux qui croyaient avec respect à la vertu de ce feu, « mesuraient le mérite de » leur croyance sur l'absurdité du fait qu'ils devaient croire. »

(2) DE GUIGNES, XXXVII[e] vol., *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*; MURATORI, *Antiq. Italiæ; Med. Ævi diss.* 30.

(3) « On a remarqué depuis bien long-temps que la Palestine est située de manière à être le siége d'un grand commerce maritime. Ce commerce y était effectivement établi autrefois; mais depuis,

gion et le commerce se prêtaient mutuellement assistance, et les qualités de saint voyageur et de marchand mondain se trouvaient souvent réunies dans la même personne. Les hospices que la charité avait fondés pour les pélerins, sur la route de Jérusalem, étaient aussi des lieux où s'arrêtaient les caravanes. Les chrétiens imitaient les musulmans et les Indous, dont les voyages (1) à la Meoque et à Haridwar ont à la

---

malgré la convenance de la position géographique, il fut transporté sur des rivages moins favorables. Pour bien concevoir ceci, il suffit de jeter les yeux sur la carte du pays. Il est situé entre deux mers d'où l'on navigue directement vers les parties les plus reculées du globe, à l'orient et à l'occident. Le transport par terre des marchandises de l'Inde et des autres pays orientaux, débarquées à Aela et destinées à être apportées sur les bords de la Méditerranée, est extrêmement facile et coûte peu en y employant des chameaux. Les caravanes qui font le commerce entre l'Asie et l'Afrique traversent pareillement la Palestine.» MICHAELIS. *De la loi de Moïse.*

(1) Les musulmans avaient aussi beaucoup de goût pour les pélerinages à Jérusalem. Ils vénéraient cette cité comme ayant été honorée par la présence du Christ et de plusieurs autres prophètes dont ils reconnaissent la divine autorité. D'après la théologie mahométane, Jérusalem est le lieu où toutes les générations se rassembleront lors de la résurrection générale; et il est aussi avantageux de mourir dans cette ville qu'il le serait de mourir dans le ciel. Le pélerin chrétien le plus fanatique n'aurait pu avoir une idée plus haute du mérite de son voyage que celle que les musulmans concevaient des leurs en pareille circonstance. La prière d'un mahométan dans sa maison n'équivaut qu'à une simple prière; dans un temple situé près de sa maison, cette prière a autant d'efficacité que vingt-cinq; dans une mosquée publique elle équivaut à cinq cents; et à Jérusalem et à

fois un but mercantile et religieux (1). Du neuvième au onzième siècle, aucun état ne fut plus riche ni plus commerçant que celui d'Amalfi (2). Ses lois maritimes étaient aussi respectées en Europe que les décisions des Rhodiens l'avaient été autrefois par les Romains. Sa monnaie avait cours dans tout l'Orient. Amalfi relevait de l'empereur de Constantinople ; et ses habitans avaient formellement obtenu de lui le droit de nommer les ducs ou gouverneurs de leur pays (3). Les riches Italiens faisaient le commerce avec la Syrie, et avaient

---

Médine, à cinq mille oraisons ordinaires. MISCHAL UT MUSABIH, vol. I, pag. 155, in-4°, Calcutta, 1809, et les traductions françaises que De Guignes a faites de deux traités arabes relatifs aux pélerinages à Jérusalem, dans le second volume des *Notices sur les manuscrits du Roi.*

(1) Jacques de Vitry, parlant des pélerins, dit : «Latini devotionis » gratiâ aut negotiationis advenientes.» P. 1082, *in* BONGARSIUS.

(2) Guillaume d'Apulée soutient cette assertion, (MURATORI *Diss.* 30, vol. I, pag. 884.)

Urbs hæc dives opum populoque referta videtur
Nulla magis locuples argento, vestibus, auro.
Partibus innumeris ac plurimus urbe moratur
Nauta, maris cœlique vias aperire peritus.
Huc et Alexandri diversa feruntur ab urbe.
Regis et Antiochi. Hæc (etiam ?) freta plurima transit.
Hic Arabes, Indi, Siculi noscuntur, et Afri.
Hæc gens est totum propè nobilitata per orbem,
Et meranda ferens, et amans mercata referre.

(3) GIANNONE, *Istoria di Napoli,* lib. VII, cap. 3.

ainsi plus d'occasions que les autres peuples de visiter les saints lieux fréquentés par les pélerins. Appartenant à l'Église romaine, ils n'avaient pas moins à souffrir de l'hérésie des Grecs que de l'infidélité des Sarrasins. Bien vus au Caire, un des siéges principaux de la puissance musulmane, au moyen de riches présens offerts aux officiers du calife, ils obtinrent une licence royale pour l'érection, à Jérusalem, d'une église où ils eussent la faculté de célébrer le service religieux selon le rituel latin. Un temple fut en conséquence construit près de l'église de la Résurrection, et dédié à la Vierge, avec cette inscription : « *Sancta Maria ad Latinos.* » On eut soin aussi de disposer, pour les pélerins des deux sexes, deux hôpitaux dont les chapelles furent mises sous la protection de saint Jean l'aumônier (1) et de sainte Marie-Magdeleine. Quelques moines Bénédictins célébraient les cérémonies de la religion; les devoirs de la bienfaisance étaient exercés par ceux des pieux chrétiens de l'Église romaine qui avaient résolu de finir leurs

(1) Saint Jean l'aumônier, patriarche d'Alexandrie, était un excellent patron; car, dans le septième siècle, lorsque Jérusalem tomba au pouvoir des Sarrasins, il envoya de l'argent et des vivres aux chrétiens malheureux, et secourait tous ceux qui venaient se réfugier en Égypte.

jours en Palestine. Dans ces maisons de charité, les *Paumiers* fatigués trouvaient un gîte, les malades des soins, et les pauvres un asile. L'humanité ne faisait point acception de sectes, et un musulman même ne venait point solliciter en vain à la porte. Les aumônes des habitans du midi de l'Italie et des Normands leurs conquérans soutenaient cet établissement, dont les marchands d'Amalfi étaient les fidèles administrateurs (1).

Mais aucun motif de discipline ecclésiastique, aucun but superstitieux ou commercial ne donnait autant de force à l'esprit des pélerinages que l'opinion, dominante au dixième siècle, que le règne du Christ ou le *millenium* (2) était proche (3). Le peuple, jugeant des choses divines par les

---

(1) GLABER, lib. I, c. 5; dans DUCHESNE, vol. IV; ARCHEV. DE TYR, pag. 934-935.

(2) *Révélations*, chap. XX, v. 2-3.

(2) La note suivante est extraite de l'*Histoire des Croisades*, de M. Michaud :

« On prétendait que les mille ans dont il est parlé dans l'Écriture allaient s'accomplir, et que la fin du monde était prochaine. Dans un acte de donation fait par Saint Géraud, baron d'Aurillac, on lit ces mots : *appropinquante mundi termino*. Chez les Arméniens, on faisait courir le bruit que les mille ans d'esclavage de Satan, qui avaient commencé depuis le baptême de J. C., étaient alors accomplis ; que le diable mis en liberté proposait le règne de l'Antechrist. (SAMUEL *Chronologiste*, année 1030, dans le manuscrit arménien de la Bibliothèque Royale, n° 96.) »

(*Note du Traducteur*.)

choses humaines, attribuait à un Dieu grand et bon toutes les passions haineuses des mortels; il se soumettait aux austérités du cloître, à toutes les peines et à tous les travaux que les moines lui imposaient. On se rendait favorables les vicaires de Dieu sur la terre par des dons précieux. Le fanatisme était poussé si loin qu'on laissait tomber les maisons en ruines, et qu'on détruisait les plus beaux édifices dans la persuasion intime que bientôt les biens terrestres seraient inutiles. De tous les côtés du monde latin, les pauvres chrétiens, remplis d'effroi, abandonnaient leurs maisons, leurs travaux, pour se rendre en foule dans la Terre-Sainte. La croyance générale était que le Christ devait juger le monde dans les lieux où il avait été autrefois persécuté. Ces zélés mais ignorans sectateurs de Jésus pensaient se rendre agréables au ciel par des sacrifices et des peines volontaires. Cependant les années succédaient aux années; les carreaux de la vengeance demeuraient dans les cieux, et la nature suivait sa marche accoutumée. Le monde commença à s'apercevoir que les interprétations qu'il avait données aux prophéties étaient ridicules et inconsidérées. Mais Jérusalem n'en devint que plus chère aux chrétiens, parce qu'elle avait été long-temps l'objet de leurs pensées et de leur amour.

Les causes principales des pélerinages atteignirent au onzième siècle le plus haut point de leur influence. L'histoire de cette époque abonde en récits d'expéditions dévotes (1). Le clergé de l'Allemagne ayant proclamé l'intention de visiter Jérusalem, Ingulph, historien anglais, se rendit à Mayence avec une troupe de Normands, pour se réunir à lui. Le nombre total des pélerins fut de sept mille. Parmi les chefs que leur dignité rendait le plus respectables, on comptait l'archevêque de Mayence, les évêques de Bamberg, de Ratisbonne et d'Utrecht. Leur marche, à travers l'Europe et l'empire grec, fut pacifique et sans aucun accident; mais lorsqu'ils eurent mis le pied sur le territoire des infidèles, ils tombèrent entre les mains des brigands arabes. Ce ne fut qu'après avoir perdu beaucoup d'argent et de monde qu'ils arrivèrent à Jérusalem. Le patriarche, les Latins et les Syriens de la ville, vinrent à leur rencontre, et ils se rendirent tous, en procession solennelle, au son des timbales, à la lueur des flambeaux, dans l'église du Saint-Sépulcre (2).

Rien n'exprime mieux les sentimens religieux

---

(1) Gretser, *de sacris Peregrin.*, lib. 1, c. 6.

(2) Grandi cymbalorum tonitru et luminarium immenso fulgore. Ingulph.

de ces étrangers que les paroles de l'un d'eux, qui disait que Jésus-Christ pouvait seul connaître toutes les prières qui lui avaient été adressées, toutes les larmes répandues, et tous les soupirs exhalés dans son temple. Ils visitèrent ensuite les divers lieux de la ville qui retraçaient à l'imagination quelque souvenir vénérable, et particulièrement ceux qui avaient eu le plus à souffrir des terribles effets de la haine des Sarrasins. La douleur que leur inspirait la vue de ces ruines saintes nourrissait leur dévotion. Ils n'aspiraient qu'à se baigner dans les eaux du Jourdain, et à baiser avec un divin transport tous les endroits où Jésus-Christ avait laissé quelque trace de sa céleste mission. Mais des hordes d'Arabes se tenaient sans cesse aux aguets pour surprendre les voyageurs; et il était très-dangereux, par cette raison, de s'éloigner de Jérusalem. Un certain nombre de Génois, conduits par la religion et le commerce, arrivèrent dans la Terre-Sainte. Les Allemands traitèrent avec eux pour leur retour en Europe; ils furent embarqués à Jaffa et débarqués à Brindes. Après avoir contemplé, avec une vénération religieuse, les monumens des martyrs à Rome, l'archevêque revint en Allemagne suivi de son troupeau. Ingulph prit le chemin de la France. De plus de trente cavaliers normands qui avaient accompagné ce pélerin anglais, à peine en restait-il une vingtaine,

qui poursuivirent leur route, à pied, malades, épuisés de fatigue et dénués d'argent (1).

La condition des pélerins, et des Latins résidant dans la Terre-Sainte éprouva des alternatives de trouble et de tranquillité (2). Ces vicissitudes ne provenaient d'aucune incertitude dans la loi musulmane, mais des différens caractères de ceux qui, de temps à autre, communiquaient quelque mouvement à la machine du gouvernement. La propagation de la religion était le mobile de l'islamisme, et la guerre son instrument. C'est pour cela que les musulmans traitaient les nations chrétiennes subjuguées par leurs armes avec plus de cruauté et de férocité que des vainqueurs ordinaires. Le Koran considérait ses ennemis comme les ennemis de Dieu; et le véritable islamisme méprisait et haïssait ceux qui avaient obstinément résisté à l'appel céleste. La possession imaginaire de la faveur divine inspirait un senti-

(1) *Ingulphi Historia*, p. 903-904; dans les *Scriptores post Bedam; Mariani Scoti Chronica*, p. 429.

(2) Sic igitur civitate Deo amabili et sacrosancta; peccatis nostris exigentibus, infidelium subjectâ hostium ditioni, jugum indebitæ servitutis continuis passa est laboribus per annos quadringentos nonagenta, conditionibus alternis. Nam frequenti rerum mutatione, dominos mutavit frequentius: secundum quorum dispositionem, *plerumque lucida*, *plerumque nubila*, recepit intervalla; et ægrotantibus more, temporum præsentium, gravabatur, aut respirabat, qualitate. Archev. de Tyr, p. 630.

ment de dédain et de dureté pour tous ceux que le ciel avait abandonnés au jour du combat. Les musulmans s'arrangeaient de manière à souffrir ce qu'ils ne pouvaient détruire, et jouissaient de leur triomphe par une oppression continuelle (1). Les chrétiens avaient à choisir entre

---

(1) Le sang des chrétiens coulant par torrens, les taxes odieuses qu'il leur fallait payer pour pouvoir prier sur le tombeau de leur divin maître, n'assouvissaient point encore la barbare méchanceté de leurs tyrans. Les musulmans avaient besoin de profanations pour se divertir dans leurs momens de bonne humeur, et servir en quelque sorte d'intermèdes à leur cruauté. On lit à ce sujet, dans une chronique latine intitulée : *Gesta consulum Andegav. spicilegium*, tom. x, pag. 463, le fait suivant, qui prouve à la fois et l'impiété des Arabes, et l'adresse de leurs victimes : « Dixerunt, nullo modo ad sepulchrum optatum pervenire posset nisi super illud et crucem » Dominicum mingeret ; quod vir prudens licet invitus annuit. » Quæsitâ igitur arietis vesicâ, purgatâ atque mundatâ et optimo vino » repletâ, queis etiam aptè inter ejus femora posita est, et comes discal» ciatus ad sepulchrum Domini accessit, vinumque super sepulchrum » fudit, et sic ad libitum cum sociis omnibus intravit, et fusis multis » lacrymis peroravit. » Le même fait est raconté, mais d'une manière différente, dans le récit du premier pélerinage de Foulque-Nerra, comte d'Anjou, à la Terre-Sainte. Nous allons le transcrire tel qu'il est rapporté dans le vieux langage de la chronique du comte d'Anjou, sous le titre de *Sainte et bénigne astuce du comte d'Anjou :*

« Lors offrit le comte grant somme d'or pour le laisser entrer, mais ne voulurent consentir sinon que le comte feist ce qu'ils disaient faire faire aux autres princes chrétiens. Le comte, pour le désir qu'il avait de y entrer, leur promist qu'il ferait tout ce qu'ils voudraient. Lors lui dirent les Sarrasins que jamais ne souffriraient qu'il y entrast s'il ne jurait de pisser et faire son urine sur le Sépulcre de son Dieu. Le comte, qui eust mieux aimé mourir de mille morts (si possible lui fust) que l'avoir feist, voyant toutefois que autrefois ne lui serait per-

l'apostasie et le tribut. Deux pièces d'or étaient le prix annuel exigé pour la sûreté de chaque *infidèle* à Jérusalem. Un patriarche avec un établissement épiscopal du clergé y étaient tolérés, et tous les tributaires demeuraient dans le quartier de la ville où s'élevait l'église de la Résurrection. La protection à laquelle ils avaient droit en apparence n'élevait pas leur condition beaucoup au-dessus de celle des esclaves. La petitesse de leurs maisons, la grossièreté de leurs vêtemens marquaient la dégradation de leur état, et la persécution ban-

---

mis de entrer à veoir le sainct lieu, auquel il avait si charitable affection, pour la visitation duquel il estait, par tant de périls et travaux, de lointain pays là arrivé, leur accorda ce faire, et fust convenu par entr'eux qu'il y entrerait le lendemain. Le soir se reposa le comte d'Anjou en son logis, et au lendemain matin print une petite fiole de verre assez plate, laquelle il remplit de pure nette et redolente eaue rose (ou vint blanc selon l'opinion d'auscuns), et la mit en la braye de ses chausses, et vint vers ceux qui l'entrée lui avaient promise; et après avoir payé telles sommes que les pervers infidèles lui demandèrent, fut mis au vénérable de lui tant désiré, lieu du Saint-Sépulcre, auquel Notre-Seigneur, après sa triomphante passion, reposa, et lui fut dist que accomplit sa promesse, ou que on le mestrait dehors. Alors le comte, soy-disant prêt de ce faire, destacha une aisguillette de sa braye, et feignant pisser, épandit de cette claire et pure eaue rose sur le Sainct-Sépulcre; de quoi les païens, cuidant pour vrai qu'il eût pissé dessus, se prinrent à rire et à moquer, disant l'avoir trompé et abusé; mais le dévost comte d'Anjou ne songeait en leurs moqueries, estant en grands pleurs et larmes, prosterné sur le Sainct-Sépulcre. »

(*Note du Traducteur.*)

nissait de leurs cœurs tous les sentimens élevés. L'humanité prévalait cependant quelquefois sur une religion inhumaine, et les gouverneurs sarrasins s'écriaient : « Les pélerins n'ont point quitté » leur pays dans de mauvais desseins ; ils cher- » chent seulement à accomplir leur loi. » Ce fut sous le règne du calife Aaron-Al-Raschid, l'un des protecteurs les plus éclairés de la littérature arabe, que les chrétiens virent naître des jours plus heureux. Les vues libérales de ce monarque embrassaient l'Occident aussi bien que l'Orient. Lorsque les ambassadeurs de Charlemagne arrivèrent à Jérusalem avec des présens de leur maître pour le Saint-Sépulcre, non-seulement le calife les accueillit avec bonté et respect, mais il envoya les clés de Jérusalem à son illustre contemporain (1). Peu après, un impôt fut levé par

(1) Archev. de Tyr, pag. 630; Eginhart, 80 — 81. Cette remise des clés de Jérusalem à Charlemagne a donné naissance à quelques controverses. Plusieurs écrivains en ont exagéré l'importance en y voyant la reddition de la Terre-Sainte ; d'autres, étonnés de cet acte de libéralité de la part d'un Sarrasin, ont entièrement nié le fait. La vérité est qu'Aaron donna à Charlemagne, comme monarque des chétiens, la domination sur le temple où la population européenne accourait en foule. Les chétiens ne furent point exemptés de la taxe personnelle ; du moins, si Aaron les en dispensa, ses successeurs tinrent rigoureusement la main à ce qu'elle fût acquittée. Dans les pays musulmans, les actes d'un souverain sont rarement considérés comme des lois pour son successeur.

Charlemagne pour faire des réparations aux églises de la Palestine ; et la construction à Jérusalem d'un vaste hospice et d'une bibliothèque attestèrent la libéralité de cet empereur (1). La misère et les malheurs des chrétiens augmentèrent sous les califes fatimites. Hakem, troisième prince de cette dynastie, outrepassa toutes les bornes de la cruauté. Il se disait l'image vivante de Dieu sur la terre ; et cette audace impie en imposa tellement à plusieurs milliers de personnes, qu'elles demeurèrent pleinement convaincues de la vérité de ses paroles. Il haïssait et persécutait également les juifs et les chrétiens ; mais comme l'orgueil et le fanatisme n'avaient pas effacé en lui toutes les

---

(1) Mabillon, *Acta Ben.*, sec. 3, p. 2. Trois siècles avant Charlemagne, il y avait à Jérusalem un monastère pour recevoir les voyageurs. (Greg. de Tours, *de Marty*, lib. 1, c. 11.) Il est vraisemblable que la première, ou au moins une des premières maisons établies pour recevoir les malades indigens fut bâtie à Rome par les ordres de Fabiola, dame romaine, vers le cinquième siècle. Des maisons de ce genre devinrent indispensables lorsque les voyages religieux furent considérés comme un devoir de conscience. Comme l'obligation regardait aussi bien le pauvre que le riche, la plupart de ces maisons étaient des établissemens de charité. Saint Jérôme fonda un hôpital à Béthléem, et sainte Pauline son amie en fit construire plusieurs sur la route de ce village, afin, dit-elle, que les dévots peu endurcis aux fatigues eussent plus de bonheur que la mère de Dieu, qui, obligée de se rendre à Béthléem, ne trouva aucun lieu de repos sur son passage. (Voyez les *Épitres* de saint Jérôme, citées dans l'*History of inventories*, de Beckman, vol. IV, pag. 471.)

traces de son éducation, il tolérait les musulmans. L'église de la Résurrection et le rocher du Saint-Sépulcre furent renversés et mutilés par ses ordres. Avec la versatilité d'un caractère qui n'est guidé par aucun principe, il ordonna avant sa mort que l'église fût rebâtie. Ses successeurs l'imitèrent dans ses persécutions, mais ne firent aucun cas de ses derniers ordres. Une coutume établie depuis longues années n'était point regardée comme un privilége; aussi rien ne put exempter les chrétiens de l'augmentation du tribut. Les processions, les cérémonies religieuses furent interdites; la propriété était sans cesse menacée; on arrachait les enfans à leurs parens : les filles pour être livrées à la prostitution, les garçons à l'apostasie. Le courage des chrétiens triompha pourtant à la fin; au moyen de secours pécuniaires fournis par l'empereur grec, et peut-être aussi par l'influence d'une dame musulmane d'un rang éminent qui avait secrètement renoncé à la fausse religion de ses ancêtres, ils parvinrent à reconstruire l'édifice élevé en commémoration de la circonstance la plus merveilleuse de la vie du Rédempteur du genre humain. Cette entreprise fut accomplie au milieu de dangers sans nombre. Les musulmans ne cessaient de persécuter les chrétiens, dont la vie était souvent sacrifiée; et quoique d'après les principes de la jurisprudence mahomé-

tane, un vrai croyant même fût condamné à recevoir la bastonnade pour avoir tué un infidèle payant le tribut, les amis de la victime ne pouvaient jamais obtenir justice. Chaque nouveau gouverneur satisfaisait son avarice et sa barbarie aux dépens des chrétiens; et s'il leur arrivait de laisser échapper quelque plainte ou quelque cri d'indignation, on les menaçait aussitôt de la destruction de l'église de la Résurrection (1).

En considérant l'état de Jérusalem, à l'époque de la domination des Turcs soumis à la dynastie de Seldjouk et à l'autorité d'Ortok, on ne saurait se servir d'expressions trop fortes pour peindre l'excès des souffrances et des malheurs des chrétiens. Ces hordes, nouvellement converties à la religion musulmane, combattaient avec un enthousiasme ardent au nom et pour le soutien des doctrines des califes abassides. Les fatimites étaient regardés comme des ennemis; et lorsque les Turcs soumis aux princes de Seldjouk conquirent Jérusalem, leurs épées se plongèrent indistinctement, avec la plus grande cruauté, dans le cœur des Égyptiens et des chrétiens. Ces conquérans n'avaient point assez long-temps habité les pays méridionaux pour avoir perdu leur barbarie na-

(1) Archev. de Tyr, p. 631; Gretser, 63; Renaudot, *Histoire Pat. Alexand.*, pag. 390, 397, 400, 401.

turelle. Ils vivaient sous des tentes, près des villes dont ils s'emparaient; et l'âpreté de leur simplicité sauvage se raillait de la faiblesse élégante du luxe et du commerce.

Les cruautés que les chrétiens eurent à supporter sous les califes fatimites réveillèrent de nouveaux sentimens de compassion chez les nations de l'Occident. Chaque pélerin, à son retour, avait à raconter l'histoire d'un sacrilége public ou d'un malheur particulier. Quelques esprits chagrins ont considéré les souffrances comme l'essence des pélerinages, et se sont obstinés à ne mettre aucune différence entre les maux nécessaires et les maux superflus. Cependant, à envisager les choses sous un point de vue général, il est évident que c'était un grand malheur pour les sectateurs du Christ de ne rencontrer que des souffrances dans le pays de leur maître, et de voir les païens (1) possesseurs d'une terre qu'il avait consacrée par sa présence. A la fin du dixième siècle, le pape Sylvestre II, ornement de son temps, invita

(1) *Païen, païennie,* sont deux mots fréquemment employés par les écrivains du moyen âge pour désigner ceux qui suivaient la doctrine du prophète arabe. « *Le Soudan*, dit Joinville, *était le plus puissant roi de toute payennie.* » Voyez le *Glossaire* de Ducange, article *Paganismus*. Les peuples de l'Occident pensaient que les Sarrasins adoraient plusieurs dieux, et que Mahomet lui-même était l'objet de leur culte.

l'Église catholique à secourir celle de Jérusalem et à délivrer ce sépulcre que le prophète Isaïe appelait *glorieux*, et dont les enfans de Satan cherchaient à ternir la gloire (1). Pise fut la seule ville qui prit les armes, et tous ses efforts n'aboutirent qu'à porter le pillage sur la côte de Syrie (2).

Dans le siècle suivant, les événemens politiques qui survinrent dans le monde grec et sarrasin donnèrent occasion de renouveler la tentative d'armer la chrétienté contre l'islamisme. Nous avons déjà parlé de la conquête de Jérusalem par les généraux de Malek-Schah. Peu de temps auparavant, Alp-Arslan avait soumis les provinces grecques de Georgie et d'Arménie à la monarchie des Tartares. Constantinople tremblait pour sa sûreté. Vers l'an 1073, l'empereur Manuel VII réclama l'aide du pape Grégoire VII, en témoignant le plus profond respect pour sa Sainteté et un grand attachement pour l'Église latine. Le souverain pontife donna immédiatement l'ordre au patriarche de Venise de se rendre à Constantinople et de chercher à établir des relations d'amitié et d'union entre les deux Églises. Une circulaire fut envoyée

---

(1) Bouquet, *Recueil des Historiens*, etc., vol. x, pag. 426.

(2) *Vies des Papes*, dans Muratori, *Rer. scrip. Ital.*, vol. iii, part. i, pag. 400.

de Rome aux États et aux princes de l'Occident pour leur apprendre la triste nouvelle du triomphe des païens sur les chrétiens. Cette circulaire portait que le peuple du Christ avait été égorgé comme un troupeau; que ses féroces meurtriers avaient poussé leurs dévastations jusque dans les murs de la ville impériale; que les désastres de l'empire et les misères des chrétiens étaient faits sans doute pour exciter les gémissemens; mais qu'il ne fallait pas se borner à pleurer; et qu'à l'exemple de leur divin maître, les fidèles devaient sacrifier leurs vies pour leurs amis. Cinquante mille hommes se préparèrent à délivrer les chrétiens de l'Orient du joug de leurs persécuteurs, et à arrêter la marche de l'islamisme. Grégoire fut tellement enflé d'orgueil à la perspective ambitieuse que les prières de Manuel et l'armement de l'Europe offraient à son esprit, qu'il se détermina à conduire lui-même l'armée sacrée, et à confier la garde du saint-siége à son illustre confrère Henri IV d'Allemagne (1).

---

(1) *Ep. Greg.* lib. 1, 49; 11, 31, 37, *in* Labbe, *Concilia*, vol. x. Il est évident, d'après les lettres de Grégoire, que l'extinction de l'hérésie, l'union des deux Églises et le triomphe général de la cause des chrétiens sur celle des musulmans étaient le but principal du pape, et qu'il ne songeait pas beaucoup à la Palestine. Toutefois, Grégoire dit dans l'une de ses lettres que 50,000 personnes auraient consenti à marcher pour délivrer le Saint-Sépulcre du Christ s'il eût voulu les conduire.

Mais toutes les idées d'une croisade ne tardèrent pas à s'évanouir : le pape déserta les intérêts généraux de la religion, pour chercher ambitieusement à établir la domination suprême de la royauté papale sur toute l'Europe.

La perte de la Géorgie et de l'Arménie fut bientôt suivie par d'autres désastres. La puissance des Turcs s'avança jusqu'aux portes de Constantinople. Après avoir subjugué presque toutes les contrées de l'Asie qui relevaient du trône de Bagdad, le sultan Malek-Schah ordonna à Soliman, son parent, de soumettre le territoire situé entre la Syrie et le Bosphore. Cette grande conquête fut effectuée, et le généreux sultan éleva son victorieux émir à la dignité de prince des pays conquis. Nicée, en Bythinie, devint la capitale du nouveau royaume des turcs Seldjoukides. L'empereur grec Alexis Comnène, après avoir tenté de recouvrer l'Asie mineure, fut obligé, par un traité formel, de reconnaître le pouvoir de ses ennemis. La ville d'Antioche avait été enlevée aux Sarrasins par l'empereur Diogène; mais le général que la cour de Bysance en avait nommé gouverneur manqua bassement à son serment de fidélité, contracta alliance avec les musulmans, et offrit même à ses nouveaux amis de renoncer à sa religion. Cependant, son fils, par des motifs qu'on ignore, et qu'on ne saurait deviner, alla demander

du secours au monarque de Nicée. Soliman se rendit aussitôt maître de la ville d'Antioche ; mais il refusa de payer le tribut accoutumé à celle d'Alep ; une guerre s'ensuivit, et les souverains musulmans des deux villes furent égorgés. L'Asie mineure devint alors le théâtre des plus grands désordres. Abulcasem, général de Soliman, se mit à la tête du gouvernement de Nicée ; les Grecs voyant que les Turcs n'étaient plus soutenus par le grand sultan Seldjoukide recommencèrent à se montrer. Le souverain de Nicée nourrissait l'espoir de subjuguer l'empire grec ; Alexis Comnène dérangea tous ses desseins, et reprit même une grande partie de la Nicomédie. Malek-Schah réclama la souveraineté de tous les pays qui avaient été arrachés aux Grecs et aux Sarrasins. Abulcasem refusa soumission, prit les armes contre son seigneur suzerain, et obtint par ses sollicitations la promesse d'être appuyé de l'empereur grec. Alexis se décida à envoyer à son allié un petit corps d'armée, non pour l'assister, mais pour s'emparer de Nicée, dans le cas d'une désorganisation générale. Ses troupes s'avancèrent dans l'Asie mineure. Les soldats du sultan Seldjoukide prirent la fuite, et les Grecs obtinrent une portion de la souveraineté de la capitale de la Bythinie. Malek-Schah poursuivit ses efforts pour établir sa domination impériale sur tous les États turcs. Sa religion aidait sa politique ; il

alla même jusqu'à offrir à l'empereur grec la main de sa fille et la restitution de tout le territoire grec au pouvoir des Turcs, si la cour de Constantinople voulait s'adjoindre à lui pour châtier la rébellion de l'émir Abulcasem et de plusieurs autres généraux qui, à la mort de Soliman, s'étaient partagé son royaume. Alexis ne prit aucune mesure vigoureuse pour augmenter ses moyens de défense du côté des frontières méridionales de son empire; mais il chercha à se maintenir également dans l'amitié du sultan et dans celle d'Abulcasem. La mort des deux rivaux empêcha que cette politique tortueuse n'eût le résultat qu'elle méritait. La famille de Soliman recouvra sa liberté. Quand Malek, ce maître jaloux, expira, le peuple de Nicée se réjouit à la vue des enfans de son premier souverain, et Kilidge-Arslan devint sans contradiction le seul sultan de Bythinie (1).

Quoique les soldats de Grégoire ne se fussent pas mis en marche pour la Palestine, et que l'Asie n'eût manifesté aucune inquiétude de leurs préparatifs, l'Europe ne persistait pas moins à penser qu'une guerre en Orient contre les musulmans était à la fois commandée par le devoir et par la nécessité. L'Occident apprit avec indignation les barbaries sans exemple des Ortokides. La soif que

(1) De Guignes, tom. II, liv. II, p. 1. — II, tom. I, p. 245.

les maîtres de la ville sainte avaient pour le sang ne pouvait être tempérée que par leur avarice. Si l'on eût interdit aux chrétiens les pélerinages et le commerce, les revenus de l'état auraient éprouvé des pertes très-sérieuses; cela n'empêcha point néanmoins les Turcs d'augmenter considérablement le tribut imposé sur les Latins; mais comme les cruautés rendaient les saints voyages plus méritoires, le nombre des pélerins ne diminua pas. Un étranger, s'il était riche, se voyait aussitôt dépouillé violemment. Quoique le simple *paumier* fût l'emblême de la pauvreté religieuse, les Turcs, incapables d'apprécier l'étendue de sa pieuse ferveur et l'abnégation qu'il faisait de lui-même, pensaient qu'il était impossible que les chrétiens entreprissent un voyage aussi long sans emporter avec eux des sommes considérables d'argent; et comme l'humanité n'avait aucun accès dans leur ame, ils poussaient la rigueur de leurs recherches jusqu'à fendre le corps de leurs victimes, ou bien ils attendaient les effets plus lents d'un vomitif composé d'une infusion de scamonnée (1).

Chaque année, l'indignation, le désir de la vengeance prenaient de nouvelles forces dans le

---

(1) Guibert, un des hommes les plus dignes de foi en ce qui touche les événemens de la première croisade, rapporte cette singulière circonstance, page 480.

sein des Latins. Le caractère chevaleresque du temps était révolté des insultes des musulmans. La flamme qui avait consumé l'empire romain brûlait encore ; les armes étaient plus puissantes que les lois, et la férocité barbare que la douceur chrétienne. La possession d'une propriété territoriale était la conséquence de la valeur ; et dans l'esprit des nations guerrières, la manière de conserver de semblables propriétés ne différait point de la manière de les acquérir. L'Europe continentale était partagée entre les divers membres d'une aristocratie armée. Les successeurs de Charlemagne portaient les titres de roi et d'empereur ; mais les barons étaient plutôt les pairs de leurs seigneurs suzerains que leurs sujets. L'épée excitait et décidait leurs querelles ; aucun d'eux n'aurait voulu acquérir par le travail ce qu'il pouvait obtenir par le sang. Ils visaient uniquement à exceller dans les armes : car c'était la seule voie pour arriver aux dignités, et la seule preuve de mérite. Comme les musulmans, les chrétiens pensaient que la conquête était la marque la plus sûre de l'approbation divine, et que le ciel ne sanctionnait jamais les actions des méchans. La loi féodale, au onzième siècle, n'était autre chose qu'un code militaire, un assemblage de dispositions pour l'attaque et pour la défense. La voix de la religion était rarement entendue au milieu du bruit des

armes ; et la férocité, la violence, les rapines prévalaient en l'absence de l'ordre social et des principes de la morale. Les guerres particulières désolaient l'Europe ; les nobles faisaient le métier de brigands ; et la plupart des châteaux n'étaient autre chose que des retraites de voleurs et des réceptacles d'objets pillés. Les gens d'église possédaient leurs biens, de même que les laïcs, sous la redevance d'un service militaire ; ils accompagnaient souvent, avec leurs vassaux armés, leur seigneur suzerain dans ses expéditions guerrières ; et c'eût été une chose extraordinaire de les voir en pareilles occasions se borner uniquement à encourager les soldats aux combats (1). Comme les membres du clergé étaient pris pour la plupart dans le peuple, il était naturel qu'ils eussent, sous certains rapports, des sentimens et des mœurs populaires ; aussi participaient-ils du caractère violent de leur temps. Quelques-uns faisaient du vol une profession. La voix du plus sage d'entre eux n'aurait pas même été écoutée dans les assemblées

(1) Les paroles de Guido, abbé de Clairville, sont remarquables : « Olim non habebant castella et arces ecclesiæ cathedrales, nec incedebant pontifices loricati. Sed nunc propter abundantiam temporalium rerum, flammâ, ferro, cæde possessiones ecclesiarum prælati defendunt, quas deberent pauperibus erogare. » DUCANGE, *Gloss. lat.*, Art. *Advocatus.* Dans les vieilles romances, les évêques figurent aussi souvent comme militaires que comme ecclésiastiques.

nationales, s'ils n'avaient pas tous été revêtus de leurs armures (1). Les écrivains ecclésiastiques du temps appellent leurs supérieurs des tyrans plutôt que des pasteurs, et leur reprochent de recourir plus souvent aux armes qu'aux lois civiles et à l'autorité de l'Église. Le clergé faisait cependant beaucoup d'efforts pour accoutumer le genre humain à préférer l'autorité de la loi à la puissance de l'épée. Par son entremise, les guerres particulières cessaient pendant un certain temps; et la crainte de l'excommunication et de l'anathême forçait à l'observation de la *trève de Dieu* (2). Le christianisme ne pouvait changer immédiatement et directement la face du monde; mais il adoucissait les cruautés du temps en s'immisçant dans les institutions guerrières. De même que le droit de porter la toge était le premier honneur conféré à la jeunesse romaine, de même les Ger-

---

(1) Les lois, différant en cela de l'opinion, défendaient aux membres du clergé de porter les armes. On les menaçait fréquemment de leur ôter leurs fonctions ecclésiastiques s'ils allaient à la guerre. Baluzius, *Capitularia Regum Francorum*, p. 164 et 932.

(2) Cet usage plein d'humanité remonte à une très-haute antiquité. Tacite rapporte, comme la seule circonstance remarquable chez les anciens habitans de l'Angleterre et chez plusieurs autres nations, que dans certaines saisons le symbole de la terre était traîné en procession solennelle dans tous les pays où l'on adorait cette prétendue mère de toutes choses; et que durant ces voyages religieux la voix des guerres étrangères et des querelles domestiques était étouffée. *Germania*, chap. 40.

mains se regardaient comme acquérant une consistance personnelle lorsqu'ils recevaient dans une assemblée générale, des mains de leur seigneur, de leur père ou de quelque proche parent, une lance et un bouclier. Chaque petit prince était entouré de jeunes gens pleins de valeur, qui formaient son cortége dans la paix, et sa force dans la guerre (1). L'éducation militaire était commune aux Germains et aux autres nations conquérantes; et lorsque les tribus du nord eurent renoncé à l'idolâtrie et adopté la religion du midi, la cérémonie de créer un soldat, en lui donnant une lance et un bouclier, fut remplacée par celle de ceindre une épée au candidat. L'Église lui faisait jurer de la protéger, et la morale chrétienne ajoutait en outre à ses obligations celle de secourir l'opprimé et de conserver la paix (2).

---

(1) Tacite les appelle *comites*, et les écrivains latins postérieurs, *milites*. Ces mots n'entraînent point l'idée d'une obligation de service, comme le mot germain *Knecht* ou le mot saxon *Cniht*.

(2) Ducange, *Article militaire*, démontre que les cérémonies religieuses étaient employées lorsqu'il s'agissait d'armer un chevalier avant les croisades. Voyez Muratori, *Antiquitates Italiæ; Med. OEvi. Dissertat.* 53. Les cérémonies moins importantes de l'initiation différaient dans plusieurs pays. L'ordre de la chevalerie comme celui du clergé était un ordre sacré. Le candidat avait ses parrains; il confessait ses péchés, était régénéré par le bain, et recevait la communion; enfin, l'on n'omettait rien de ce qui pouvait imprimer un caractère de sainteté à la société. La religion indiquait la nature et le but de l'institution, et la guerre devenait en quelque sorte une vertu. Tout

Une barrière était ainsi élevée contre la cruauté et l'injustice, et l'on proposait à l'ardeur belliqueuse de la jeunesse un but plus noble que la rapine et le pillage. Le véritable chevalier était courtois et humain; il était aussi sévère et cruel; les divers devoirs qu'il avait à remplir déterminaient son caractère : comme protecteur du faible, son ame était grande, douce, généreuse et désintéressée; mais s'agissait-il des objets de sa haine, les ennemis de l'Église et de la morale, il devenait juge des opinions et des actions; et l'esprit militaire le portait plutôt à détruire qu'à convertir les infidèles et les hérétiques. Ce fut un véritable bienfait pour le monde d'avoir enté des vertus favorables à l'humanité et l'amour de la religion sur les qualités sanguinaires du guerrier. Mais l'alliance de l'apôtre et du soldat est repoussée par la raison. Ces dispositions, qui donnèrent naissance à un sentiment violent d'animosité contre les Sarrasins, furent une des causes les plus fortes et les plus actives des croisades.

---

homme libre avait le droit d'être chevalier; et comme les chevaliers pouvaient, aussi bien que les princes, les barons et les évêques, créer des chevaliers, on n'éprouvait aucune difficulté à obtenir le titre de soldat.

CHAPITRE II.

GUERRE SAINTE RÉSOLUE. — CONVULSION MORALE DE L'EUROPE. — SORT DES PREMIERS CROISÉS.

Pierre l'Ermite. — Son pélerinage à Jérusalem. — Il se détermine à prêcher une guerre sainte. — Urbain II embrasse son projet. — Politique du Pape. — Prédication de Pierre. — Conciles de Plaisance et de Clermont. — Discours d'Urbain à Clermont. — La résolution de délivrer le Saint-Sépulcre est prise. — L'Europe accueille avec transport l'idée d'une croisade. — Départ de toute la populace de l'Europe. — Première division. — Sa destruction en Bulgarie. — Seconde division. — Outrages et revers qu'elle essuie sur la route de la Grèce. — Sa destruction en Bythinie. — Troisième division. — Sa destruction en Hongrie. — Quatrième et dernière division. — Sa superstition révoltante. — Cruauté qu'elle exerce sur les Juifs allemands. — Sa destruction en Hongrie.

A l'époque où l'on regardait un pélerinage à Jérusalem comme un devoir pour tout chrétien, et où la guerre était l'occupation favorite de l'Europe, Pierre, natif d'Amiens, parut et alluma ce zèle aveugle et fatal qui, pendant deux cents ans, étendit si loin ses feux dévorans et dévastateurs. Dans sa jeunesse, Pierre avait servi comme vassal sous les bannières d'Eustache de Bouillon,

père de Godefroi VI, duc de Lorraine; ayant renoncé aux honneurs de l'héroïsme, il épousa une dame de la noble famille de Roussy. Mais comme elle était laide, vieille et sans fortune, sa vanité et son ambition n'eurent pas lieu de s'applaudir de ce mariage. Plus tard, il embrassa successivement l'état ecclésiastique et la vie d'anachorète (1), et porta presque toujours par la suite l'habit d'un solitaire. Ses contemporains le surnommèrent l'*Ermite*. Il résolut, comme un des derniers moyens d'expier quelques erreurs de sa jeunesse, de s'exposer aux fatigues et aux dangers d'un voyage à la Terre-Sainte. Lorsqu'il sortit de son obscure retraite, son corps, petit et grêle, était mortifié par les austérités; et sa figure, maigre, sillonnée par les traces de la méditation et de la pénitence; son œil avait une expression qui dénotait un esprit profond et un cœur affectueux, et qui faisait oublier l'insignifiance de son extérieur : son imagination était vive, ardente; mais il n'avait point de solidité dans le jugement. Aussi ses contemplations ascétiques dans le cloître ou dans sa cellule finissaient-elles toujours par des songes extatiques. Il s'imaginait être investi d'une autorité

---

(1) Pétrarque, dans son traité *De Vitâ solit.*, lib. II, sec. IV, c. 1, cite Pierre comme un exemple des plus célèbres solitaires.

divine ; et il regardait comme des inspirations d'en haut ce qui n'était au fond que les visions d'un esprit exalté (1).

Pierre accomplit son voyage en Palestine; dès le moment de son arrivée à Jérusalem, il assista régulièrement aux prières et aux processions journalières. La barbarie atroce et sacrilége des Turcs, qui avait excité l'indignation de tous les pélerins, fit l'impression la plus profonde sur son imagination. Il s'entretenait avec son hôte, chrétien de l'Église latine, des maux qui accablaient les fidèles, du triomphe des ennemis de la vraie foi, de la grandeur passée et de la dégradation présente de la Cité sainte. Il trouvait aussi dans le patriarche Syméon une ame ardente comme la sienne. Tous deux se communiquaient, par l'organe d'un interprète, leurs sentimens et leurs pensées. Le tableau que le patriarche traçait des malheurs du peuple de Dieu excitait non-seulement

(1) L'archevêque de Tyr s'exprime ainsi sur la personne et le caractère de Pierre : « Sacerdos quidam, Petrus nomine, de regno Francorum, de episcopatu Ambianensi, qui et re et nomine cognominabatur *heremita*, eodem fervore tractus Hierosolyman pervenit. Erat autem hic idem statura pusillus, et quantum ad exteriorem hominem, personæ contemptibilis. Sed *major in exiguo regnabat corpore virtus*. Vivacis enim ingenii erat, *et oculum habens perspicacem*, gratumque; et spontè fluens ei non deerat eloquium. » P. 637. Voyez aussi divers passages des écrivains originaux cités dans la note de Ducange sur *l'Alexiade*, p. 79, édit. de Venise.

les larmes de Pierre, mais amenait des questions sans nombre sur les moyens d'adoucir et de terminer ces maux. Syméon déclara que les calamités qui pesaient sur les chrétiens étaient la suite de leurs iniquités ; qu'il ne fallait point y chercher de remède chez les Grecs, déjà presqu'à moitié privés de leur empire, mais chez les grandes nations de l'Occident, dont les forces étaient encore dans toute leur intégrité. Pierre lui assura que si les peuples d'Europe acquéraient des preuves irrécusables des persécutions dirigées contre les chrétiens, on pouvait compter sur leur secours. « Écri- » vez donc, continua-t-il, au pape, à l'Église ro- » maine et à tous les chrétiens latins, et apposez » sur vos lettres le sceau du ministère sacré dont » vous êtes revêtu. En expiation de mes péchés, » je parcourrai l'Europe, je décrirai aux princes » et aux peuples l'état de dégradation de l'Église, » et je les presserai de venir la délivrer (1). »

Chargé des lettres du patriarche, mais se confiant davantage dans la vertu de sa cause, Pierre revient en Europe et va trouver le pape Urbain II, qui se disputait alors le pontificat avec Guibert, ami de l'empereur. Le récit de Pierre fut écouté avec l'intérêt le plus marqué par le pape. Urbain avait la religion qui convenait à son

(1) Archev. de Tyr, 637.

siècle; il déplora amèrement l'état désastreux de Jérusalem; son cœur, rempli d'humanité, lui fit verser des larmes en abondance sur le sort des pélerins, accablés d'insultes et de misères. Ayant eu Grégoire VII pour protecteur dans toutes les dignités ecclésiastiques qu'il avait successivement remplies, il avait succédé à la fois à l'ambition et à la puissance de son maître (1); mais à ses sentimens religieux, à sa soif de domination, se mêlaient des motifs d'intérêt personnel; car il paraît, d'après l'autorité d'un témoin digne de foi (2), qu'il eut avec Bohémond, prince de Tarente (3), une conférence au sujet du message de Pierre; et que ce fut d'après les conseils de ce chef normand qu'il arrêta le projet de tourner l'énergie guerrière de l'Europe vers les contrées lointaines de l'Asie. Ils réfléchirent tous deux que si sa Sainteté parvenait à allumer le feu de la guerre, elle s'attacherait à jamais des auxiliaires capables de la maintenir au Vatican, et que Bohémond, de son côté, se remettrait en possession des territoires

---

(1) Fulcher, 381; Archev. de Tyr, 638; Martenne, *vet. Script. amp. Coll.*, v. 516; et la *Vie d'Urbain*, par P. Pisanus, dans le quatrième vol. de Muratori, *Script. rer. Ital.*, p. 352.

(2) Guillaume de Malmsbury, p. 407.

(3) Pour l'histoire de la famille de ce prince et ses relations avec Constantinople, voyez la note B, dans l'Appendix de ce volume.

grecs que les Normands avaient autrefois possédés (1).

On pourrait supposer que le chef de la chrétienté, adoptant la cause des pélerins, les efforts isolés d'un individu devenaient tout à fait inutiles. Néanmoins, Pierre, dévoué tout entier à l'objet qui l'animait, et fier de l'importance personnelle que lui donnait son influence sur le pape, se détermina à prêcher la délivrance du Saint-Sépulcre. Il parcourut dans ce dessein l'Italie et la France; son habit marquait son humilité et le mépris qu'il faisait de lui-même : il ne se composait que d'une chemise de laine grossière et d'un manteau d'ermite (2). Sa manière de vivre était remplie de jeûnes et d'abstinences. Mais ses qualités ne se bornaient pas à cette discipline corporelle qui constitue ordinairement toute la vertu des reclus; il distribuait aux pauvres les dons que la reconnaissance répandait sur lui; il ramenait le pécheur dans la bonne voie, terminait les différends, et semait les germes de la vertu dans tous les cœurs (3). Partout on le saluait, on le con-

(1) Guillaume de Malmsbury, p. 407.

(2) Lanea tunica ad purum, cucullo super, utrisque talaribus, byrrho de super induebatur; brachis minime, nudipes autem. Guibert, lib. 2, cap. 8.

(3) Guibert, 482; Archev. de Tyr, 638; *Museum Italicum*, vol. 1, p. 131.

sidérait comme l'homme de Dieu; et le peuple conservait même comme des reliques précieuses les poils arrachés à la mule qu'il montait (1). On l'écoutait avec ravissement quand il exhortait à la vengeance contre les Turcs, parce qu'il flattait par là les sentimens religieux du temps. Le goût des aventures et le désir chevaleresque de courir de périlleux hasards s'accordaient encore avec les exhortations du prédicateur. La religion et l'héroïsme ne se le cédaient en rien. Chez d'autres esprits, les considérations politiques prévalaient, et l'Europe était déjà regardée comme l'alliée de Constantinople. Vers l'an 1085, Robert I, comte de Flandre, se conformant à la mode religieuse de son siècle, voulut expier ses offenses envers le ciel en supportant les fatigues d'un pélerinage. Dans son retour de Jérusalem en Europe, il visita l'empereur grec; et lui ayant promis un secours de cinq cents cavaliers, il s'acquitta fidèlement de sa promesse à son arrivée. Cependant la puissance des Turcs devenait de plus en plus formidable; et ce fut au moment où la fortune de Constantinople penchait vers sa ruine, que l'empereur

(1) « Quidquid agebat namque, seu loquebatur, quasi quiddam subdivinum videbatur, præsertim cum etiam de ejus mulo pili pro reliquiis raperentur. » Guibert, p. 482. Les historiens du temps, qui prêtent souvent des discours aux personnages principaux des croisades, ne rapportent aucun des sermons de Pierre.

implora les armes de l'Europe contre l'Asie (1).

Voulant augmenter et concentrer les puissans effets d'un saint zèle, Urbain assembla deux conciles où se réunirent des gens d'église et des laïcs : l'un en Italie, siége de son influence ; et l'autre en France, à la prière de Raymond, comte de Toulouse, et de l'évêque de Chorges (2). La

(1) Il est certain qu'Alexis implora le secours de l'Occident. On n'a retrouvé aucune de ses lettres dans leur langue originale ; toutes les versions que l'on possède sont en latin. On lit dans l'une d'elles, qu'Alexis aurait plutôt consenti à voir son empire possédé par les chrétiens latins que par les Turcs. « Constantinople, ajouta-t-il, est riche en or et » en reliques ; et vous y trouverez une ample récompense de vos » travaux. » Ce passage est une preuve très-forte de la falsification du texte. L'empereur aurait-il si froidement livré sa capitale au pillage ? les Grecs d'ailleurs avaient pour les Latins une haine plus prononcée que pour les Turcs. Dans l'extrait de cette lettre, donné par Guibert, on peut voir qu'il offrait, pour prix des secours des Européens, les faveurs des belles femmes de la Grèce. L'historien français s'indigne de ce que l'empereur a pu penser que les femmes grecques étaient plus belles que les Françaises, ou que les Français entreprendraient le voyage de la Grèce uniquement pour jouir de la vue de ces beautés féminines. — « Quasi Græcarum mulierum species tanta esset, » ut gallicis modo quolibet præferrentur ; solaque earum causa Francorum exercitus in Thraciam ageretur. » GUIBERT, p. 476, *in* BONGARSIUS. Il est clair, d'après Ducange (note de la page 160 de l'*Alexiade*), qu'Alexis demanda des secours postérieurement à l'année 1092, avant la mort des princes de la maison de Seldjouk. Quoique les diverses versions de cette lettre diffèrent matériellement entre elles, il règne dans toutes un ton marqué de souffrance et d'humiliation, que l'on n'y aurait point remarqué si les secours eussent été sollicités après la mort de Malek-Schah et de Soliman. Ces hommes distingués étaient les principaux appuis de la grandeur des Turcs.

(2) MALMSBURY, 470 - 474.

France était alors la nation la plus belliqueuse de l'Occident. Elle s'était souvent acquis de la renommée dans les guerres sacrées : les Sarrasins avaient vu s'arrêter à Tours le cours de leurs victoires; Pépin le bref, fils de Charles-Martel, avait dépossédé les Arabes du Languedoc et de la Provence, et Charlemagne lui-même avait conquis des lauriers et des territoires dans le nord de l'Espagne. Entraînés par leur valeur nationale, autant que par leurs principes religieux, les Français, vers le milieu du onzième siècle, combattirent les Sarrasins, sous les ordres de Guillaume, duc d'Aquitaine. Les chrétiens d'Espagne furent secourus aussi par Hugues, duc de Bourgogne, et par Eudes, son fils (1).

Au mois de mars 1095, les évêques toscans et lombards se trouvèrent avec Urbain à Plaisance. Les ambassadeurs d'Alexis furent admis au concile pour y démontrer la nécessité d'éloigner les Turcs des frontières de l'Europe. Les membres inférieurs du clergé, et les laïcs, dont le nombre a été estimé, pour les premiers à quatre mille, et pour les seconds à trente mille (2), furent d'avis, avec

(1) Voyez la préface du quatorzième volume de la grande collection des *Historiens français* commencée par Dom. Bouquet.

(2) Muratori, *Rer. script. Ital.* III, 353; Labbe, *Concilia*, vol. x, pag. 500, etc.

Urbain et les autres prélats, qu'il était juste et politique d'aider l'empereur de la Grèce à châtier les païens. Après la tenue du concile de Plaisance, la population ecclésiastique et séculière de l'Occident fut convoquée au mois de novembre suivant à un second concile dans la ville de Clermont, capitale de la basse Auvergne. Depuis long-temps les ducs d'Aquitaine et les seigneurs d'Auvergne n'ayant jamais voulu reconnaître l'autorité des successeurs de Charlemagne, jouissaient d'une entière indépendance; toutefois ils étaient personnellement liés d'amitié avec Philippe Ier, ennemi d'Urbain (1); et c'est une chose assez remarquable qu'une ville de leurs domaines ait été choisie pour le lieu de l'assemblée (2). Des individus de toutes les classes laïques, de tous les rangs de la hiérarchie ecclésiastique, se rendirent en foule à Clermont, des diverses parties de la France et de l'Allemagne. Les délibérations eurent lieu dans une plaine auprès de la ville; car aucune salle n'aurait pu contenir une multitude aussi considérable (3). Les villes et les

---

(1) Philippe Ier était un monstre de sensualité et d'indolence. Le légat du pape, trente évêques et d'autres membres du clergé, l'excommunièrent dans un concile tenu à Autun en 1094.

(2) L'*Art de vérifier les dates*, vol. II, p. 356.

(3) Guibert (p. 478) estime à plus de 400 le nombre des évêques et abbés; et Fulcher (p. 382) à 300. On n'a que des données générales sur le nombre des autres personnes qui composaient l'assemblée.

villages voisins étaient remplis d'hommes, et le pauvre peuple devait encore se trouver très-heureux d'avoir des tentes pour s'abriter. Sept jours furent employés à faire des décrets sur des intérêts locaux et temporels, et des réglemens canoniques pour l'édification des mœurs. L'objet le plus important était réservé pour le huitième jour des séances du concile. Ce jour arrivé, le pape monta en chaire et exhorta ainsi ses impatiens auditeurs à tourner leurs armes contre les ennemis de Dieu (1): « Vous vous rappelez, mes très-chers » frères, que plusieurs mesures vous concernant » viennent d'être décrétées, que notre concile a » prescrit certaines choses et défendu certaines » autres. Un mélange grossier et confus de crimes » exigeait la délibération de plusieurs jours;

(1) Le discours d'Urbain est diversement rapporté par les historiens; « ils diffèrent tous pour la forme, mais il se rapportent quant au fond, » dit Fuller, *Guerre sainte*, b. i. c. 8; Robert, p. 31; Baldric, p. 79; Fulcher, p. 382; Archev. de Tyr, p. 639; Labbe, *Concilia*, t. x. Robert était présent, et sa relation du discours d'Urbain est une de celles qui méritent le plus de confiance. Guillaume de Malmsbury (p. 410, —415), tient d'un témoin oculaire le détail de ce qui s'est passé au concile. Comme il a plus d'esprit qu'aucun écrivain de cette époque, la version qu'il donne du même discours est plus intéressante que celle de tout autre auteur. Il assure qu'il a fait tous ses efforts pour conserver le sens général, quoiqu'il ait omis quelques particularités, et qu'il n'ait pu, ajoute-t-il modestement, reproduire toute la force de l'éloquence du pape. J'ai adopté cette version, et j'en ai inséré la traduction dans le texte.

» une maladie invétérée demandait un remède
» actif et efficace. Pendant long-temps nous
» n'avons imposé aucunes limites à notre clé-
» mence ; mais notre devoir papal découvre au-
» jourd'hui une foule d'actions à condamner, au-
» cune à absoudre. La fragilité humaine a, jusqu'à
» présent, été cause que vous êtes tombés dans
» l'erreur ; et que, trompés par les dehors sédui-
» sans du vice, vous avez exaspéré la longani-
» mité prolongée de votre Dieu, en n'observant
» point ses défenses. La légèreté humaine a fait
» aussi que, sans respect pour la légitimité du ma-
» riage, vous n'avez point conçu assez d'horreur
» pour l'adultère ; de plus, une trop grande cu-
» pidité vous a souvent conduits, lorsque l'occasion
» s'en présentait, à faire vos frères captifs, et à les
» dépouiller outrageusement de leurs richesses,
» en exigeant des sommes considérables pour leur
» rançon. Malgré tout cela, au milieu du péril-
» leux naufrage où vous a jetés le péché, un port
» sûr et tranquille s'offre à vous, si vous voulez y
» entrer. Un état perpétuel de sûreté vous ré-
» compensera des peines légères auxquelles vous
» vous serez exposés pour vaincre les Turcs. Com-
» parez, en ce moment, les maux que vous avez
» soufferts dans les pratiques de votre méchan-
» ceté avec ceux que vous rencontrerez dans l'en-
» treprise à laquelle je vous convie. Le projet de

» commettre l'adultère ou le meurtre remplit de » mille terreurs; car, comme le dit Salomon : » *Rien n'est plus timide que le crime.* Ce projet est » la source de mille souffrances; car, qui est plus » tourmenté que le méchant? Mais *celui qui marche* » *dans la droite route marche avec sécurité.* Après » toutes ces terreurs, toutes ces souffrances, que » trouviez-vous? le péché. Le salaire du péché, » c'est la mort; et la mort des pécheurs est af- » freuse. Maintenant, on ne vous demande que de » vous exposer aux mêmes peines, aux mêmes souf- » frances, pour une meilleure cause. Le mobile de » vos travaux sera la charité. Si donc vous vous sou- » mettez aux commandemens de Dieu, et sacrifiez » votre vie pour vos frères, le salaire de votre cha- » rité sera la grâce de Dieu; la grâce de Dieu est » suivie de la vie éternelle.

» Allez donc et prospérez; allez donc avec con- » fiance attaquer les ennemis de Dieu : car, ô » triste sujet de reproche pour les chrétiens! ils sont » depuis long-temps en possession de la Syrie et » de l'Arménie; ils se sont dernièrement emparés » de toute l'Asie mineure, dont les provinces sont » la Bythinie, la Phrygie, la Galatie, la Lydie, » la Cappadoce, la Pamphylie, l'Isaurie, la Ly- » caonie, la Cilicie, et ils dominent maintenant » avec insolence sur l'Illyrie et sur toutes les con- » trées situées au-delà, même jusqu'à la mer

» appelée le détroit de Saint-George. Ils ont fait » plus encore, ils ont usurpé le tombeau de Jésus-» Christ, ce monument étonnant de notre foi; et ils » vendent à nos pélerins l'entrée d'une ville qui » ne serait actuellement ouverte qu'aux chrétiens, » s'ils avaient conservé quelque reste de leur va-» leur passée. Tout ceci est plus que suffisant » pour obscurcir la sérénité de nos fronts. Mais, » excepté ceux qui sont jaloux de la réputation » des chrétiens, qui pourrait supporter la honte » de ne pas partager au moins également le monde » avec les infidèles? Ils habitent, comme leur sol » natal, l'Asie, cette troisième partie du monde, » que nos ancêtres, à cause de son étendue et de » la grandeur de ses provinces, estimaient avec » raison comme l'égale des deux autres. C'est là » qu'autrefois l'arbre immense de notre dévotion » a pris racine et a vu ses branches étendre au loin » leur ombrage; c'est là qu'à l'exception de deux, » la mort de tous les apôtres fut consacrée ; c'est » là que, de nos jours, ceux des chrétiens qui » échappent au fer des mécréans soutiennent leur » misérable existence par la culture d'une terre in-» grate, paient un tribut aux infidèles, et, étouffant » leurs soupirs, aspirent à partager notre liberté » depuis qu'ils ont perdu la leur.

» Les infidèles possèdent encore l'Afrique, » autre partie du monde, que leurs armées ont

» subjuguée il y a plus de deux cents ans ; et ceci, » je le dis, est encore à la honte et au déshonneur » des chrétiens, parce que cette contrée nourrît » autrefois dans son sein des génies célèbres, dont » les divins écrits échapperont à la rouille des » siècles, aussi long-temps qu'il existera un seul » homme capable de goûter la littérature des » Romains (1). Les gens instruits connaissent la » vérité de mes paroles.

» Il reste l'Europe, cette troisième partie du » monde. O quelle petite place y occupent les » chrétiens ! car on n'oserait donner le nom de » chrétiens à ces barbares habitans des îles recu- » lées de l'Océan glacial, qui mènent une vie » sauvage. Je dis donc que cette faible portion du » monde, dont nous sommes les maîtres, est en- » core opprimée par les Turcs et les Sarrasins. » Après avoir soumis l'Espagne et les îles Baléares, » ces hommes pusillanimes, qui n'ont pas assez » de courage pour se mesurer de près avec leurs » ennemis, et qui ne combattent qu'en fuyant, » ont, pendant trois cents ans, cherché avec avi- » dité à subjuguer le reste de l'Europe.

» Les Turcs ne se hasardent jamais à combattre » corps à corps; lorsqu'ils sont chassés de leur poste,

(1) Ce passage fait allusion à saint Augustin et aux Pères de l'Église africaine.

» ils bandent leur arc de loin, confiant aux vents
» le soin de porter les coups qu'ils méditent; et
» comme leurs flèches sont empoisonnées, le poi-
» son, et non la valeur, cause la mort de ceux
» qui sont atteints. Dans ce cas, quelque chose
» qu'il arrive, je l'attribue au hasard et non au cou-
» rage, parce que la fuite et le poison sont leurs
» moyens de faire la guerre. Il est certain aussi que
» toutes les races d'hommes nées dans l'Orient,
» étant brûlées par l'intensité de la chaleur du so-
» leil, ont plus de réflexion que de sang; et c'est
» pourquoi, ayant la conscience de cè défaut, elles
» évitent de rencontrer leurs ennemis face à face.
» Les peuples nés parmi les glaces polaires et éloi-
» gnés des ardeurs du soleil, ont, au contraire,
» moins de prudence; et emportés par l'excessive
» abondance de leur sang, combattent avec le plus
» grand acharnement.

» Pour vous, qui êtes une nation née dans les
» régions les plus tempérées du monde, vous
» pouvez prodiguer votre sang en défiant la mort
» et les blessures, et vous n'en avez pas pour cela
» moins de prudence, car vous êtes aussi disci-
» plinés dans le camp que réfléchis sur le champ
» de bataille. Ainsi, doués d'habileté et de valeur,
» vous allez entreprendre une mémorable expédi-
» tion; vous serez loués d'âge en âge, si vous ar
» rachez vos frères aux dangers. Au nom de Dieu,

» je commande à ceux qui sont présens, et j'ordonne à ceux qui sont absens, que tous ceux qui veulent aller combattre pour le christianisme mettent l'image de la croix sur leurs vêtemens, afin de montrer au dehors l'amour que leur inspire intérieurement leur foi. Qu'ils jouissent, par le don de Dieu et le privilége de saint Pierre, de l'absolution de tous leurs crimes; et qu'assurés d'obtenir, après leur mort, les inappréciables avantages réservés aux bienheureux martyrs, ils supportent plus aisément les fatigues et les dangers de leur voyage.

» O chrétiens! mettez enfin un terme à vos crimes, et que la concorde règne parmi vous, dans les pays lointains. Allez, et déployez, dans la plus noble entreprise, cette valeur et cette sagacité si mal à propos prodiguées dans vos différends particuliers; allez, soldats, et votre renommée s'étendra partout; allez, et vous subjuguerez ces nations sans courage. Que la valeur bien connue des Français marche la première; et suivis des nations ses alliées, la terreur seule de son nom remplira d'effroi le monde entier. Mais pourquoi ma bouche vous a-t-elle aussi long-temps entretenus du manque de courage des gentils. Rappelez plutôt à votre esprit les paroles de Dieu : *Le sentier qui conduit à la vie est étroit*. La route que vous allez suivre

» est étroite, il est vrai; elle est semée de dangers
» innombrables et remplie par la mort; mais elle
» doit vous conduire dans un monde que vous avez
» perdu. Ne doutez point qu'à force de tribulations
» vous ne parveniez à entrer dans le royaume de
» Dieu. Si vous devenez prisonniers, représentez
» à votre imagination les chaînes, les tortures, et
» toutes les souffrances qu'il est possible d'infliger
» à l'humanité, et attendez-vous à subir les plus
» horribles peines pour demeurer fidèles à votre
» foi: c'est ainsi, s'il le faut, que vous pourrez
» racheter votre ame aux dépens de votre corps.
» Craindriez-vous la mort, vous qui êtes des
» hommes d'un courage et d'une intrépidité exem-
» plaires? La méchanceté humaine ne peut cer-
» tainement rien inventer contre vous qui puisse
» être mis en comparaison avec la gloire céleste;
» car *les souffrances du temps présent ne sont pas*
» *dignes d'entrer en parallèle avec la gloire qui*
» *nous sera révélée. Ne savez-vous pas que c'est un*
» *malheur pour l'homme d'exister, et que le bon-*
» *heur est dans la mort?* Vous devez vous souvenir
» que les prédications des prêtres vous ont fait
» sucer cette doctrine presque en même temps
» que le lait de votre mère; et c'est cette même
» doctrine que les martyrs vos ancêtres ont sou-
» tenue par leur exemple. La mort délivre l'ame
» humaine de sa prison impure, et lui fait prendre

» son vol vers la demeure réservée à ses vertus.
» La mort avance le départ des bons pour le séjour qui les attend; la mort arrête la méchanceté de l'impie : c'est donc par la mort que l'ame, libre enfin, jouit des douceurs de l'espérance, ou qu'elle reçoit la punition de ses fautes sans craindre de plus grands châtimens. Aussi longtemps qu'elle est enchaînée au corps, elle est soumise à la contagion terrestre, ou, pour parler plus exactement, elle est morte; car il ne peut exister d'alliance convenable entre les choses terrestres et les choses célestes, entre les choses divines et les choses mortelles. L'ame, même en ce moment, dans son état d'union avec le corps, est capable de très-grandes choses : elle donne la vie à notre machine, l'anime et la porte secrètement à diriger ses efforts au-delà de la nature mortelle; mais lorsqu'elle est dégagée des entraves qui l'attachent à la terre, elle reprend l'éclat qui lui est propre, elle recouvre une parfaite et bienheureuse énergie, en communiquant jusqu'à un certain point avec l'invisibilité de la nature divine. S'acquittant donc d'un double devoir, elle inspire la vie au corps quand elle est unie avec lui; quand elle s'en sépare, elle le rend à sa première destination. Et vous avez dû remarquer que l'ame veille avec un grand plaisir dans un corps endormi;

» que dans le silence des sens elle entrevoit beau-
» coup d'événemens futurs, à cause de ses rela-
» tions naturelles avec la divinité. Pourquoi donc
» craindriez-vous la mort lorsque vous aimez le
» repos du sommeil, qui ressemble à la mort? Il
» est évident qu'il y aurait de la folie à vous de vous
» priver du bonheur éternel pour goûter les jouis-
» sances d'une vie passagère.

» Ainsi, mes très-chers frères, si l'occasion s'en
» présente, n'hésitez pas à sacrifier votre vie pour
» vos frères. Le sanctuaire de Dieu repousse le
» spoliateur et le méchant, et accueille l'homme
» pieux. Que l'amour de vos proches ne vous re-
» tienne point, car c'est à Dieu que l'homme doit
» principalement son amour. Que votre attache-
» ment pour votre terre natale ne vous arrête
» point, parce que, sous différens point de vue,
» le monde entier étant un lieu d'exil pour le
» chrétien, son pays est le monde entier. La terre
» d'exil est son pays, et son pays la terre d'exil.
» Qu'aucun de vous ne demeure à cause de la
» richesse de son patrimoine, car un patrimoine
» plus riche encore lui est promis : il ne se com-
» pose point de ces choses qui adoucissent notre
» misère par une vaine attente, ou qui flattent
» notre indolence par les petits avantages de la
» richesse; mais de ces biens que des exemples
» perpétuels et journaliers doivent nous faire re-

» garder comme les seuls véritables. Les biens » de la terre sont agréables, mais vains; ceux qui » les méprisent en sont récompensés au cen- » tuple.

» Je publie et je commande toutes ces choses, et » je fixe pour leur exécution la fin du printemps pro- » chain. Dieu répandra sa grâce sur ceux qui s'enga- » geront dans cette expédition; il leur donnera une » année favorable et pour l'abondance de la ré- » colte et pour la sérénité de la saison. Ceux » qui mourront entreront dans les demeures cé- » lestes; et ceux qui continueront de vivre ver- » ront le tombeau du Seigneur. Et quel plus grand » bonheur pour un homme de voir dans sa vie les » lieux où le Seigneur du ciel a parlé dans le lan- » gage des hommes? Bénis soient ceux qui, appe- » lés à ces nobles travaux, en retireront une si » belle récompense; heureux ceux qui s'y desti- » nent, parce qu'ils pourront jouir de la même » récompense (1). »

(1) Il y a sans doute beaucoup de subtilités, d'antithèses, de mauvais goût et d'obscurités dans ce discours; mais il faut se reporter à l'époque, et se souvenir surtout que le pape Urbain, bien qu'il fût Français d'origine, avait dû adopter pendant son séjour en Italie le style hérissé de *concetti* des Italiens et le subtil langage des théologiens du onzième siècle. Le discours du prélat n'en porte pas moins l'empreinte d'un esprit supérieur, imbu d'une connaissance parfaite de son siècle. Nous devons savoir gré à M. Mills de l'avoir fidèlement rapporté tel qu'il l'a trouvé dans un historien contemporain, et d'avoir

Les cris de *Deus vult! Deus lo vult! Dieux el volt!* interrompirent le pontife, qui éleva aussitôt ses yeux vers le ciel en signe de remercîment; puis, ayant commandé le silence par un mouvement de la main, il continua ainsi :

« Mes très-chers frères, c'est aujourd'hui que » se vérifient ces paroles de l'Écriture, que toutes » les fois que deux ou trois fidèles se réuniront au » nom du Christ, le Christ sera avec eux. La puis- » sance de Dieu est seule capable d'avoir produit » cette unanimité de sentimens. Que les paroles » mêmes que son esprit a dictées soient donc votre » cri de guerre. Lorsque vous attaquerez l'ennemi, » faites retentir de tous côtés ces mots à son oreil- » le : *Deus vult! Deus vult* (1)! Les vieillards, les

---

même poussé le scrupule jusqu'à n'en rien retrancher. Cela prouve, sous un certain point de vue, que son histoire est conçue dans un bon système. M. Michaud, au contraire, a fait du discours d'Urbain une œuvre si conforme à toutes les règles de la rhétorique, si châtiée, si remplie de beaux raisonnemens, que l'académicien le plus sévère, l'homme du goût le plus sûr, le philosophe le plus éclairé, y chercheraient vainement un point de mire pour leur critique. C'est une chose vraiment regrettable de voir des historiens, hommes d'ailleurs forts érudits, s'obstiner à changer ainsi la physionomie du passé, et ne vouloir absolument le présenter au public qu'avec les couleurs et sous les habits des modernes.

(Note du Traducteur.)

(1) Ces paroles furent, pendant quelque temps, le cri de guerre des premiers croisés. Les nations, dans tous les siècles, se sont servies de mots particuliers pour exciter le courage des guerriers. Les cris de guerre des Français et des Allemands tiraient leur origine des



» infirmes et le sexe le plus faible resteront en » Europe. Ils seraient plutôt un embarras qu'un » secours. Dans cette sainte entreprise, les riches » secourront ceux de leurs frères qui sont plus » pauvres qu'eux, et les équiperont pour la » guerre; les ecclésiastiques ne partiront point » sans la permission de leurs évêques; car s'ils le » faisaient leur voyage serait sans fruit. Le peuple » ne doit point se mettre en route sans avoir reçu » la bénédiction sacerdotale ; que chacun porte » sur le dos ou sur la poitrine une image de la » croix de notre Sauveur (1), afin que ces pa-

poésies que les bardes composaient en l'honneur des héros, et que l'on chantait ordinairement avant le combat. Les actions du fabuleux Roland et des pairs de France étaient souvent célébrées dans ces poésies. *Deus vult* ou *Deus id vult*, est bien plus énergique qu'aucune des acclamations guerrières connues. Pendant le siége de Jérusalem, les mots : *Adjuva Deus*, furent ajoutés au cri de guerre, sur la proposition de saint André : « *Et sit signum clamoris vestri, Deus adjuva*. Princes, barons, chevaliers-bannerets; en un mot, tout individu investi d'un commandement avait personnellement son cri de guerre. Il y avait aussi un cri général qui était ordinairement le nom du commandant ou le cri du Roi. RAYMOND, 140-153; *Gesta Francorum*, 602; DUCANGE, dans Joinville, *Dissert.* 12.

(1) A l'exemple du Christ qui porta sa croix sur ses épaules jusqu'au lieu de son supplice, on portait généralement la croix sur l'épaule droite, ou sur la partie supérieure du dos; on la plaçait aussi très-souvent sur le bras. Pendant long-temps, et jusque sous Richard Ier, roi d'Angleterre, cette croix fut communément rouge ; elle était en or, en argent, en drap ; mais les croisés les plus fanatiques s'imprimaient ce signe sacré sur la peau, au moyen d'incisions. DUCANGE, note sur l'*Alexiade*, p. 80, et sur *Villehardouin*, n° 21, dans laquelle sont

» roles soient accomplies : *Celui qui prend la croix* » *et me suit est digne de moi* (1). »

Des pleurs, des sanglots, des acclamations d'assentiment, et des applaudissemens furent la seule réponse de cette multitude de chrétiens aux exhortations de son chef spirituel. L'assemblée toute entière se jeta à genoux. Le cardinal Grégoire fit au nom des assistans une confession générale. Chacun se frappa la poitrine de douleur. Le pape, étendant alors ses deux mains, leur donna l'absolution et les bénit. Adhémar, évêque du Puy, fut le premier qui demanda la croix au pape. Il en reçut une de drap rouge que l'on fixa sur son épaule droite; plusieurs ecclésiastiques et plusieurs laïcs reçurent en même temps ce signe de leur nouveau caractère. Le jour suivant, on supplia Urbain de conduire lui-même les soldats du Christ au Saint-Sépulcre. Comme il n'avait pas le courage de son illustre ami et prédécesseur Gré-

---

réunis tous les passages des auteurs anciens qui ont rapport à la croix. *Notes* de Demster sur l'ouvrage d'Accolti, intitulé : *De Bello sacro*, p. 51. Les pélerins, à leur retour en Europe, portaient généralement la croix sur le dos.

(1) Ces additions à la version que Malmsbury a donnée du discours d'Urbain sont importantes; elles ont été empruntées au moine Robert, p. 31, dans Bongarsius. La liste des écrivains cités par Bongarsius, et l'indication des autres sources originales de l'histoire des premières croisades, se trouvent dans l'Appendix de ce volume, note C.

goire VII, il refusa cet honneur; mais, pour complaire au désir général, il remit son autorité spirituelle entre les mains d'Adhémar, dont l'humanité avait déjà excité l'admiration du peuple. Dans ce moment les ambassadeurs de Raymond, comte de Toulouse, arrivèrent. Ce puissant prince avait pris la croix ainsi qu'une troupe nombreuse de cavaliers, et il promettait de donner de l'argent à tous ceux qui désireraient embrasser la cause sacrée. Dès-lors la multitude ne fut plus embarrassée pour se choisir un chef; elle comparait sans cesse l'évêque et le comte à Moïse et à Aaron (1). Le concile de Clermont arrêta que la trêve de Dieu durerait sans interruption, chaque semaine, depuis le vendredi soir jusqu'au matin du lundi suivant. Il fut déclaré que les personnes et la propriété du clergé, des femmes, des étrangers et des marchands, seraient regardées comme sacrées, et garanties de toute insulte et de toutes rapines; et pour augmenter encore le zèle religieux, le concile décréta que le voyage à Jérusalem remplacerait toutes les censures de l'Église à l'égard de ceux qui y seraient conduits par des

(1) Robert, 52; Baldric, 88, Mabillon, *Mus. Ital.*, l. 135, est le seul qui fasse mention du désir que le peuple manifesta d'être conduit par le pape.

motifs religieux, et non par les suggestions de l'avarice ou de l'ambition (1).

La prédication de Pierre, les supplications d'Alexis, les conciles de Plaisance et de Clermont (2), et les efforts du pape (3) mirent en feu tous les élémens de combustion, détournèrent les peuples de l'Occident de leurs discordes intestines pour s'engager dans une guerre étrangère, et changèrent leurs grossières superstitions en un zèle furieux. L'enthousiasme militaire crut entendre la voix de Charlemagne appelant les Fran-

---

(1) LABBE, *Concilia*, x, 507. Voyez dans l'Appendix, la note D.

(2) Les observations de Malmsbury sont fort curieuses. « Le récit de ce qui s'était passé au concile de Clermont exalta l'esprit des chrétiens. Il n'y eut pas de nation, de peuple, si éloignés qu'ils fussent, qui ne répondissent aux vœux du pape. Cet ardent amour embrasa, non-seulement les régions continentales, mais encore les îles les plus reculées et les contrées les plus sauvages. L'habitant du pays de Galles abandonna la chasse; l'Écossais, ses compagnons couverts de vermine; le Danois, son ivrognerie, et le Norvégien, son poisson cru. » MALMSBURY, p. 416.

(3) Le pape écrivit aux évêques d'Angleterre et des autres états, pour leur recommander de presser les fidèles de leur diocèse d'embrasser la cause sacrée du Christ. M. PARIS, p. 19, *édit. Watts.* Il alla, en France, de ville en ville, de monastère en monastère, pour encourager le zèle religieux. La tournure que prirent les choses à Clermont répondit à ses vues intéressées. A son retour en Italie, dans l'année qui suivit le concile, il fut reçu avec la plus grande vénération. Aidé des croisés qui venaient journellement à Rome visiter les lieux saints avant leur départ pour l'Orient, il se rendit maître de toutes les parties de la ville qui s'étaient révoltées contre son autorité. *Hist. litt. de la France,* vol. VIII.

çais à la gloire. Le fanatisme religieux écoutait avec une avide crédulité les histoires de visions et de songes. Tout événement surprenant était regardé comme la manifestation de la volonté divine. Des météores et des étoiles montraient le chemin de Jérusalem, et tombaient sur la route de cette ville. Les cieux étaient troublés par des orages perpétuels; les bruits effrayans d'une nature agitée et désordonnée semblaient autant de témoignages de l'accord terrible du ciel avec la sanguinaire fureur de la terre (1). Les prodiges n'avaient pas seulement lieu en Occident. Dans les états grecs, une innombrable quantité de sauterelles détruisit les vignobles, et épargna le blé; on interprétait ingénieusement le fait en disant que les sauterelles étaient les avant-coureurs des Européens; les devins, à leur tour, comparaient, avec plus d'attachement national que de raison, le blé à la sobriété des chrétiens de l'Orient, et le vin à la licence des Sarrasins (2). L'homme répondait complètement aux prétendus ordres de Dieu. Tous les esprits étaient en convulsion dans l'Europe. Les liens et les attachemens de la vie étaient brisés; la société parais-

(1) Archev. de Tyr, 641; *Mus. Ital.*, i. 135; les *Vies des Papes*, dans Muratori, *Script. Italicorum*, vol. iii, p. 352; vol. iv, p. 496.
(2) *Alexiade*, p. 225.

sait en dissolution. Des individus de tout âge, de tout rang, de toute profession, prenaient la croix; la tempête du fanatisme public avait pris son essor, et ni la raison ni l'autorité n'auraient pu en guider les effets. La défense faite aux femmes d'entreprendre le voyage était méprisée sans le moindre scrupule; elles se séparaient elles-mêmes de leurs maris, lorsqu'elles ne trouvaient point qu'ils eussent assez de foi, ou se résolvaient à les suivre avec leurs enfans en bas âge. Sans attendre la permission de leurs supérieurs, les moines jetaient de côté leurs frocs noirs et lugubres, et sortaient des cloîtres tout remplis de l'esprit des saints guerriers. Ceux qui s'étaient voués eux-mêmes à la vie des solitaires prenaient la voix de l'enthousiasme pour des révélations divines, et s'imaginaient que le ciel annulait les sermens qu'ils avaient faits de vivre dans la retraite. Un vernis de vertu s'attachait à celui qui embrassait la cause sacrée; et beaucoup de gens étaient poussés à prendre des dehors religieux par fausse honte, pour n'être point en butte aux railleries, ou pour suivre la mode (1).

(1) «Remarquez bien, je vous prie, que je ne prétends pas nier, » qu'encore que les croisades fussent une entreprise de dévotion, il » n'ait pu y avoir des athées qui en voulurent être, soit pour se faire » louer, soit pour éviter le reproche de poltronnerie, ou même celui » d'irréligion, soit pour satisfaire leur inclination belliqueuse, ou leur » ambition, ou leur curiosité; soit enfin pour commettre mille désor-

Les exemples nombreux d'hypocrisie attestaient l'immense influence de l'esprit religieux répandu dans toutes les classes. On permettait à ceux qui avaient été repris de la justice criminelle d'expier, en se consacrant au service de Dieu, leurs iniquités envers le monde. On souffrait que les gens accablés de dettes prétextassent, pour ne point s'acquitter, que les ordres du ciel étaient plus obligatoires que les engagemens à l'égard des hommes. Les assassins, les adultères, les voleurs, les pirates abandonnaient leur infâme conduite, et déclaraient qu'ils voulaient se laver de leurs crimes dans le sang des infidèles (1). Enfin, des millions de saints et de pécheurs armés se confondirent dans les mêmes rangs pour combattre en faveur

» dres. Je suis persuadé qu'on peut faire par des motifs d'amour-pro-
» pre tous les exercices extérieurs de la piété, quelque pénibles qu'ils
» puissent être. Voici donc ce que je dis ; c'est que la prédication et
» les indulgences avaient animé à cette entreprise... » BAYLE, *Pensées diverses*, *Œuvres diverses*, vol. III, p. 90.

(1) ARCHEV. DE TYR, p. 641; ORDERICUS VITALIS, p. 720. «C'était une chose pitoyable, comme le dit Fuller, de voir les noirs suppôts du diable devenir les soldats de Dieu. » « Hujus (Petri) admonitione
» assiduâ et vocatione, episcopi, abbates, clerici et monachi; deinde
» laïci nobilissimi, diversorum regnorum principes; totum que vul-
» gus, tam casti quam incesti adulteri, homicidæ, fures, perjuri, præ-
» dones, universumque genus christianæ professionis; quin et sexus
» fæmineus, penitentiâ ducti, ad hanc lætantur concurrunt viam.
» ALBERTUS, *Aq*., p. 185.

de la cause du Seigneur (1). Toutes les nations étaient enveloppées dans le tourbillon de la superstition. Ce n'était pas seulement des armées qui croyaient avoir reçu le commandement divin de tirer l'épée du Tout-Puissant pour délivrer le tombeau du Christ, mais des peuples, des pays tout entiers.

Pendant plusieurs mois, après la tenue du concile de Clermont, on ne voyait autre chose en Europe que des préparatifs de guerre. Des hommes de tous les rangs, de toutes les classes, achetaient des chevaux, des armes, et se procuraient de l'argent; ceux qui ne partaient point payaient pour leur timidité ou pour leur prudence, en fournissant aux besoins de leurs frères enthousiastes. Ces derniers, dans leur malheureux fanatisme, aliénaient leurs terres et vendaient leurs outils ou leurs instrumens de culture. L'adresse des acheteurs l'emportant sur l'empressement des vendeurs, l'inégalité des marchés devenait un sujet de ridicule pour les gens froids et sceptiques. Néan-

(1) Fulcher dit que six millions d'individus prirent la croix. Guillaume de Malmsbury, comme à son ordinaire, adopte ce calcul. Guibert affirme que tous les royaumes de l'Europe n'auraient pu fournir un si grand nombre d'hommes; mais la manière dont il s'exprime garantit jusqu'à un certain point que le calcul de Fulcher approche de la vérité. Fulcher, p. 386; Guillaume de Malmsbury, p. 416; Guibert, p. 556.

moins, comme la contagion des croisades s'étendait de plus en plus, les railleurs finissaient par se convertir; et de même que ceux qui avaient été les objets de leurs sarcasmes, ils sacrifiaient leurs biens à la nécessité de se préparer pour l'expédition (1).

Dans le printemps de l'année 1096, des masses considérables d'Européens commencèrent à se mettre en mouvement; mais les routes étaient trop étroites pour la foule qui s'y précipitait, et les sentiers se trouvaient obstrués par le nombre des voyageurs. Lorsque les familles se séparaient, le fanatisme et la nature cherchaient à prévaloir l'un sur l'autre. Une femme consentait au départ de son mari sous la condition qu'il serait de retour au bout de trois années. Une autre, en qui la crainte l'emportait sur l'espérance, était plongée dans la plus violente affliction. Le mari conservait tous les dehors de l'indifférence; il était insensible aux pleurs de sa femme, aux caresses de ses enfans, quoique intérieurement son cœur lui reprochât la sévérité de sa conduite. D'un autre côté, des pères conduisaient leurs fils au lieu du rendez-vous; des femmes bénissaient le moment qui les séparait de leurs maris; ou si elles poussaient des gémissemens, c'était de ce qu'il ne leur était pas

(1) GUIBERT, *in* BONGARSIUS, p. 481; ORDERICUS VITALIS, dans DUCHESNE, p. 720.

permis de partager les honneurs et les périls de l'expédition (1). Quelques pauvres villageois ferraient les pieds de leurs bœufs, comme ceux des chevaux, et plaçaient toute leur famille dans une charrette. Ce devait être alors quelque chose de vraiment divertissant, d'entendre leurs enfans demander à l'approche d'un château ou d'une grande ville, si c'était là Jérusalem (2).

Le premier corps des champions de la croix se composait de vingt mille hommes à pied, et de huit seulement à cheval. Il était conduit par Gauthier, gentilhomme de Bourgogne, plus remarquable par sa pauvreté que par ses talens militaires, et à qui, par cette raison, on avait donné le surnom de *Sans-Avoir*. Tout ce peuple partit de France pour la Hongrie. Ardent et impétueux, il ne calculait pas les difficultés du

---

(1) Baldric, p. 88; Guibert, p. 482; Fulcherius Carnotensis, pag. 385.

(2) «Videres mirum quiddam, et plane joco aptissimum, pauperes videlicet quosdam bobus biroto applicitis, eisdemque in modum equorum ferratis, substantiolas cum parvulis in carrucâ convehere, et ipsos infantulos, dum obviam habent quælibet castella vel urbes, si hæc esset Hierusalem ad quem tenderent, rogitare.» Guibert, 482. Il n'y a rien d'extraordinaire dans la simplicité de ces enfans, car l'ignorance des Français, en géographie, était si profonde au quatorzième siècle, que dans un manuscrit de ce temps (*Chronique de Saint-Denis*) Jérusalem se trouve placée au centre de la carte du monde, et Alexandrie paraît aussi rapprochée de cette ville que Nazareth. *Histoire de l'Académie des Inscriptions*, vol. xvi, p. 185.

chemin. La Hongrie étant couverte de marais et coupée de rivières, sans l'amitié de ses habitans, il eût été presque impossible de la traverser. Mais, heureusement pour les croisés, le christianisme avait été pendant près de deux siècles la religion nationale des Hongrois; et leur roi Carloman approuvait les desseins de Gauthier. A Malleville, actuellement Zemlin, quelques Hongrois cruels depouillèrent seize de leurs hôtes; le chef des chrétiens eut la prudence de ne point tirer vengeance de cette action, et il quitta le pays en traversant la Morava (la Save). Le feu de la piété ne s'était point étendu jusque dans la Bulgarie; ses habitans regardaient les pélerins comme autant de sauvages envahisseurs. Le représentant d'Alexis défendit tout commerce avec eux. Les tourmens de la faim qu'ils éprouvèrent alors furent horribles et insupportables, et portèrent la populace que conduisait Gauthier à tourner ses armes contre les Bulgares: le bruit des combats retentit dans toute la contrée. La connaissance des lieux donnait aux naturels tant d'avantages dans cette lutte, qu'ils remportèrent un plein succès. Les malheurs de la guerre varient selon la nature de l'objet qu'on se propose et le caractère de ceux qui la font. Il y eut dans celle-ci un événement qui peint bien le siècle. Quelques centaines de croisés se réfugièrent dans une église avec la certitude que les Bulgares

ne répandraient jamais le sang dans la maison de Dieu. Ceux-ci n'auraient jamais consenti en effet à tirer l'épée dans cette circonstance ; mais leur conscience ne les empêcha point de mettre le feu à l'édifice. La plus grande partie de ceux qui s'y étaient sauvés furent consumés, et les autres se tuèrent en sautant du haut en bas du toît. Gauthier, avec un petit nombre des siens, s'échappa à travers les bois de la Bulgarie, et parvint à se rendre à Constantinople, où Alexis lui promit sa protection jusqu'à l'arrivée de Pierre (1).

Quarante mille hommes, femmes et enfans, de toutes les nations, parlant toutes les langues, furent accompagnés plutôt que guidés par Pierre-l'Ermite (2). Ils suivirent la route de Gauthier. Pierre se fit le garant auprès de Carloman de la bonne conduite de ses compagnons. En conséquence il fut permis aux Hongrois de vendre des vivres aux croisés. A l'exception de

(1) Albert d'Aix, p. 186. *Ecclesia abborret a sanguine,* était un des axiomes de l'époque. C'est pourquoi les archevêques et les évêques n'allaient au combat qu'armés de massues. Ils ne se faisaient pas scrupule alors de terrasser leur ennemi et de le frapper à coups redoublés jusqu'à ce qu'il fût mort ; mais ils auraient regardé comme contraire à la loi de le percer d'une épée.

(2) Archev. de Tyr, p. 643. L'évaluation du nombre des individus qui accompagnèrent Pierre est ici donnée en général. Voyez la note de Ducange sur *l'Alexiade,* p. 80.

quelques actes particuliers de brigandage, la marche des croisés jusqu'à la frontière méridionale de la Hongrie fut paisible. Mais lorsque tous ces aventuriers arrivèrent à Malleville, la vue des armes et des croix de leurs prédécesseurs, placées en triomphe sur les créneaux des murs, réveilla leur zèle et les enflamma du désir de la vengeance. Un assaut furieux, donné à la ville, eut un plein succès; et les croisés, sans avoir perdu beaucoup des leurs, tuèrent ou firent prisonniers sept mille Hongrois. Étant restés quelques jours dans la ville, ils s'abandonnèrent à toutes sortes de débauches et d'actions révoltantes. Ni le trésor public, ni les propriétés particulières, ne furent épargnés. La modestie des vierges n'était point une protection pour elles, ni la vertu conjugale une sauvegarde pour les femmes mariées. Au milieu de leurs sauvages déréglemens, ces hommes brutaux jurèrent de se venger de la même façon des atrocités des Turcs. Carloman apprit leurs excès, et avec une forte armée s'avança vers la frontière méridionale de la Hongrie. A la nouvelle de son approche, Pierre abandonna Malleville, et fit tous ses efforts pour passer la Save lui et les siens. La division française se mit, avec son butin, sur des radeaux; mais l'impétuosité du courant la sépara du reste de l'expédition, et ceux qui la composaient furent taillés en pièces ou forcés de se pré-

cipiter dans les flots, par un corps considérable de Turcomans, qui les attaqua du côté de la Bulgarie. Les Allemands et les Lorrains vengèrent la mort des Français par une victoire signalée; et Pierre égorgea, sur l'autel de la justice, le petit nombre de Turcomans qui échappèrent au carnage (1). On passa alors la Morava avec facilité; les croisés ne trouvèrent qu'un désert en Bulgarie. Le duc avait abandonné Belgrade pour se renfermer dans Nissa, ville mieux fortifiée; et le peuple s'était retiré dans les forêts avec tout ce qu'il avait pu emporter. Au bout de sept jours de marche, Pierre arriva devant la résidence que le duc s'était choisie; mais l'apparence formidable de la ville empêcha que l'on ne répétât contre elle les attaques dirigées contre Malleville. Cependant le duc, pour prévenir l'exaspération de ses ennemis, permit prudemment à ses sujets de leur vendre des vivres. Le lendemain matin Pierre reprit sa route. Une centaine d'Allemands environ, que l'archevêque de Tyr appelle *des enfans de Bélial*, se prirent de querelle avec un marchand bulgare, et mirent le feu à quelques maisons. Les habitans de la ville, outrés de colère, s'élancèrent sur l'arrière-garde des croisés; et afin de punir les Allemands de l'outrage fait à leurs com-

(1) Albert d'Aix, p. 188.

patriotes, ils les massacrèrent, les pillèrent et les mirent en fuite. Pierre, dès qu'il apprit cette nouvelle, chercha à se réconcilier avec les Bulgares; ses propositions étaient raisonnables et modérées; mais la tentative que firent ses compagnons, d'escalader les murs de Nissa, rompit ses négociations. Leurs efforts pour s'emparer de la ville furent infructueux. La guerre devint alors générale, et elle se termina par la déroute et la destruction de dix mille individus de la troupe de Pierre. Tout ce qu'ils possédaient en propre ou par suite de pillage, fut pris, ainsi que leurs femmes, leurs prêtres, et tous les objets qui encombraient le camp. L'Ermite s'abandonna aux pleurs, au désespoir, jusqu'à ce que quelques-uns de ses amis, plus fermes que lui, fussent parvenus à rallier leurs compagnons dispersés. Le jour suivant, sept mille d'entre eux se trouvant réunis, ils continuèrent leur marche. Peu à peu, d'autres croisés quittèrent les lieux où ils s'étaient cachés dans les bois et dans les montages, et Pierre se retrouva encore à la tête de près de trente mille hommes. Mais comme ils étaient entièrement dépourvus d'armes et d'argent, ils ne pouvaient ni exiger ni acheter les choses dont ils avaient besoin. La nouvelle de leurs désordres vola jusqu'à Constantinople; et l'empereur, satisfait du châtiment qu'ils avaient reçu du duc de Bulgarie, leur

Tom ... OISADES.

Pl. 1ère



Dressé

ordonna de hâter leur marche vers le midi (1). Leur détresse se prolongea jusqu'à leur arrivée à Philippopoli, où l'éloquence pathétique de Pierre excita la compassion des habitans en leur faveur. Il ne se passa rien de remarquable dans leur voyage à Constantinople, où les compagnons de l'Ermite se réunirent à ceux de Gauthier, dont la troupe se trouvait déjà grossie par des bandes indisciplinées d'Italiens (2). L'empereur, voyant leur inhabileté à la guerre, leur enjoignit de demeurer en Grèce jusqu'à l'arrivée des troupes régulières. Il leur donna des logemens, de l'argent et des vivres; mais à peine eurent-ils recouvré leurs forces, qu'ils payèrent sa générosité par les plus abominables actions envers ses sujets. Ils pillèrent les palais et les églises, afin de se procurer les moyens de commettre toutes sortes d'excès et de débauches (3). Pierre, et tous ceux en qui l'enthousiasme religieux n'était pas entièrement absorbé par l'amour du pillage, demandèrent à passer en Bythinie. Alexis saisit cette occasion, et les aida à traverser le Bosphore. Pendant deux mois ils demeurèrent tranquilles; mais au bout de ce temps ils recommencèrent leurs

(1) Archev. de Tyr, 644-646.

(2) Baldric, pag. 89.

(3) Baldric, p. 89; Tudebodus, p. 777-778; Ord. Vit., p. 724.

excès avec toute la virulence et toute la méchanceté d'une haine ardente, qui jusque là n'avait été qu'assoupie. Les édifices consacrés à la religion furent saccagés; aucune considération ne pouvait engager ces scélérats à se soumettre à l'injonction qu'ils avaient reçue de l'empereur, d'observer la paix et le bon ordre jusqu'à l'arrivée des troupes militaires de l'Europe. Pierre perdit toute autorité sur eux; et profitant de l'injustice apparente de quelques actes commis par les commissaires de l'empereur, il retourna à Constantinople, sous le prétexte d'en instruire Alexis. Parmi les croisés les plus féroces, on distinguait particulièrement dix mille individus normands et français (1). Les historiens grecs (2) prétendent qu'ils égorgeaient les enfans à la mamelle, et qu'ils dispersaient ensuite leurs membres palpitans dans les airs; de leur côté, les historiens latins confessent tous que leurs crimes étaient épouvantables. Ces brigands européens quittèrent leurs compagnons avec leurs armes, et portèrent leurs ravages jusque dans les murs de Nicée, capitale de la Bythinie. Ils prirent le château de Xerigord, et passèrent la garnison turque au fil de l'épée. Le sultan envoya quinze mille hommes contre eux. Alors Reginald plaça une partie de ses

(1) Baldric, p. 89; Tudebodus, p. 778.

(2) *Alexiade*, p. 226.

soldats en embuscade, et confia à l'autre la défense du château; mais comme ses forces étaient trop peu considérables pour être ainsi divisées, les troupes qu'il avait mises en embuscade furent massacrées. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il parvint à se réfugier dans le château. Les Turcs détruisirent les canaux qui portaient de l'eau aux assiégés, et bloquèrent la forteresse, sûrs qu'elle se rendrait sans coup-férir, après un siége très-court. Là, les ecclésiastiques répétaient sans cesse aux croisés que leurs excès ayant provoqué la colère du ciel, ils devaient tâcher de regagner sa faveur par leur patience; que si leur repentir était sincère, le même Dieu qui avait autrefois ouvert les rochers de l'Arabie, délivrerait son peuple d'élection par une intervention miraculeuse. Mais les froides exhortations et les espérances incertaines sont insuffisantes pour soutenir les forces de la nature physique. Après avoir eu un entretien secret avec les assiégeans, Reginald et quelques-uns de ses soldats quittèrent le château, revêtus de leurs armes, comme s'ils marchaient au combat. Ils furent reçus à bras ouverts par les Turcs; ils embrassèrent l'islamisme, et leurs compagnons restés dans le château furent immédiatement attaqués et massacrés.

Le corps principal des occidentaux soumis à l'autorité de Pierre était encore frais et vigoureux. Le

sultan ordonna à ses agiles Tartares d'affaiblir les croisés par des escarmouches répétées, dédaignant de se rencontrer lui-même dans une action générale avec d'aussi misérables ennemis. Après beaucoup de sang versé, il acheva leur destruction au moyen d'un stratagème. Il fit courir dans le camp des chrétiens le bruit que Nicée était tombée au pouvoir de leurs frères. Cette populace avide pressa Gauthier de la conduire sans retard vers la ville. Gauthier répondit prudemment (1) que, n'étant que le lieutenant de Pierre, il ne pouvait marcher sans les ordres de son chef. Cependant il lui fut impossible de ne pas céder aux clameurs qui retentissaient de toutes parts. Pendant la marche, aucun ordre, aucune discipline, ne furent observés; les enseignes militaires étaient abandonnées, et, comme un fleuve qui franchit ses bords, ce peuple vil se précipitait vers le pillage. Lorsqu'il arriva dans les plaines qui environnent la ville de Nicée, les Turcs fondirent sur cette multitude en désordre. Le nombre des coups sous lesquels tomba Gauthier atteste la vigueur de sa résistance; la plus grande partie de ses compagnons perdirent la vie. Les Turcs, cruels et sen-

(1) En général, Gauthier se conduisit avec prudence. Fuller est injuste lorsqu'il dit, « qu'il avait plutôt l'impétuosité de la valeur que la solidité du jugement. »

suels à la fois, sacrifiaient les prêtres sur les autels chrétiens, et réservaient pour leur sérail les femmes qui avaient quelque beauté. La férocité sauvage des soldats de l'Asie prit plaisir à rassembler les os des vaincus et à en faire un immense monceau, qui subsista pendant plusieurs années comme un avertissement terrible pour les troupes de croisés qui vinrent ensuite. Il n'échappa que trois mille personnes au cimeterre des Turcs; elles firent leur retraite dans le golfe de Nicomédie, et se mirent en sûreté dans la forteresse de Civitot. Un de ces infortunés fugitifs se rendit à Constantinople, et instruisit Pierre de l'issue déplorable de l'impatience et de la rapacité de ses gens. L'Ermite supplia l'empereur de sauver les misérables restes des soldats de Jésus-Christ. Comme ils n'étaient plus dans le cas d'inspirer aucune crainte, Alexis envoya un corps de troupe pour protéger leur retour à Constantinople (1).

Godeschal, prêtre allemand, stimulé par la renommée de Pierre, rassembla une bande de quinze mille fanatiques furieux, dans la Lorraine, dans l'est de la France et dans la Bavière. Ils suivirent la même route que leurs devanciers. Le

---

(1) *Mus. Ital.* 1, 140-143. ALBERT D'AIX (un des écrivains qui ont donné le plus de détails sur Pierre et sur la populace qui l'accompagnait), 186-193; ARCHEV. DE TYR, 643-647; *Alexiade*, 226 et 227.

monarque hongrois fit prudemment tous ses efforts pour accélérer et faciliter leur passage à travers ses États. Leurs mœurs sauvages répondaient à l'enthousiasme féroce qui les avait entraînés à prendre la croix. A Mersbourg, appelée de nos jours Ouar ou Moson, ils commirent d'horribles outrages; et leurs historiens ont rapporté, soit comme un exemple de leur caractère général, soit comme le comble de l'atrocité, qu'à l'occasion d'une très-légère dispute, ils empalèrent un jeune Hongrois sur la place du marché (1). Tous les Hongrois prirent les armes contre ces violateurs de l'hospitalité; mais le roi, redoutant la fureur du désespoir des croisés si l'on se mettait en état d'hostilité avec eux, résolut d'accomplir leur ruine par la ruse. Il dit avec fermeté et politesse aux étrangers que la paix et la guerre dépendaient de lui; qu'il était disposé à épargner les coupables; mais qu'afin de mériter sa clémence, ils devaient rendre leurs armes; qu'il les assurait que cet acte pacifique d'obéissance éteindrait son ressentiment et rappelerait ses dispositions bienveillantes. La simplicité est aussi bien la compagne du vice que de la vertu. Les croisés consentirent à livrer leurs moyens de dé-

(1) Albert d'Aix, 194.

fense, et acceptèrent la promesse de la clémence royale. Confians dans la bonne foi du roi et dans les sentimens chrétiens de ses sujets, il ne leur vint pas dans la pensée que leurs atrocités méritaient les plus sévères châtimens, et qu'ils avaient eux-mêmes couvert d'infamie et d'opprobre tout ce qui avait une apparence de vertu. Ils ne trouvèrent que des représailles où ils attendaient le pardon: les Hongrois fondirent sur cette multitude nue et désarmée; les plaines de Belgrade furent couvertes de leurs cadavres, et un très-petit nombre des gens de Godeschal s'échappèrent pour aller répandre dans le nord la nouvelle de ce massacre (1).

Avant que la pompe et la splendeur de la chevalerie ne fît l'ornement de l'Europe, une nouvelle troupe de ces sauvages furieux et barbares dévasta le monde comme un fléau. Ils sortaient de l'Angleterre, de la France, de la Flandre et de la Lorraine. Le motif apparent de leur réunion était la délivrance du Saint-Sépulcre. L'histoire ne dit rien de la manière dont ils étaient organisés, et comment leurs bandes se trouvaient liées entre elles; elle ne parle que de l'horrible superstition dont ils faisaient preuve en adorant et mettant à leur tête une chèvre et une oie qu'ils croyaient

(1) Albert d'Aix, p. 194; Archev. de Tyr, p. 648.

remplies de l'esprit divin. Si telle était leur religion, nous ne devons plus nous étonner de la brutalité de leurs mœurs. Leur fanatisme s'élevait jusqu'au plus haut point de la fureur; car ces échappés de l'enfer étaient dix fois pires encore que ceux qui les avaient précédés. L'envie et la méchanceté guidaient seules leur zèle; et ils prétendaient qu'il était injuste de laisser les ennemis de Dieu jouir en paix d'une prospérité temporelle. Les Juifs enrichissaient les villes situées sur les bords de la Moselle et du Rhin, et l'échange des productions de la France et de l'Allemagne se faisait par leurs mains. La ville de Cologne fut la première qui vit couler leur sang. La sainteté du palais archiépiscopal de Mayence, la présence sacrée du vénérable prélat, ne purent préserver sept mille Israëlites de l'épée de gens qui professaient une religion de miséricorde et d'amour. L'évêque de Spire défendit bravement et avec succès les Juifs de cette ville; la conduite des évêques de Trèves et de Worms n'est ni aussi pure ni aussi méritoire, s'il est vrai qu'ils excitèrent ceux qu'ils protégeaient à changer de religion. La plupart des esprits nobles et courageux méprisaient l'apostasie. Quelques Juifs allèrent trouver l'évêque de Worms dans une des chambres retirées de son palais, sous le prétexte de délibérer avec lui du renoncement à leur foi. Cet

entretien exalta leur vertu, et ils trompèrent la cruauté de leurs ennemis en mettant fin à leurs jours. Trèves fut le théâtre de scènes encore plus déplorables : des mères plongeaient le poignard dans le sein de leurs propres enfans; des pères et des fils se donnaient mutuellement la mort, et des femmes se jetaient elles-mêmes dans la Moselle (1).

Lorsque la mesure des massacres et du pillage fut à son comble, cette multitude infernale continua son voyage. Deux cent mille individus, parmi lesquels on ne comptait que trois mille cavaliers, entrèrent en Hongrie. Ils se portèrent vers le midi, qui avait été le théâtre du carnage et des rapines de leurs prédécesseurs ; mais lorsqu'ils arrivèrent à Mersbourg, une armée hongroise leur barra le chemin. Les demandes qu'ils adressèrent au général du roi, pour obtenir des vivres et un libre passage, furent rejetées. Ils forcèrent alors un pont sur le Danube; et puisant des forces dans le désespoir que leur inspirait leur situation, ils parvinrent à faire quelques brèches aux murs de la ville. La ruine de la nation hon-

(1) Albert, 195; Archev. de Tyr, 649; Alberic, *Chron.*, p. 149. Les *Chroniques*, dans Bouquet, xii, 218-222-411. Albert et l'Archevêque sont également indignés du traitement que subirent les Juifs. L'empereur, après ce malheureux événement, les prit sous sa protection comme sujets de son empire. Pleffel, *Hist. d'Allemagne*, vol. 1, p. 246.

groise paraissait inévitable; le roi se préparait déjà à se sauver avec sa cour vers le midi. Saisis tout-à-coup d'une terreur panique, qu'aucun des meilleurs historiens ne peut ni expliquer, ni décrire, les assiégés abandonnèrent l'assaut et prirent la fuite. Aussi lâches alors qu'ils avaient été féroces auparavant, ils furent poursuivis par les Hongrois avec un tel acharnement que les eaux du Danube furent pendant plusieurs jours rougies de leur sang. Un très-petit nombre d'entre eux survécut à ce désastre. Le comte Emicho, qui s'était acquis une exécrable renommée par ses cruautés sur les Juifs, trouva le moyen de se sauver en Allemagne; quelques autres se réfugièrent dans le midi, et plus tard rejoignirent les troupes régulières des seigneurs féodaux de l'Europe (1).

(1) ALBERT 195-196. Selon Albert, de ces deux mille individus, un très-petit nombre aurait survécu. L'ARCHEV. DE TYR (p. 649-650) dit que la plus grande partie retourna en Allemagne avec Emicho. Les détails que donne Albert sur ces vagabonds sont très-étendus, et offrent un tableau pénible. Il regarde leur destruction comme un châtiment du ciel et comme la punition de leurs crimes et de leur impiété. Albert parle de leurs cruautés d'après des témoins oculaires; l'archevêque a écrit beaucoup après lui. Fulcher et son copiste Malmsbury sont les seuls écrivains anciens qui représentent la conduite de cette populace comme vertueuse et disciplinée. Ce qu'ils disent sur sa marche est renfermé dans un petit nombre de lignes, et ne contient aucuns des renseignemens que l'on trouve dans les narrations des autres auteurs que j'ai cités.

CHAPITRE III.

PORTRAIT DES CHEFS DE LA PREMIÈRE CROISADE. —MARCHE DES ARMÉES VERS CONSTANTINOPLE.

Histoire et portrait de Godefroi de Bouillon. — Marche des Frisons, des Lorrains, etc., à travers la Hongrie, pour se rendre en Thrace. — Portraits du comte de Vermandois, du comte de Blois, du comte de Flandre et de Robert *Courte-Heuse,* duc de Normandie. — Marche des croisés Français, Flamands, Normands et Anglais à travers l'Italie. — Le comte de Vermandois arrive à Constantinople et jure fidélité à Alexis. — Guerre entre Godefroi et l'empereur. — Godefroi arrive à Constantinople. — Après plusieurs alternatives de paix et de guerre, Godefroi jure foi et hommage à Alexis. — Hardiesse d'un croisé. — Godefroi traverse l'Hellespont. — Il est rejoint par le comte de Flandre. — Portraits de Bohémond, prince de Tarente, et de Tancrède. — Marche des Italiens vers Constantinople. — Moyens qu'emploie Alexis pour obtenir l'hommage de Bohémond. — Tancrède passe en Asie sans jurer fidélité à Alexis. — Portrait de Raymond, comte de Toulouse. — Les Provençaux se rendent en Grèce. — Raymond prête, avec restriction, le serment d'allégéance à Alexis. — Arrivée du duc de Normandie, du comte de Blois et de plusieurs autres chefs, dans l'Asie mineure.

Les cruautés de la populace européenne furent si horribles, que ces résultats désastreux de la ferveur populaire ne sauraient inspirer aucun regret. En voyant la démence et les crimes des premiers croisés, pouvait-on attendre de leurs efforts quel-

que grande action héroïque ou quelque brillant succès? Plus de deux cent-cinquante mille (1) de ces malheureux fanatiques périrent dans la première convulsion de l'enthousiasme, et les bannières des musulmans n'en flottaient pas moins sur les murs de Jérusalem. Tandis que les ossemens des croisés blanchissaient dans les plaines de Nicée, ou pourrissaient dans les marais de la Hongrie, les grands feudataires de l'Europe assemblaient leurs vassaux et les équipaient pour la guerre (2). Des scènes différentes vont se présenter à nos regards; elles sont terribles encore; mais l'horreur et le brigandage n'en composent pas seuls l'essence; on aime à reconnaître dans le caractère et la conduite des chefs renommés de cette nouvelle croisade le courage sous ses diverses

---

(1) Division sous les ordres de Gauthier...............	20,000
— De Pierre..................................	40,000
— De Godeschal................................	15,000
Dernière division..............................	200,000
Total....................................	275,000

Presque tous ces individus périrent. Aucun des historiens originaux de la première croisade ne fait connaître le nombre des Italiens qui se réunirent à la troupe de Gauthier.

(2) Concourse in arms, fierce faces threatening war,
Giants of mighty bone aud bold enterprise,
Part wield their arm, part curb the foaming steed,
Single or in array of battle rang'd
Both horse and foot, now idly mustering stood.

(Milton, *Paradis perdu*, liv., II. v, 641.)

formes, la prudence, la sagesse, et une grande habileté dans une foule de circonstances. Leur fanatisme était plus méthodique que celui de leurs sauvages prédécesseurs, et il offre par conséquent un tableau plus intéressant.

Godefroi VI, seigneur de Bouillon, marquis d'Anvers et duc de Brabant ou de la basse Lorraine, que son mérite personnel plaçait au premier rang, et qui le cédait à très-peu de seigneurs pour l'importance politique, fut le chef de la croisade. Les États de Lorraine avaient établi leur indépendance sur les ruines de l'empire de Charlemagne. Ils furent l'occasion de guerres fréquentes entre les souverains de l'Allemagne et les princes français de la race des Carlovingiens, et devinrent à la fin une annexe de la Maison impériale de Saxe. Au milieu du dixième siècle, l'empereur Othon I[er] en fit donation à son frère Bruno, archevêque de Cologne, qui les divisa en haute et basse Lorraine (1), et nomma un vaillant

(1) Les deux duchés de la haute et de la basse Lorraine comprenaient ce qu'on appelait généralement le royaume de Lorraine. L'archevêque donna la souveraineté du premier duché à Gérard, comte d'Alsace, en 1048. Les comtes d'Alsace et les comtes de Habsbourg étaient deux branches de la même famille. Après une séparation qui dura huit siècles, ces deux branches se réunirent en l'année 1745 par le mariage de François Étienne, duc de Lorraine, et de Marie Thérèse, fille de l'empereur Charles VI.

pair, appelé Godefroi, seigneur de cette dernière partie, en se réservant toutefois quelques honneurs féodaux, sous le titre d'archiduc. La basse Lorraine comprenait le Brabant, le Hainaut, Namur, Luxembourg, Liége et Limberg; on donnait souvent le nom de Brabant à la totalité de l'archiduché. Godefroi VI eut pour père Eustache II, comte de Boulogne, célèbre par sa bravoure et par sa puissance entre tous les riches et vaillans seigneurs de la Belgique; et pour mère Ida, fille de Godefroi-le-Barbu, duc de la basse Lorraine. Il était sans doute destiné à jouer un rôle important sur la scène du monde, car la nature lui avait prodigué ses dons les plus précieux. Son esprit était orné de toutes les connaissances et de toute l'instruction de son temps; sa facilité à parler le latin, la langue teutonique, et les dialectes de la langue romance qui en dérivent, le faisait choisir pour remplir l'office de médiateur entre les nations confédérées lorsqu'il survenait des différends. La noblesse des manières s'alliait en lui à la fermeté du caractère (1), et l'amabilité de la vertu à une gravité imposante. Il se distinguait autant par son courage politique

(1) Voici le portrait qu'un ancien écrivain trace du vrai chevalier :

Un chevalier, n'en doutez pas,
Doit férir hault, et parler bas.

que par sa vaillance personnelle; son esprit était élevé, et capable des plus grandes entreprises, ses mœurs régulières et sa piété pleine de ferveur. Il eût été mieux placé peut-être dans un cloître de moines réformés, qu'à la tête d'une soldatesque furieuse et adonnée à la licence. Il regrettait la dure nécessité qui l'arrachait au service immédiat de Dieu; mais lorsqu'une fois il était sous les armes, il se conduisait en héros, et son zèle belliqueux dans la cause du ciel fut toujours dirigé par la prudence et tempéré par la philantropie (1). Dans les guerres entre l'empereur et les papes, il embrassa le parti de Henri IV; l'honneur de porter l'étendard impé-

---

(1) E pien di fè, di zelo, ogni mortale
Gloria, impero, tesor mette in non cale.
TASSO, *La Gerus. liber.* lib. I, st. 8.

Dans un autre passage, le Tasse nous donne une très-haute idée de Godefroi, en le comparant à la fois, pour la sagesse et la valeur, à Raymond et à Tancrède :

Veramente è costui nato all' impero,
Sì del regnar, del commandar sa l'arti :
E non minor che duce è cavaliero;
Ma del doppio valor tutte ha le parti.
Nefra turba sì grande uom più guerriero,
O più saggio di lui potrei mostrarti.
Sol Raimondo in consiglio, ed in battaglia,
Sol Rinaldo et Tancredi a lui s'agguaglia.
(*La Gerus. liber.*, lib. III, st. 59.)

rial lui fut conféré, et sa valeur héroïque, changeant le cours de la victoire, donna le trône à son ami. A la mort de son aïeul maternel, et vers la fin de la rébellion de Conrad, fils de l'empereur, il fut investi des titres de duc de Lorraine, marquis d'Anvers et seigneur de Bouillon. La reconnaissance porta toujours Godefroi à observer rigoureusement et scrupuleusement son serment d'allégéance envers son suzerain. Pendant le siége de Rome, il escalada les murs et courut ouvrir les portes aux assaillans. Ses services furent mal récompensés. Henri déshonora de la manière la plus outrageante l'impératrice Praxeda, sa femme, qui était sœur du duc de Lorraine. Extrêmement susceptible sur tout ce qui touchait à l'honneur, et sachant bien que le mariage ne l'emportait point sur les liens du sang, Godefroi prit les armes contre l'empereur, triompha par son courage, et mit Henri en fuite. Depuis le siége de Rome jusqu'au moment où il apprit qu'il était question d'envoyer une expédition à Jérusalem, une fièvre lente, dont l'ardeur circulait dans ses veines, n'avait cessé de le consumer. Le son éclatant de la sainte trompette ranima son esprit guerrier et religieux, et il fit le vœu d'aller à la Terre-Sainte, si Dieu lui rendait la santé. « Aussitôt, dit Malmsbury, il débarrassa » ses membres du mal qui les accablait, releva son

» corps abattu, et s'arrachant à des années de » décrépitude, brilla d'une nouvelle jeunesse. » Il apaisa la colère du clergé de Verdun, en lui cédant ses droits temporels sur cette ville épiscopale (1); et afin de se procurer l'argent et les choses nécessaires à son voyage, il vendit à l'église de Liége sa belle seigneurie et son superbe château de Bouillon (2). Son frère, Baudoin du

(1) Dans le tems des croisades, beaucoup de personnes, réfléchissant aux difficultés du voyage et aux dangers de la guerre, faisaient avant leur départ toutes leurs dispositions comme si elles étaient à l'article de la mort; arrangeaient leurs affaires de famille, et faisaient des restitutions à l'Église ou à des particuliers. Ceci fut en grande partie cause de l'extrême accroissement du nombre des monastères dans le onzième siècle et dans les siècles suivans. L'évêque de Chartres détermina son seigneur suzerain, avant son départ de France pour la Terre-Sainte, à renoncer, pour lui et pour ses successeurs, au droit que les comtes de Chartres avaient d'enlever des maisons de l'évêque, après sa mort, les objets précieux, les meubles, etc., etc. l'*Art de vérifier les dates,* vol. II, pag. 616.

(2) Il nous importe peu que Godefroi ait retiré 7,000 ou 15,000 marcs d'argent de cette vente; mais quelques écrivains ont prétendu qu'elle n'avait point eu lieu, et que l'église de Liége s'était mise injustement en possession des biens de Godefroi après sa mort. Pour la généalogie et le portrait de Godefroi, voyez un passage du huitième volume de l'*Histoire littéraire de la France;* l'*Art de vérifier les dates,* vol. III, 96, etc., vol. II, 760. MALMSBURY, pag. 448; ARCHEV. DE TYR., 651. Godefroi de Bouillon mourut sans enfans. Il paraît qu'un comte de Limberg aurait possédé la totalité de ses biens jusqu'en 1106, année où l'empereur Henri V donna le duché de la basse Lorraine à Godefroi, comte de Louvain. Les descendans mâles de ce dernier conservèrent la souveraineté du duché jusqu'en l'année 1355, sous le titre de ducs de Brabant. Le duché passa ensuite entre les

Bourg (1), son parent, et beaucoup d'autres chevaliers d'une haute renommée, se rangèrent sous son étendard. L'armée se composait de Frisons, de Lorrains; en un mot de tous ceux qui avaient fait vœu de délivrer le Saint-Sépulcre, et qui habitaient entre le Rhin et l'Elbe.

Cette armée commença à se mettre en marche, des bords de la Moselle, dans le mois d'août 1096. Elle observa la plus exacte discipline jusqu'à ce qu'elle eût atteint la frontière septentrionale de la Hongrie. Godefroi connaissait la difficulté de traverser le pays qui se présentait, sans la permission des Hongrois; des tas de cadavres, épars autour de lui et privés de sépulture, l'avertissaient de prendre toutes sortes de précautions, pour ne point provoquer un ennemi puissant. Les ambassadeurs qu'il envoya à Carloman demandèrent la cause du sort des pre-

---

mains des ducs de Bourgogne. KOCH, *Tableau des Révolutions de l'Europe*, tom. I, pag. 96.

(1) Ce Baudoin du Bourg était fils de Hugues I[er], comte de Rèthel, ville de l'Aisne, à sept lieues de Reims et à douze de Châlons. Le grand père de Baudoin était seigneur de la ville de Setunia ou Stenai, ajoutée aux domaines du comte de Rèthel, et c'est de là que Baudoin a pris le surnom nobiliaire de du Bourg. Voy. l'*Art de vérifier les dates*, vol. I, p. 439; vol. II, p. 631. Les auteurs des *Gesta Dei per Francos*, appellent Baudoin du Bourg le *cognatus* et le *consanguineus* de Godefroi; mais j'ai vainement cherché à découvrir le véritable degré de parenté de ces deux seigneurs.

miers croisés; et ajoutèrent que s'ils avaient mérité d'être taillés en pièces, les champions de la croix se contenteraient de déplorer leurs crimes; mais que si leur qualité d'innocens étrangers implorant l'hospitalité avait été le seul motif de leur mort, Godefroi de Bouillon était résolu à punir leurs meurtriers. Le roi répliqua que les gens qui avaient suivi Pierre, Godeschal et les autres chefs, ne s'étaient point montrés les disciples de Jésus-Christ; que la populace conduite par l'Ermite, au lieu de témoigner sa gratitude aux Hongrois, avait laissé la plus affreuse désolation dans le royaume; que les soldats de Godeschal avaient été accueillis avec bonté; mais qu'ils s'étaient rendus coupables de meurtres et de rapines; que les Hongrois n'avaient pu souffrir que cette atroce conduite se renouvelât, et qu'ils avaient détruit la bande abominable qui se présenta ensuite. Ces explications satisfirent pleinement les envoyés de Godefroi; ils furent honorablement renvoyés au camp avec des lettres amicales du roi au duc, et la commission d'inviter Godefroi à une entrevue avec Carloman, dans la forteresse de Cyperon ou Poson. Godefroi se rendit dans cette place, avec une escorte de trois cents cavaliers; mais il ne se présenta à Carloman qu'accompagné de trois de ses amis particuliers. Il s'entretint avec lui de la paix et de la réconciliation des chrétiens. Les droits de l'hospita-

lité sont inviolables chez les nations même les plus sauvages. Godefroi, avec douze des siens, se dirigea vers la capitale, en donnant ordre à son escorte de rejoindre le gros de l'armée. Après quelques jours passés dans les fêtes, il fut convenu, entre le duc et le roi, que les croisés traverseraient la Hongrie du nord au sud; que les Hongrois leur vendraient des provisions à des prix raisonnables, et que Baudoin serait donné en ôtage par les Français (1). Ce prince latin ayant montré de la répugnance à se soumettre à la demande de Corloman, le duc de Lorraine le fit rougir de son égoïsme, en déclarant qu'il allait lui-même s'offrir en ôtage. Baudoin et sa famille furent remis entre les mains de Carloman; la bonne conduite de l'armée, due aux soins et aux exhortations publiques de Godefroi, fit de ce poste périlleux un poste honorable et distingué. Les étrangers échangèrent librement leur argent contre les denrées des habitans du pays. Les soldats de la croix montrèrent en traversant la Hongrie la plus grande discipline militaire et l'esprit le plus religieux. Les ôtages furent rendus sur les bords de la Save, près de Malleville, et les croisés entrèrent dans les États grecs (1). Ils firent une halte d'un jour à Belgrade, pour-

(1) Albert, 198; Archev. de Tyr, 652.

suivirent leur route à travers les bois de la Bulgarie, jusqu'en Thrace, et vinrent se reposer à Philippopoli. L'attention de Godefroi pour le maintien du bon ordre fut secondée par Alexis, qui ouvrit les greniers de son empire à ses alliés. La libéralité de l'empereur sauva les Latins ; car il eût été impossible de pourvoir aux besoins d'une armée si considérable, dans des contrées qui avaient été dévastées par les guerres que les Grecs avaient eu à soutenir contre les Bulgares et d'autres hordes sauvages.

Pendant que Godefroi conduisait les armées de la Lorraine et du nord de l'Allemagne au travers des marais de la Hongrie, Hugues-le-Grand, comte de Vermandois, frère du roi de France, appelait près de lui les pélerins armés de la Flandre, de l'Angleterre, du milieu et du nord de la France. Ce prince était un chevalier brave et accompli, dont les vertus et les grâces personnelles ne démentaient point le sang royal de sa race. Mais comme l'esprit de dévotion n'avait pas aussi profondément pénétré dans son cœur que dans celui de Godefroi, l'orgueil que lui inspirait son mérite n'était point tempéré par l'humilité religieuse, et perçait dans ses manières

(1) Albert, p. 199; Archev. de Tyr, 652.

fières et hautaines (1). Les chevaliers d'un nom honorable qui marchèrent avec ce prince capétien furent aussi nombreux que les guerriers grecs au siége de Troie (2). Peu de seigneurs amenèrent autant de soldats sous son étendard qu'Étienne, comte de Blois et de Chartres. Ce seigneur était un des plus puissans barons de France, et l'on poussait la flatterie jusqu'à comparer le nombre de ses châteaux à celui des jours de l'année. Il avait éprouvé la clémence de Philippe, son seigneur lige; et pour reconnaître ses bontés il l'avait aidé à apaiser une révolte, et marchait avec son frère à la croisade (3). Son habileté militaire consistait à conduire la cavalerie; mais il connaissait mieux qu'il ne pratiquait les devoirs d'un général; car il se trouvait dans le petit nombre des champions de la croix dont la réputation était flétrie par le soupçon de lâcheté. Il était néanmoins célèbre pour sa sagacité. L'éloquence avec laquelle il savait communiquer aux autres les lumières de son esprit cultivé le rendit propre aux fonctions de président du conseil des chefs de la croisade; et il remplit ces fonctions pendant tout

---

(1) ROBERT, 34; GUIBERT, 485; *Alexiade*, 227.

(2) « Unius enim, duum, trium, seu quatuor oppidorum dominos » quis numeret? quorum tanta fuit copia, ut vix totidem coegisse » putetor obsidio trajana. » GUIBERT, 486.

(1) L'*Art de vérifier les dates*, v. II, p. 615.

le temps de la guerre sainte. Robert, comte de Flandre, n'était inférieur ni en rang ni en pouvoir à aucun de ces chefs; mais il n'avait point les qualités qui conviennent dans les hautes entreprises. Il était incapable d'opérations suivies et raisonnées; et quoique dans maintes circonstances, il eût donné des preuves d'une très-grande bravoure sur le champ de bataille, cette bravoure n'était autre chose que l'impétuosité d'une force brutale. Robert *Courte-Heuse* (1), duc de Normandie, fils de Guillaume le conquérant, embrassa la cause belliqueuse de la croix avec une ardeur impatiente et que rien n'était dans le cas de refroidir. Il engagea son duché entre les mains de son frère Rufus, pour dix mille marcs d'argent, et se réunit à l'armée de Hugues. Fallait-il parler, le duc s'exprimait avec éloquence; fallait-il agir, sa conduite était pleine d'habileté; mais son mérite n'était

(1) Robert Ier, duc de Normandie, grand-père de Robert *Courte-Heuse*, fit un pélerinage à pied à Jérusalem en l'année 1035, pour expier les débordemens et les crimes politiques d'une longue vie. Il rejoignit le comte d'Anjou à Constantinople. Le duc étant tombé malade dans l'Asie mineure, se fit placer sur une litière et porter par quatre Maures. Un Normand, qui revenait de Jérusalem, le rencontra, et s'informa du nom de celui que l'on portait ainsi; le duc le reconnut, se releva sur son séant, et lui cria : *Dis à tes compatriotes que tu m'as vu porter en paradis par quatre diables*. Robert acheva son pélerinage; mais il mourut à Nicée, au mois de juillet 1036. BROMPTON, 911-913; GEMITICENSIS, V. III.

point soutenu par la prudence et le bon sens; il se laissait aller si aisément au vice, qu'il n'était pas propre à gouverner des gens turbulens et à demi civilisés. Il n'avait pas l'ostentation commune aux Normands; mais il mettait de l'amour-propre à s'entourer des plaisirs les plus honteux de la volupté. Les croisés normands et anglais se rangèrent sous son étendard; on comptait parmi les seigneurs indépendans qui le suivirent, Eustache, comte de Boulogne (1), frère de Godefroi, duc de Lorraine; Étienne, comte d'Albermale, et le célèbre Odo, évêque de Bayeux, comte de Kent (2).

Les soldats de Hugues prirent une route plus courte que celle de la Hongrie. Ils traversèrent les

---

(1) Eustache marcha avec le duc Robert, et non avec Godefroi. Henri de Huntingdon, p. 374; et les *Annals of Waverly, in Gale*, p. 142. Eustache et son père furent de tout temps attachés au duc de Normandie, et lui servirent fort souvent d'aide dans ses démêlés avec Guillaume Rufus et Henri Ier.

(2) Malmsbury, 349-477; Ordericus Vit., 664-724; *Mus. Ital.*, 1, 133. Le comte d'Albermale se distingua à différentes époques des croisades; mais le comte de Kent mourut à Rome avant que l'armée n'eût quitté l'Italie. Dugdale, *Baronage*, 1, 24-61. Suivant les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* (t. 1., p. 842), un des fils de Malcolm III, vainqueur de Macbeth, quitta l'Écosse en 1096 pour aller à la Terre-Sainte. Si cela est, il est très-vraisemblable qu'il aura suivi Eustache, comte de Boulogne, qui avait épousé sa sœur Marie. Toutefois, je n'ai pu trouver dans l'*Abrégé des Chroniques écossaises* (Édimbourg, 1633), que Malcolm ait eu un fils qui soit allé en Palestine.

Alpes, et entrèrent en Italie avec l'intention de s'embarquer dans l'un de ses ports, pour se rendre par mer à la Terre-Sainte. Ils trouvèrent le pape Urbain à Lucques, et leur chef reçut de ses mains l'étendard de Saint-Pierre (1). A la magnificence des croisés, on aurait plutôt cru que leur expédition était entreprise dans un but de plaisir que dans des intentions guerrières. Ils passèrent l'automne en Italie, au milieu de la joie et de la dissipation. Robert de Normandie et Étienne, comte de Chartres, mirent leurs troupes en quartier d'hiver dans les villes de Bari et d'Otrante ; mais aucune saison n'était capable de mettre un frein à l'impatience de Hugues. Avant son départ, il écrivit une lettre à l'empereur Alexis, dans laquelle il lui exprimait le désir d'être reçu de la manière qui convenait à sa dignité (2). Il dépêcha aussi au gouverneur de

(1) Robert, 35; Fulcher, 384. Dans les guerres entreprises contre les schismatiques et les hérétiques, on portait l'étendard du pape ; il en était de même dans les autres guerres où l'on se soumettait à l'intervention du pape. Par ce moyen, son nom était respecté, et son pouvoir s'accroissait.

(2) On ne connaît point exactement les termes de cette lettre. Anne Comnène prétend que Hugues s'y donnait le titre de roi des rois. La lettre était sans doute suffisamment arrogante sans cette expression, dont il n'est pas vraisemblable que Hugues se soit servi, n'étant lui même que le frère du roi des rois. Ducange, dans une note sur l'*Alexiade*, cite l'autorité de plusieurs écrivains français et anglais pour prouver (ce dont aucun Français de la vieille école n'a jamais douté) que dans le treizième siècle le roi de France était ap-

Durazzo vingt-quatre chevaliers couverts d'armures dorées, en l'invitant, dans des termes très-peu remplis d'humilité, à faire des préparatifs magnifiques pour l'arrivée du porte-étendard du pape (1).

La politique de Constantinople, ne suivant aucun principe, et dépendant toujours des circonstances, avait changé depuis le temps où l'orgueilleux empire grec s'était présenté en suppliant devant l'Europe barbare. La dynastie Seldjoukide de Rhoum tombait en ruine; les Grecs n'éprouvaient plus d'horreur en songeant à la perte de la ville sainte, et s'étaient accoutumés à la honte de la domination des Tartares sur l'Asie mineure. Alexis avait d'abord montré de la grandeur d'ame envers Godefroi; car le vice lui-même rendait un hommage respecteux à la vertu du duc de Lorraine (2). Mais lorsqu'il apprit que son ancien ennemi, Bohémond, prince de Tarente, avait pris la croix, la lâcheté de son cœur lui inspira des soupçons sur la franchise des protestations des autres princes; et son esprit flotta entre l'envie

---

pelé le plus grand roi de la chrétienté, et que le mot *rex* lui était donné *per excellentiam*.

(1) *Alexiade*, p. 228.

(2) Godefroi reçut des éloges de la princesse Anne; mais elle pensait que des motifs d'ambition plutôt que de religion conduisaient les autres princes.

de détruire ses alliés et la crainte de les offenser. L'Occident s'était rendu à ses sollicitations. Jusqu'alors les troupes de Godefroi n'avaient fait aucune démarche hostile, et elles étaient les seules qui fussent arrivées dans l'empire grec. Alexis n'avait pas stipulé que le nombre des soldats serait limité ; il n'avait pas déclaré qu'il réglerait ses dispositions amicales ou hostiles sur la force des secours qui lui seraient offerts (1). Peut-être eût-il été convenable à la grandeur de la puissance impériale qu'Alexis repondît à l'arrogance de Hugues par des remontrances pleines de dignité, adressées aux autres princes de l'Europe ; mais il n'y avait pas là de quoi motiver des hostilités. Toutefois, l'empereur donna l'ordre à ses forces navales de l'Adriatique d'empêcher la flotte latine de quitter les rivages de l'Italie, de capturer les bâtimens qui violeraient ce blocus, et de retenir prisonniers tous les croisés qui, pour quelque motif que ce fût, débarqueraient sur les côtes de la Grèce. L'application de cette dernière partie des ordres d'Alexis eut lieu sur la personne du duc de Vermandois. Sa situation était peu propre à

(1) Il n'est pas vrai qu'Alexis n'ait demandé qu'un secours de dix mille hommes. Voltaire et ses partisans auraient pu trouver assez de crimes dans la conduite des croisés envers les musulmans, sans charger encore faussement les Latins d'avoir rompu leur traité avec les Grecs.

inspirer le respect ou la crainte. Une tempête avait dispersé ses vaisseaux; l'esquif même qu'il montait échoua près de Durazzo; et au lieu d'entrer dans la ville avec l'appareil fastueux de ses prédécesseurs, on l'amena devant le lieutenant d'Alexis, comme un suppliant implorant l'hospitalité. On lui fit un accueil honorable, et on le traita avec magnificence. Le gouverneur eut l'air de regretter beaucoup la perte de ses vaisseaux, et l'engagea affectueusement à espérer un changement de fortune et le retour de circonstances plus favorables. Pendant son séjour à Durazzo, Hugues ne s'aperçut point de sa captivité; car, comme un très-petit nombre de ses vieux compagnons l'avaient rejoint, il ne manifesta point le désir de quitter la ville. Mais bientôt il fut transféré à Constantinople, où Alexis, par ses flatteries et par ses présens, sut si bien se concilier son affection, qu'il en obtint le serment d'obéissance et de fidélité (1).

Godefroi apprit avec indignation que l'empe-

---

(1) *Alexiade*, 228 - 229. Les familles impériales et royales d'Allemagne et de France auraient pu, d'après les principes de la loi féodale, exiger le serment de *féalté* de la plupart des chefs de la croisade. La facilité avec laquelle le comte de Vermandois et les autres seigneurs prêtèrent ce serment à Alexis, montre combien il était aisé de briser les plus solides anneaux de la chaîne de la société féodale de l'Europe.

reur considérait et traitait comme prisonnier le frère du roi de France. Il lui envoya une ambassade pour demander la liberté du comte de Vermandois, et les raisons de sa captivité. Alexis persista dans sa conduite; le duc de Lorraine crut devoir alors user d'un moyen sévère, mais juste, de représailles. Il se mit à agir comme si la guerre était déclarée, et permit à ses soldats de ravager les fertiles plaines de la Thrace. Les malheurs de cette province ne tardèrent pas à être connus dans la métropole impériale; Alexis se repentit alors de sa perfidie; il mit en liberté deux des compagnons de Hugues, et les envoya à Godefroi pour lui annoncer qu'à son arrivée à la cour grecque il trouverait le comte libre. Les ravages militaires duraient depuis huit jours dans les champs de la Thrace; Godefroi n'eut pas plutôt reçu cet avis, qu'il rétablit la discipline dans l'armée, prit la route de Constantinople, et arriva dans le voisinage de la ville deux jours avant Noël (1). Hugues alla en avant à la rencontre de son ami. Ils avaient à peine échangé les premiers complimens, lorsqu'un messager impérial vint prier le duc de visiter le palais avec ses principaux officiers, et de laisser son armée hors des murs de la ville. Au même moment, quelques Français entrèrent secrètement

(1) ARCHEV. DE TYR, 654; BALDRIC, 92.

dans le camp et dévoilèrent les desseins insidieux de l'empereur. Godefroi et son conseil répondirent par un refus à l'invitation impériale. Dans sa violence, l'imprudent Alexis défendit à ses sujets tout commerce avec les croisés. Cet acte d'hostilité provoqua les mêmes suites que l'emprisonnement de Hugues. D'après l'avis de Baudouin et de plusieurs autres chefs, on permit le pillage des environs de la ville aux soldats, qui se furent bientôt procuré des vivres pour fêter la naissance du Sauveur (1). Leurs ravages furent suspendus pendant tout le temps de la célébration des cérémonies religieuses; et lorsqu'elles furent terminées, l'empereur cassa son impolitique édit, mais il ne le cassa que pour parvenir à ses fins par d'autres moyens. La saison de l'année étant peu favorable pour demeurer sous des tentes, Alexis engagea Godefroi à traverser le Bosphore avec son armée, et à établir ses quartiers d'hiver dans les palais et les maisons de campagne de la noblesse Bysantine (2). Par cet acte apparent d'amitié, Alexis s'attacha les croisés et délivra son peuple des inconvéniens de ses relations immédiates avec eux. Il pressa de nouveau le duc de Lorraine d'entrer à Constanti-

(1) Albert, 200-201.
(2) Archev. de Tyr, 654.

nople; mais ses instances flatteuses demeurèrent sans effet. Godefroi se contenta de lui répondre, «Qu'il donnerait volontiers à l'empereur une » marque de son respect en paraissant dans son » palais; mais qu'il était alarmé par certains bruits » qui couraient sur le compte de Sa Majesté, » ignorant s'ils avaient été inventés par l'envie ou » par la haine.» L'empereur opposa des témoignages généraux de bienveillance à ces soupçons; mais les amis de Godefroi le tinrent en garde contre l'artifice de la cour grecque. Alexis revint de nouveau à ses premiers moyens pour amener la soumission absolue de l'armée; les conséquences de sa défense d'entretenir aucun commerce avec les croisés furent encore désastreuses pour les Grecs. Voyant échouer sa perfidie et ses efforts pour livrer les chrétiens aux horreurs de la famine, Alexis eut recours aux armes. Vers le milieu du mois de janvier 1097, ses soldats entrèrent un matin dans le camp des Latins, et les assaillirent d'une grêle de traits. Le duc de Lorraine montra de la présence et de la promptitude d'esprit en cette occasion, la première ou les talens d'un grand général fussent nécessaires Il savait que si les Grecs parvenaient à s'emparer du pont des Blachernœ, ses soldats se trouveraient enfermés entre la Mer noire, le Bosphore, le Barbysès, et entièrement à la merci

des ennemis. Il donna donc l'ordre à Baudouin de s'avancer vers le pont avec la cavalerie. Baudouin, pendant sa marche, sema l'épouvante parmi les escadrons d'Alexis, et les força à la retraite lorsqu'il fut arrivé à son poste. Les troupes impériales, ne pouvant plus douter de son dessein, se pressèrent de toutes parts vers le pont, et il y eut une perte de gens considérable avant que le passage de l'infanterie latine ne fût assuré (1). Godefroi attaqua à son tour. Quoiqu'il n'eût point de machines dont il pût se servir pour battre les murs de Constantinople, la valeur impétueuse de ses soldats portait partout la destruction et la mort. Les Grecs décochaient des flèches et lancaient des dards du haut des tours. Les cavaliers latins étaient garantis par leurs cottes de mailles; mais la plupart des chevaux, qui n'étaient point bardés de fer, furent tués. Une flèche, lancée par la main de Nicephore, général grec, atteignit au défaut de son armure un chevalier européen, qui tournait à cheval autour des murs en reprochant aux Grecs leur lâcheté (2). En ce moment quelques bataillons de soldats pesamment armés s'élancèrent hors de la ville. Leur force et leur masse auraient tout renversé, si les Francs

---

(1) Albert, 201 - 202.

(2) Nicephore était l'époux d'Anne Comnène. *Alexiade*, 233 - 234.

n'avaient pas évité leurs attaques. Ces Grecs consumèrent en vain leurs efforts pour tâcher d'engager leurs ennemis à se mesurer avec eux. Une nuit obscure sépara les croisés de leurs hôtes inhospitaliers. Avant le passage du pont, les soldats de Godefroi avaient mis le feu à leurs quartiers; et leur fureur, après ces hostilités, s'exerça d'une manière si terrible et si destructive sur leurs insidieux ennemis, qu'Alexis fut forcé, par les misères de son peuple, d'abandonner tous ses projets de guerre. Néanmoins, conservant encore l'espoir d'obtenir la dépendance féodale au défaut de l'amitié franche des Latins, il pria l'un des chefs qui avaient déjà reconnu son autorité de lui servir de médiateur. Le frère du roi de France ne dédaigna pas de se faire l'avocat des perfides Grecs; mais Godefroi lui adressa de sévères reproches sur ce qu'ayant quitté la France avec une armée nombreuse et richement équipée, il avait pu se décider à se jeter lui-même aux pieds d'un prince étranger : « Et, continua-t-il, vous ne vous con» tentez pas de faire parade de votre honte et de » votre bassesse, mais, oubliant ma dignité, vous » osez me proposer de vous imiter. » Hugues répliqua que le serment de fidélité était une conséquence inévitable de leur expédition, et que l'amitié d'Alexis était essentielle pour le succès de

l'entreprise, parce que, sans son aide, l'armée périrait de faim (1). Les représentations du comte de Vermandois calmèrent, non-seulement le mécontentement du duc de Lorraine, mais changèrent son opinion. Godefroi réfléchit qu'il serait plus désastreux pour lui que pour les Grecs de se mettre en état d'hostilité avec l'empereur; que la ruine des environs de Constantinople entraînerait celle de l'armée; et qu'il obtiendrait plus aisément les trésors de l'empereur par l'amitié que par la guerre. Il se résolut donc à prêter le serment sacré d'obéissance et de fidélité; et l'on convint qu'à son entrée dans la ville, Jean, fils de l'empereur, serait remis en ôtage aux Français. Avant qu'il ne fût donné suite à ces dispositions, des messagers du prince de Tarente arrivèrent dans le camp des Latins. Les lettres de ce prince italien faisaient le récit détaillé de la perfidie de l'empereur, et suppliaient ses compagnons d'attendre son arrivée afin qu'il pût s'adjoindre à eux pour tirer vengeance de la duplicité d'Alexis. Rien ne put changer les intentions de Godefroi. Avec le consentement des autres chefs, il répondit aux messagers de Bohémond, qu'il connaissait parfaitement la haine que les Grecs portaient aux

---

(1) *Alexiade*, 235.

Latins; mais que la piété lui défendait de tourner ses armes contre un peuple chrétien (1).

Les entrevues des messagers de Bohémond avec Godefroi furent rapportées à Alexis, qui pressa plus vivement alors les négociations commencées. Son fils fut envoyé en ôtage dans le camp latin, et Godefroi entra à Constantinople suivi de ses amis; ils étaient habillés avec la magnificence des guerriers de ce temps-là (2). La cour bysantine avait également déployé toute sa splendeur afin d'en imposer aux étrangers. On les reçut dans le palais impérial avec dignité et non avec respect, comme des esclaves et non comme des égaux. Ils s'inclinèrent en présenee d'Alexis, dont la bouche resta muette et le visage immobile. Godefroi fléchit le genou devant le trône et baisa les genoux ou les pieds de l'empereur. Alors Alexis l'adopta pour son fils, le fit revêtir de la robe impériale, et déclara qu'il mettait l'empire sous la protection de ses armes, dans l'espoir qu'il le délivrerait

(1) Archev. de Tyr, 656-657.

(2) La cotte d'armes ou manteau qui se portait sur l'armure, était la partie la plus brillante de l'habillement des guerriers. Ce vêtement était de drap d'or ou d'argent, de peaux précieuses, de fourrures d'hermine, de zibeline, etc. Albert dit que Godefroi et sa suite portaient des vestes en hermine, en fourrures d'argent et d'azur, et en différentes autres peaux ornées d'or. (P. 203.) Voyez la première Dissertation de Ducange sur Joinville.

enfin de la multitude de barbares qui l'infestaient. Le duc de Lorraine, les mains jointes, consentit non-seulement à cette adoption, mais, à l'exemple du comte de Vermandois, il jura fidélité à l'empereur, promettant de remettre entre ses mains les villes grecques qu'il reprendrait sur les Turcs, et de lui rendre hommage pour ses autres conquêtes. Ce serment fut répété dans la même posture par les autres Francs. Alexis promit à son tour d'aider la cause commune, de ses troupes et de ses munitions de guerre et de bouche, de réunir ses forces à celles des Latins, et même de les commander en personne.

Robert de Paris, l'un des compagnons de Godefroi, révolté de la hauteur d'Alexis, quitta sa place, et alla fièrement s'asseoir à côté de l'empereur. Alexis, dit sa fille, connaissant l'orgueil des Latins, dissimula sa rage. Baudouin tira le roi de son embarras en cherchant à déterminer le fier Robert à abandonner la place qu'il avait prise. « Après vous être déclaré vous-même, dit-il, serviteur de l'empereur, osez-vous bien vous asseoir sur le même siège que lui? Cette conduite est contraire à toutes les convenances. D'ailleurs, à défaut d'autre motif, le respect pour les usages du pays où vous vous trouvez n'aurait-il pas dû vous retenir? » Le Français ne fit point attention à ce reproche; mais il répli-

qua froidement : « Eh quoi ! un simple chevalier » est le seul qui ose s'asseoir en présence de ce- » lui devant qui tant de gens se tiennent à genoux » ou debout? » L'interprète royal expliqua à l'empereur le sens des paroles du barbare. La dignité pleine de hauteur de l'étranger paralysa l'orgueil impériale. Alexis, incapable de repousser tant de présomption, ne put que lui demander qui il était et d'où il venait : « Je suis Français, » lui répondit Robert, et d'un noble lignage ; je » ne sais qu'une chose, c'est que dans mon pays » on voit près d'une église une place où se ren- » dent tous ceux qui brûlent de signaler leur ha- » bileté dans les armes. J'y ai été très-souvent, et » personne encore n'a osé accepter mon défi. » La réplique de l'empereur fut d'une ironie amère: « Les temps sont passés, dit Alexis, où l'on cher- » chait des ennemis sans en trouver. Lorsque » vous rencontrerez les Turcs, ne vous placez ja- » mais à la tête ni à la queue de l'armée, demeu- » rez au centre ; là, vous serez à l'abri des jave- » lots des mécréans (1). »

Cette soumission féodale ramena la paix entre

---

(1) *Alexiade*, 237-238. Cet homme courageux était véritablement Français, c'est à dire qu'il était né dans l'île de France. Il ne profita pas de la leçon, car il fut tué à la bataille de Dorylée. Ducange, note, p. 85.

les Latins et les Grecs. D'un côté, on ordonna la plus stricte discipline ; de l'autre, un rescrit impérial permit aux Grecs d'entretenir des relations de commerce et de société avec les croisés. Le monarque grec gagna aussi l'affection des principaux officiers francs par la profusion et la richesse de ses présens. Chaque semaine il envoyait à Godefroi autant d'or que deux hommes en pouvaient porter sur leurs épaules, et il y joignait dix mesures de monnaies de cuivre (1). Toute la vigilance du duc de Lorraine ne put garantir les habitans de Constantinople des suites de quelques infractions à la discipline militaire de la part de ses soldats. L'ardeur pour la guerre sainte se refroidissait, et l'oisiveté engendrait et entretenait tous les vices. Alexis pensait que l'armée serait plus facilement approvisionnée de l'autre côté du Bosphore que dans la ville. Godefroi ne voyait pas plus de raisons de rejeter que d'admettre cette opinion; il n'avait d'ailleurs aucun motif de s'opposer au désir de l'empereur. La réflexion acheva de le déterminer, lorsqu'il apprit l'arrivée prochaine du reste des forces militaires d'Europe, et qu'il songea aux désordres que pourraient produire la réunion de tant de milliers de Latins à Constantinople. Il

(1) *Alexiade*, 235 - 236 ; ALBERT, 203 ; ARCHEV. DE TYR, 657.

passa donc l'Hellespont, et ses troupes établirent leur camp autour de Chalcédoine (1).

Avant de quitter Constantinople, Godefroi avait été rejoint par Robert de Flandre, et par beaucoup de croisés belges. Ni les supplications affectueuses de sa sœur, duchesse de la Pouille, ni les intempéries de la saison, n'avaient pu mettre un frein à l'impatience de Robert. Mais comme le comte de Vermandois s'était servi de la plus grande partie des vaisseaux de la Pouille, le seigneur flamand n'avait mis à la voile qu'après avoir reçu la nouvelle du naufrage du comte à Durazzo. Les précautions de Robert pour éviter la flotte grecque ne réussirent point, et, dans le combat qui s'ensuivit, il fut contraint de céder au nombre. Les Latins eurent une captivité honorable à Constantinople, où ils suivirent l'exemple des princes de Lorraine et de France, en devenant les *hommes* d'Alexis (2).

---

(1) Guillaume de Tyr, 657; *Alexiade*, 235-236; Albert, 203. Les premiers historiens des croisades attribuent ce mouvement à la crainte où aurait été Alexis de voir les troupes européennes se réunir dans le voisinage de Constantinople. Mais il faut se rappeler que la distance entre la ville et Chalcedoine était si peu considérable, que les Latins auraient pu former une jonction partout où il leur aurait plu.

(2) Les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, vol. iii., p. 7, se trompent lorsqu'ils prétendent que Robert de Flandre ne prêta pas le serment d'obéissance et de fidélité. Voyez Albert, p. 204, et l'Archev. de Tyr, p. 660. La princesse Anne a confondu le comte de Flandre

Les croisés qui vinrent ensuite étaient commandés par Bohémond, ennemi des Grecs, et par Tancrède (1), son parent. Bohémond, créé par son

avec le comte de Toulouse. Elle rapporte aussi l'histoire d'un comte Rodolphe et de quinze mille soldats qui auraient été mis en déroute par les Grecs, dans leur marche vers l'Asie Mineure, et que le général d'Alexis aurait proposé de transporter par mer à la Terre-Sainte. « Telle est, ajoute-t-elle, l'histoire du comte Rodolphe. » Cette histoire ne cadre nullement avec les chroniques des écrivains latins; elle est très-probablement fabuleuse, et ne contient de remarquable que les craintes d'Anne Comnène sur le danger auquel la jonction de Rodolphe avec les troupes de Godefroi aurait exposé Alexis.

(1) Les lecteurs italiens me permettront d'entrer dans quelques détails sur l'histoire de la famille de l'un des héros du Tasse. Je pensais autrefois qu'Ordericus Vitalis avait établi d'une manière claire la parenté de Bohémond et de Tancrède. D'après lui, Bohémond était fils de Robert Guiscard, duc de la Pouille, et Tancrède, du marquis Odo le bon. Matilde, sœur de Bohémond, épousa Guillaume de Grantmenil, seigneur normand, dont la sœur épousa le père de Tancrède. Ord. Vit., p. 271-677-692-717-724-757. Albert d'Aix (p. 204) dit que Tancrède était fils d'une sœur de Bohémond; et Guibert (p. 496) l'appelle le neveu de Bohémond; mais l'autorité de Raoul de Caen, biographe de Tancrède, a plus de poids qu'aucune autre; il dit (c. 1.), que le père de Tancrède était le marquis Odo, et sa mère, Emma, sœur de Robert Guiscard. C'est à tort que Xoveden (p. 710) fait Tancrède fils de ce même Robert Guiscard, et avec une égale ignorance, Knolles (*hist. des Turcs*, p. 19) l'appelle fils de Roger, frère de Bohémond. Je dois faire remarquer ici que le livre de Knolles, porté aux nues par Johnson, diffère fréquemment, et sur des points importans, des historiens originaux. Ce qu'il rapporte touchant les croisades paraît être une compilation de plusieurs écrivains, bien intentionnés sans doute, mais sans jugement; et qui, tout en observant que les crimes des chrétiens empêchaient les progrès du christianisme, cherchent à atténuer et à justifier la conduite des croisés.

père, prince de Tarente (1), était devenu, par suite de l'indolence de son frère, un des seigneurs les plus puissans de l'Italie. Ses qualités étaient celles d'un pirate : la soif du pillage remplaçait chez lui l'ambition, et la fourberie guidait toutes ses actions. Incapable d'une conduite grande et généreuse, il employait, et presque toujours avec succès, les ruses tortueuses de la politique, et ne craignait pas de s'enfoncer dans le dédale d'une insidieuse finesse. Étranger à la dignité de la vertu, il prenait à son gré tous les genres de caractère. Il n'avait ni religion ni probité ; et cependant il passait aux yeux des gens crédules pour l'un des soldats les plus dévoués et les plus désintéressés du Christ. Le caractère de Tancrède brille d'un éclat plus pur. L'ame généreuse de ce prince, son amour pour les entreprises belliqueuses, et sa haine pour l'artifice, imprimaient à son ambition le cachet de la vertu. Il était hardi et aventureux comme les compatriotes de sa mère ; mais il n'avait pas l'esprit traître et dissimulé des Normands. La modestie adoucissait sa fierté naturelle ; il eût été courtois et humain envers tout le monde, si la superstition de son siècle ne lui avait pas appris à regarder les Sarrasins comme les ennemis de

(1) L'*Art de vérifier les dates*, vol. III, p. 808.

Dieu, et les chrétiens comme les instrumens de la colère céleste (1).

Pendant le séjour du comte de Vermandois dans le midi de l'Italie, l'esprit des croisades s'était répandu parmi les Italiens. Bohémond était alors occupé à apaiser une révolte dans Amalfi. Le fanatisme des Français ne tarda pas à se communiquer à ses troupes. Ami d'Urbain, Bohémond sourit en voyant le succès des exhortations du pape et adopta le plan sacré; sa spécieuse éloquence produisit les mêmes effets que les discours des autres prédicateurs, et le cri de guerre du concile de Clermont retentit dans les rangs de son armée. Les soldats bandaient leurs arcs, brandissaient leurs lances, et défiaient les Turcs par d'inutiles clameurs. Profitant du moment où leur

(1) La princesse Anne Comnène, avare en général de louanges pour les Latins, se plaît à relever les qualités morales et belliqueuses de Tancrède (*Alexiade*, 277). Le Tasse, qui savait si bien revêtir la vérité des ornemens de la fiction, fait ainsi le portrait de Tancrède:

Vien poi Tancredi ; e non è alcun fra tanti
(Tranne Rinaldo) o feritor maggiore,
O più bel di maniere et di sembianti,
O più eccelsa ed intrepido di core.
S'alcun' ombra di colpa i suoi gran vanti
Rende men chiari, è sol follia d'amore :
Nato fra l'arme amor di breve vista,
Che si nutre d'affanni, e forza acquista.

(*La Gerus. liber.*, cant. 1., st. 45.)

enthousiame était à son comble, et où ils demandaient avec ardeur à partir pour la Terre-Sainte, Bohémond déclara l'intention de les accompagner dans une entreprise aussi auguste ; puis, déchirant sa robe magnifique, il en découpa les morceaux en forme de croix, et les distribua à ceux qui l'entouraient. On oublia Amalfi pour Jérusalem ; le fanatisme repoussa au loin toutes considérations politiques, et, au milieu de ces grands efforts pour la conquête du Saint-Sépulcre, l'Italie put espérer au moins de se voir délivrée de la présence des Normands, véritable fléau de son sol paisible (1).

Le prince de Tarente augmentait la ferveur religieuse par tous les moyens possibles. Il se trouva bientôt à la tête de dix mille cavaliers et d'une foule innombrable de gens à pied. Un grand nombre de Normands et d'Italiens distingués vinrent se ranger sous son étendard. Pendant qu'il partageait le commandement avec son cousin Tancrède (2), il donnait aux princes de Salerne, ses parens, des places importantes dans le conseil. Il quitta les rivages de la Pouille vers la fin de novem

---

(1) Tudebodus, 779 ; Guibert, 485-486 ; Giannone, *Istoria di Napoli*, lib. x, c. vii.

(2) Tancrède était dans l'armée de Bohémond, *quasi dux sub rege, et secundus ab eo militavit.*

bre, peu après Hugues et Robert; vint prendre terre non loin de Durazzo et traversa l'Épire. Les forces militaires de l'empereur grec, stationnées dans les provinces, invitèrent Bohémond à maintenir la discipline parmi ses troupes. Celui-ci exhorta les siens à la justice, à la modération et à une conduite amicale envers le peuple auquel ils venaient prêter leur secours. Mais, à mesure qu'ils avançaient, l'argent s'épuisait, et ils finirent par piller les objets qu'ils ne pouvaient plus acheter. Les Grecs étaient schismatiques, mais en même temps alliés des Italiens. La misérable superstition de ces temps, sourde à la voix de la morale, regardait le pillage comme une chose permise. Il y avait dans la Pélagonie un château rempli d'hérétiques qu'aucun lien politique n'attachait aux croisés, les soldats de Bohémond le pillèrent, y mirent le feu, et continuèrent leur voyage religieux sans le moindre remords (1). Leur marche

---

(1) ROBERT, 36; TUDEBODUS, 779; *Mus. Ital.*, 1, 145; BALDRIC, 92; GUIBERT, 488; ARCHEV. DE TYR, 658; etc. Ce dernier historien s'apitoie sur le sort des Juifs de Cologne; mais il ne verse pas une seule larme sur celui des hérétiques pélagoniens. « In regione uberrimâ » cui nomen est Pelagonia, castra metati sunt. Ubiau dientes quod in » vicino erat municipium solis hæreticis habitatoribus refertum, illuc » sub omni celeritate contendunt, et castrum violenter occupantes, » succensis ædificiis, oppidanus quoque partim gladio, partim con- » sumptis incendio, prædam universam et opima inde retulerunt spo- » lia. » WILLERMI, Tyrensis archiep., lib. II, c. XIII.

était espionnée par les troupes impériales, et le passage du Vardar aurait été fatal à une plus grande partie de l'armée, si Tancrède n'eût repoussé l'ennemi avec courage. Bohémond ayant fait de sévères reproches aux prisonniers pour avoir attaqué les soldats de la croix, ils répliquèrent que « les ordres de l'empereur étaient de la » plus grande obligation pour eux, et qu'ils croi- » raient commettre une offense envers Dieu s'ils » violaient les commandemens d'Alexis; que leur » maître redoutait les armées des croisés comme les » foudres du ciel, sachant bien que l'ambition et » non la religion était leur mobile ; qu'il préférait » Constantinople à Jérusalem ; et que si Bohé- » mond et les siens étaient de véritables serviteurs » de Dieu, ils chercheraient à imiter sa miséri- » corde (1). »

L'adroit Italien leur rendit la liberté. Quelques-uns de ses amis, moins réfléchis que les autres, lui ayant exprimé leur surprise, il leur fit sentir combien il serait impolitique de provoquer l'empereur, tandis qu'ils étaient encore sur son territoire. « Les passions, ajouta-t-il, doivent » être contenues jusqu'à ce qu'elles puissent agir » avec succès. Tâchons, s'il est possible, d'ob-

(1) Robert, 37.

» tenir la faveur d'Alexis, ou, quoi qu'il arrive, » dissimulons nos griefs jusqu'à ce qu'il se pré» sente un moment plus opportun (1). » Bohémond envoya des messagers à Constantinople pour faire des remontrances sur l'injustice des Grecs. Alexis désavoua la conduite de ses soldats; et quoique intérieurement il craignît et détestât Bohémond, il témoigna la joie la plus vive de son approche, et lui promit plus d'honneurs et de trésors qu'il n'en avait accordés jusque-là aux autres princes latins. Les hostilités se seraient encore renouvelées si l'on n'eût pas montré de confiance dans les dispositions de l'empereur. En conséquence, Bohémond laissa à Rossa le commandement de l'armée à Tancrède, et partit avec un détachement de cavalerie pour la ville impériale. Il fut reçu par Godefroi. Alexis avait prié le duc de Lorraine de tâcher de déterminer le prince de Tarente à prêter le serment de fidélité. Les deux héros s'embrassèrent, s'entretinrent ensuite de la sainte entreprise, et Bohémond ne parut alors guidé que par la religion.

L'entrevue de l'empereur et du prince fut un modèle achevé d'hypocrisie. La réciprocité de leurs courtoisies ne parut point gênée par de pénibles souvenirs. Mais comme le silence sur les

---

(1) Baldric, 92.

événemens passés aurait pu éveiller le soupçon, Alexis rappela les batailles de Durazzo et de Larissa, et donnant des éloges à la valeur du prince de Tarente, il exprima sa joie de voir que des dispositions amicales avaient succédé à ces scènes de guerre. Bohémond confessa à son tour l'injustice de ses anciennes hostilités, et ajouta qu'il était et qu'il serait toujours l'ami d'un empereur aussi auguste. Alexis l'avait reçu dans une de ses résidences royales; il le conduisit dans un palais encore plus magnifique. Jugeant, d'après ses propres sentimens, de l'impossibilité de guérir les blessures de la haine, Bohémond se tint sans cesse sur ses gardes à la cour de l'empereur, et dans le banquet splendide qui lui fût donné, il passa tous les plats aux convives sans y toucher. Le lendemain matin il ne put cacher son étonnement de les voir en bonne santé, car il ne concevait pas que l'empereur eût laissé échapper une occasion aussi favorable d'empoisonner un ancien ennemi. De justes considérations de politique, et la nécessité des circonstances, avaient décidé Godefroi et Hugues à prêter le serment de fidélité. L'esprit de Bohémond, ne se laissant jamais conduire ni par l'honneur national, ni par la religion, pouvait, dans toutes transactions, calculer froidement les avantages qui devaient en résulter pour son propre intérêt. Son ambition et son avarice étaient bien connues

d'Alexis ; ce n'était donc qu'en contentant ces deux passions que l'on pouvait espérer d'obtenir de lui le serment d'allégeance. L'empereur lui promit la souveraineté des districts situés entre Constantinople et Antioche, lesquels avaient quinze journées de marche de longueur et huit de largeur. Les officiers impériaux lui firent visiter les appartemens les plus magnifiques du palais. La vue d'immenses monceaux d'or et de bijoux enflamma sa cupidité, et il ne put s'empêcher de s'écrier que s'il était maître de ses richesses, il les emploierait à conquérir des villes et des royaumes. « Elles » sont à vous, lui dit un des officiers de l'empe- » reur; Sa Majesté vous donne tout ce que vous » avez vu aujourd'hui. » Adouci par la flatterie, aveuglé par l'avarice, Bohémond fit transporter ces trésors dans ses appartemens; et quoique plusieurs de ses paroles laissassent à penser qu'il pénétrait les desseins d'Alexis, néanmoins sa passion dominante l'emporta sur le sentiment de sa dignité (1). Ébloui, captivé par la pompe impériale, il aspira même à l'empire, en demandant l'office de *grand domestique* de l'Orient, ou général des soldats grecs en Asie. Alexis dissimula son orgueil profondément blessé par les

---

(1) Guibert, 491 ; Archev. de Tyr, 659 ; Baldric, 92 ; *Alexiade*, 238 - 240.

prétentions audacieuses de l'étranger, et eut recours à cette politique artificieuse qui attribue presque toujours aux circonstances les motifs de ses refus. « Cependant, continua-t-il, dès que » vos talens militaires vous auront attiré les ap- » plaudissemens des Grecs, la plus haute dignité » de l'empire vous sera conférée. Je paraîtrai alors » agir d'une manière conforme à l'idée que l'on se » sera généralement formée de votre mérite, et » non point satisfaire les penchans particuliers » de ma partialité et de mon amitié (1). » Il donnait à Bohémond toutes sortes de marques extérieures de son estime, quoique la conduite de Tancrède, son frère d'armes, excitât avec raison son étonnement. L'armée italienne avait été conduite par ce vaillant général de Rossa à Constantinople; et sur sa route, lorsqu'il n'y avait d'autre alternative que le pillage ou la famine, Tancrède permettait à ses malheureux soldats de vivre aux dépens des misérables et hérétiques habitans des provinces. Arrivé sur la rive du Bosphore, il prit, ainsi que l'un des princes de Salerne, les habits d'un simple soldat, et traversa le détroit presque sans être remarqué. Par ce moyen, Tancrède échappa à la honte de reconnaître un prince étranger pour son seigneur.

---

(1) *Alexiade*, 241.

Ignorant les nobles qualités de ce jeune chevalier, Alexis n'attribua point cette preuve d'indépendance à l'élévation d'un esprit généreux, mais à des intentions hostiles (1).

La puissante armée qui vint ensuite rejoindre les troupes réunies de Godefroi, de Hugues, de Tancrède, de Bohémond et de Robert de Flandre, était commandée par Raymond, duc de Narbonne, et comte de Provence, de Toulouse et du Rouergue (2). La froideur de son caractère, la dignité de son maintien, avaient, aux yeux du vulgaire, l'air de la sagesse et de la profondeur. Ce prince était avare et égoïste. Son orgueil le rendait très-susceptible et très-sensible aux injures, quoique généralement il repoussât les moyens de vengeance contraires à l'honneur. Seigneur de la plus grande partie du midi de la France, il soupirait néanmoins après les royaumes de l'Orient; il était inexorable dans sa haine

(1) Baldric, 94; Albert, 204; Rad. Cad., 289-290. Le biographe de Tancrède dit qu'Alexis fit jurer Bohémond pour son parent.

(2) Le comte de Saint-Ægidius, nom que les Français ont changé en celui de Saint-Gilles, et Anne Comnène en celui de Sangele, fut le premier titre de Raymond. Saint-Ægidius était une partie de Nîmes. On appelait aussi Raymond, comte de Toulouse et du Rouergue; le titre de comte de Provence et d'Arles lui était pareillement donné. On ne sait rien que d'obscur et de confus sur les moyens par lesquels il devint un prince aussi puissant. Ducange, sur l'*Alexiade*, p. 82; l'*Art de vérifier les dates*, II, 202-289-294-435.

contre les musulmans; car son ame orgueilleuse s'était profondément imprégnée de l'esprit d'intolérance de son siècle, et il avait eu souvent à souffrir des incursions de ses voisins les Sarrasins d'Espagne. La cause sainte fut aussi embrassée par Guillaume, cinquième seigneur de Montpellier, Raymond, vicomte de Turenne, et une foule nombreuse de barons et de chevaliers du midi de la France et du nord de l'Espagne. Le comte d'Orange s'arracha à sa charmante retraite située près d'Avignon pour joindre sa bannière à celle du comte de Toulouse. La liste des ecclésiastiques contenait les noms importans de l'archevêque de Tolède, et des évêques du Puy et d'Orange (1). Quoique plus de trois siècles se

(1) Archev. de Tyr, 660; L'*Art de vérifier les dates*, II, 259-322-400.

Poi duo pastor di popoli spiegaro
Le squadre lor, Guglielmo ed Ademaro.
. . . .
L'uno e l'altro di lor, che ne' divini
Ufici già trattó pio ministero,
Sotto l'elmo premendo i lunghi crini,
Esercita dell'arme or l'uso fero:
Della città d'Orange, e dai confini
Quattro cento guerrier scelse il primiero
Ma guida quei di Poggio in guerra l'altro,
Numero egual, ne men nell'arme scaltro.

(*La Gerus. liber.*, canto I, st. 38 et 39.)

fussent écoulés depuis que la Gascogne avait secoué le joug des Sarrasins, cependant les cruautés des musulmans étaient encore présentes à l'esprit des Français. Déterminés autant par des motifs de vengeance que par des motifs de religion, les habitans des pays situés entre l'embouchure de la Garonne et celle du Var, frontière orientale de la Provence, prirent la croix. Leur route fut différente de celle des autres croisés; car ils traversèrent la Lombardie pour se rendre en Dalmatie. Il leur fallut, pour aller du *Forum Julii* aux confins de l'Épire, quarante jours, pendant lesquels ils eurent à supporter toutes sortes de fatigues et de privations. Ne connaissant aucune des routes tracées dans les montagnes, les pélerins se dirigeaient, d'après leurs propres conjectures. Ils furent sur le point de s'égarer dans des marais environnés d'une atmosphère brumeuse et d'une continuelle obscurité (1). Dans ces contrées, où l'homme avait très-peu amélioré les productions de la nature, on ne pouvait espérer de trouver des vivres pour une armée de cent mille soldats. En voyant ces essaims de guerriers, les paysans prirent l'alarme, se retirèrent dans les montagnes, et après avoir mis leurs troupeaux en lieu de sûreté, dirigèrent contre les croisés des attaques mal

---

(1) ... Tenebræ continuæ, penè palpabiles. Archev. de Tyr, 660.

combinées, mais qui n'en étaient pas moins terribles. L'habileté du comte de Toulouse fut mise à une rude épreuve lorsqu'il fallut sauver les femmes, les prêtres et les individus engagés au service du camp. Afin d'inspirer de la terreur à l'ennemi, il mutilait et défigurait ses prisonniers; cette cruauté était à sa place, elle produisit l'effet qu'il en attendait. Lorsqu'il arriva à Scodra, résidence du roi de Dalmatie, ce roi lui promit des vivres et assura la tranquillité de son voyage jusqu'à son entrée dans les états grecs (1).

Le comte et ses troupes poursuivirent leur route vers Constantinople, sous la protection des officiers impériaux. Dans chacun des lieux où ils s'arrêtaient, les gouverneurs des provinces les recevaient avec respect; les lettres d'Alexis à leur sujet ne respiraient que le langage de la paix et de l'affection, et cependant chaque jour un très-grand nombre d'entre eux étaient tués au milieu de leur marche; des partis de troupes grecques les harcelaient de tous les côtés. Une fois même l'évêque du Puy serait demeuré victime de leur rapacité sans l'apparition subite de quelques soldats de Raymond. A Rossa, ces croisés tirèrent une vengeance signalée des Grecs (2). Ils se ras-

---

(1) Archev. de Tyr, 661.

(2) Il est à remarquer que lorsque les croisés montèrent à l'assaut de Rossa, leur cri de guerre fut *Toulouse,* et non *Dieux el volt.*

sasièrent de pillage, s'avancèrent ensuite sur Rhodosto, où une députation d'Alexis vint prier le comte de hâter son arrivée à Constantinople. Godefroi et les autres chefs avaient uni leurs sollicitations aux siennes : c'est pourquoi Raymond laissa le commandement à Adhémar, et partit avec les députés (1).

Le comte de Toulouse refusa hautement et nettement de devenir vassal de l'empire grec. Il dit qu'il n'avait point quitté son pays natal pour se donner un nouveau maître, et que son intention n'était point de combattre pour un autre que pour Jésus-Christ, son Seigneur et son Sauveur. Mais que si Sa Majesté voulait marcher sur Jérusalem, il se mettrait volontiers sous son commandement, lui et ses frères (2). Alexis avait de bonnes raisons pour craindre un chef aussi hautain et aussi puissant; il donna en conséquence des ordres secrets à ses lieutenans pour la destruction de l'armée du comte. Une nuit que, dans le silence et l'obscurité, les croisés reposaient avec confiance sur la foi de l'amitié promise, les Grecs se précipitèrent dans leur camp. Le carnage fut horrible, jusqu'à ce que la rage des Provençaux eût succédé aux premiers mouvemens de leur

(1) Raymond, 140.

(2) Raymond, 141.

épouvante, et qu'ils fussent parvenus à former leurs rangs. Le combat changea alors de face ; les soldats impériaux furent complètement repoussés, et leurs provisions de guerre enlevées. Mais lorsque les croisés reprirent leur marche, le mécontentement éclata parmi eux. Les victoires avaient réduit leur nombre; ils étaient épuisés de fatigues; et dans leur détresse ils commençaient à mettre en question la prudence de l'entreprise. La contagion de leur découragement se communiqua aux seigneurs les plus élevés ; et sans les efforts des évêques et du clergé, pour ranimer son courage, l'armée se serait dissoute, et la politique ténébreuse et malfaisante d'Alexis aurait pleinement réussi (1). Dans la fureur et l'indignation que lui inspira la conduite des officiers de l'empereur, Raymond ne vit d'autre moyen de se venger que de déclarer la guerre aux Grecs (2). Le duc de Lorraine et les autres chefs lui remontrèrent l'imprudence d'attaquer les chrétiens avant d'avoir abattu la puissance des Turcs. Bohé-

(1) Archev. de Tyr, 661-662.

(2) L'évêque du Puy n'était pour rien dans ce projet, et cependant Voltaire dit froidement : « L'évêque du Puy voulait absolument qu'on commençât les entreprises contre les infidèles par le siége de la ville où résidait le premier prince des chrétiens. » *Essai sur les Mœurs des Nations*, chap. 54.

mond se montra aussi l'ami d'Alexis, et menaça Raymond de sa perte s'il persistait davantage dans ses dispositions hostiles (1). Ni les menaces, ni les avis, ne purent amener le fier provençal à fléchir le genoux et à rendre hommage à Alexis. Il jura seulement de ne rien entreprendre contre l'honneur et la vie de l'empereur (2). Alexis voulant, si l'on peut s'exprimer ainsi, donner un contre-poids à Bohémond, et, admirant la fierté et la puissance du comte de Toulouse, lui accorda sa confiance, et lui avoua les craintes que lui inspirait le prince de Tarente. Raymond se rendit sans doute agréable à l'empereur, son ami, en parlant défavorablement de Bohémond; mais l'assurance qu'il donna à Alexis, que le parjure et la ruse étaient des vices héréditaires chez le prince italien, et qu'il ne fallait ajouter foi à aucune de ses protestations, furent loin de calmer les craintes du monarque (3).

---

(1) Raymond, 141; Tudebodus, 781.

(2) Raymond et Tudebodus, *ut suprà*; Rob., 38. Ord., Vit., 728; Guibert, 490. Quelques historiens ont inexactement avancé que le comte de Toulouse prêta le serment de fidélité dans toute son étendue. La princesse Anne ne tarit point dans l'éloge qu'elle fait des qualités morales et intellectuelles du comte; et avec son style hyperbolique, elle le représente brillant parmi les Latins comme le soleil au milieu des étoiles.

(3) *Alexiade*, 241.

Les soldats provençaux arrivèrent à Constantinople, traversèrent le détroit, et prirent la route de Nicée avec Godefroi, Bohémond et Robert de Flandre (1). Pierre-l'Ermite et le reste de ses malheureux compagnons les rejoignirent, et furent admis à partager les provisions du camp. Peu de temps après, les armées chrétiennes reçurent un renfort bien plus important de leur jonction avec le duc de Normandie, le comte de Chartres, le comte de Boulogne et leurs escadrons. Ces princes, depuis le moment de leur départ d'Italie jusqu'à leur entrée dans l'Asie mineure, avaient été exposés aux mêmes maux que leurs prédécesseurs, et, à leur arrivée à Constantinople, ils sacrifièrent également à l'orgueil et aux soupçons de l'empereur (2).

---

(1) Les provençaux avaient demandé aux autres croisés de les aider à passer le détroit; car Raymond resta encore quelque temps à Constantinople avec Alexis.

(2) ROBERT, 39; ALBERT, 204; *Gesta*, 562; ARCHEV. DE TYR, 664. Je vais rapporter les remarques du chapelain du comte de Chartres, sur la magnificence de Constantinople, comme un échantillon de l'admiration et de l'étonnement que cette ville inspirait à tous les barbares de l'Occident: «O quanta civitas nobilis et decora! quot mo»nasteria, quotque palatia sunt in ea, opere miro fabrefacta! quot »etiam in plateis vel in vicis opera, ad spectandum mirabilia. Tæ»dium est quidem magnum recitare quanta sit ibi opulentia bono»rum omnium, auri et argenti, palliorum multiformium, sancto»rumque reliquiarum!» FULCHER, 386. Le comte de Chartres s'en

laissa imposer par l'artifice des Grecs, et crut qu'Alexis le préférait à tous les autres croisés. L'empereur était assez adroit pour que chacun de ceux avec qui il s'entretenait pût se croire son plus grand favori. Sa Majesté exprima le désir de faire élever un des fils d'Étienne à la cour Byzantine, et dit au comte mille autres belles choses qu'Étienne rapportait à sa femme comme de saintes vérités. Voyez son *Épître* dans MABILLON, *Mus. ital.* vol. 1, p. 237.

CHAPITRE IV.

MARCHE DES CROISÉS A TRAVERS L'ASIE MINEURE.

Revue des troupes latines devant Nicée. — Siége et prise de Nicée. Trahison d'Alexis. — Mœurs du camp des chrétiens. — Entrevue d'Alexis et des chefs de la croisade. — Les croisés se mettent en marche pour traverser l'Asie mineure. — Bataille de Dorylée. — Victoire des chrétiens. — Marche désastreuse des croisés à travers la Phrygie.—Expédition de Tancrède et de Baudouin en Cilicie.— Injustice de Baudouin.—Guerre entre Baudouin et Tancrède.—Désastres des principaux corps d'armée des croisés dans leur passage à travers la Lycaonie.— Fondation d'un État latin à Edesse.— Arrivée des Latins devant Antioche.

Les saintes légions se répandirent au mois de mai 1097 dans les plaines de Nicée (1); et si l'on en croit les anciens écrivains, le nombre des soldats et des pélerins s'élevait à sept cent mille (2). Il serait

(1) There the wild crusaders form,
There assembled Europe stands,
Heav'n they deem awakes the storm,
Hell the paynims' blood demands.
(*Carlyle's poems*, p. 84.)

(2) Tel est le nombre fixé par l'archevêque de Tyr, p. 664.

impossible de décrire avec une parfaite précision la nature de ce rassemblement guerrier; mais nous savons qu'il s'y trouvait cent mille cavaliers revêtus d'une armure de mailles (1). Conformément aux usages de la chevalerie, tous ceux de ces guerriers qui avaient le titre de chevaliers étaient suivis de leurs écuyers (2), lesquels portaient leurs lances, leurs boucliers dorés couvert d'ornemens (3), et conduisaient les fiers coursiers (4) que les cavaliers montaient pendant le combat. L'équipement ne se trouvait complet que lorsque chaque cavalier était accompagné et soutenu par quelques hommes

---

Fulcher (p. 387) dit qu'il y avait 600,000 individus en état de porter les armes, et une foule de prêtres, de femmes et d'enfans. Guibert (p. 391) parle de 100,000 *equites loricati*. Ces mots indiquent sans doute la force générale de la cavalerie des croisés, sans y comprendre les autres hommes d'armes; car l'archevêque de Tyr, dans un autre passage, dit que lorsque les croisés commencèrent le siége d'Antioche, ils ne comptaient plus que 70,000 chevaux dans l'armée. Le lecteur remarquera que les dénombremens de Fulcher et de l'archevêque excèdent de beaucoup le total des forces décrites dans le chapitre précédent.

(1) Voyez quelques remarques sur l'armure des chevaliers à la note E, à la fin de ce volume.

(2) Les devoirs de l'écuyer sont décrits dans la note F, à la fin de ce volume.

(3) Albert, p. 212, 241. On reconnaissait également les soldats du Bas-Empire à la devise de leur compagnie et par leurs propres noms gravés sur leurs boucliers. Vegetius, *De re militari*, lib. II, c. 18.

(4) Voyez la note G, dans l'Appendix de ce volume.

d'armes à pied (1) qui portaient l'étendard (2), et dont le vêtement était plus léger que celui de leur chef (3). Les armes offensives de la cavalerie étaient des masses de fer, des lances et des épées. L'arc (4) était l'arme principale des fantassins, qui, suivant la tactique du temps, formaient les premiers rangs de l'armée, et décochaient des nuées de flèches et de traits d'arbalète, jusqu'à ce que les troupes pesamment armées fussent engagées dans le combat.

Les forces formidables des croisés, que plusieurs petits engagemens n'avaient pu affaiblir, dirigèrent leurs premiers efforts contre la capitale même du royaume seldjoukide de Rhoum. Nicée était

---

(1) Le nombre des hommes d'armes et archers nécessaires à l'équipement complet d'une lance varia selon les temps et les pays; il fut rarement au-dessous de trois et au-dessus de six.

(2) Pour ce qui concerne les étendards, les bannières, etc., des croisés, voyez la note H.

(3) Il y avait aussi beaucoup de soldats, dans la première croisade, qui n'étaient point chevaliers, et qui combattaient néanmoins à cheval. Fulcher, lib. II, chap. 31.

(4) On se servait également de l'arc et de l'arbalète. Depuis un temps immémorial l'arbalète était connue des Latins; ils en introduisirent l'usage en Grèce. On s'en servit peu durant les croisades, parce que l'esprit de la chevalerie s'opposait à ce que l'on employât une arme dont le maniement n'exigeait point d'habileté. On la méprisait autant que les flèches empoisonnées; et ces deux instrumens de guerre furent condamnés par le vingt-neuvième canon du second concile de Latran, en 1139. Voyez la note de Ducange sur l'*Alexiade*, p. 85.

située dans une plaine fertile, et devait plutôt sa force à l'art qu'à la nature. Défendue par une double enceinte de murailles d'une extrême épaisseur, elle avait, pour repousser les attaques de l'ennemi, plus de trois cent cinquante tours élevées à des distances très-rapprochées les unes des autres. Le lac Ascanius baignait ses remparts, et offrait aux habitans une communication facile avec les Turcs, au nord et à l'occident des rivages de la Bythinie (1).

La hauteur et la solidité des murs frappèrent les princes latins d'étonnement. Quelques soldats s'en approchèrent pour tenter un assaut; mais une grèle de flèches empoisonnées, lancées du haut des créneaux, les firent repentir de leur témérité. On résolut de commencer le siége dans les règles (2). Les différens généraux suivirent chacun leur tactique particulière et attaquèrent la partie des fortifications opposée à leurs postes respectifs. Hugues, les deux Robert et Étienne de Chartres, tournèrent leurs machines de guerre contre les murailles du côté de l'est. Ce fut également de ce côté que les bataillons de Raymond et d'Adhémar se placèrent lorsqu'ils arrivèrent sous les murs de la ville, au moment du combat qui se

---

(1) Robert, 40; Archev. de Tyr, 666.

(2) Albert, 204-205.

donna plus tard dans ce lieu. Godefroi campait au nord, Bohémond au midi (1). Les croisés, se trouvant assez nombreux pour donner un assaut, élevèrent des tours de bois (2), les appliquèrent contre les tours en pierre de la ville, et en vinrent aux mains avec les musulmans. Le sultan seldjoukide de Rhoum, Kilidge-Arslan, s'était établi avec cinquante mille hommes de troupes expérimentées dans les montagnes qui dominaient les plaines des environs de sa capitale. Informé de l'infructueux assaut que les chrétiens avaient d'abord livré, il résolut de se précipiter dans leur camp pendant que la ville ferait une sortie de son côté. Mais ses messagers ayant été surpris, la menace de la mort leur arracha leur secret. Raymond et Adhémar, instruits du projet de Kilidge-Arslan, se dirigèrent à marches forcées vers l'est. Soliman, ignorant que ses plans étaient connus, et que l'armée chrétienne avait en conséquence reçu des renforts, fondit de ce côté avec ses escadrons. S'il se fût borné à diriger des attaques multipliées contre les provençaux épuisés de fatigues, leur défaite eût été cer-

(1) Robert, 39.

(2) Ces tours étaient les *belfrois* ou *beffrois*, si souvent employés dans le moyen âge ; leur sommet et leurs différens étages étaient remplis d'hommes armés ; elles étaient ordinairement portées sur quatre roues, et afin de les garantir des feux grégeois, on les couvrait avec des peaux de chevaux ou de taureaux bouillies.

taine; mais il chercha en même temps à s'emparer des positions de Godefroi et des princes français. Les musulmans furent reçus partout de pied ferme; et voyant qu'ils n'étaient point secondés par la garnison, ils effectuèrent avec précipitation leur retraite dans les montagnes. Le courage des Turcs est impétueux, mais il n'est point opiniâtre, et leurs retraites ne sont point des signes de défaite ainsi qu'Urbain l'avait annoncé à Clermont. Le lendemain matin, ils renouvelèrent leurs attaques. Les habitans de la ville comprirent leur intention et firent une sortie. Les Latins étaient nombreux, leur courage avait encore toute sa vigueur. Après un combat quitté et repris plusieurs fois pendant le cours de la journée, Kilidge-Arslan se vit contraint de se retirer et d'abandonner Nicée à son destin (1). Il avait espéré trouver chez les Latins la même faiblesse que chez les Grecs, ou le même désordre que parmi les gens de Pierre. Mais il fut forcé de convenir qu'ils combattaient comme des lions, et que mille de leurs cavaliers n'auraient point craint de charger vingt mille Turcs. L'éclatant appareil militaire de ses ennemis, leurs cottes de mailles, leurs boucliers peints et couverts d'ornemens, leurs armes reflétant les rayons du soleil,

---

(1) *Gesta*, 5; Albert, 205-206; Archev. de Tyr, 667; *Alexiade*, 245.

et les longues lances de frêne (1) que brandissaient leurs mains, excitèrent sa surprise. Les chrétiens, reconnaissant que les aveux des messagers de Kilidge-Arslan avaient été justifiés par les événemens, leur firent grâce; mais ils tranchèrent la tête aux Turcs tués ou blessés pendant le combat: quelques unes de ces têtes furent lancées dans la ville par dessus les murailles, les autres envoyées en présent à l'empereur. Pour témoigner sa reconnaissance de ces barbares trophées, Alexis fit passer aux croisés des approvisionnemens abondans de vivres et d'autres objets nécessaires dans le camp; les généraux chrétiens transportés de joie, lui renouvelèrent leur serment de fidélité (2). Le siége fut

(1) ALBERT, 241. Ceci s'applique aux Latins en général, et non point, comme dit Ducange, aux Français seulement. Les écrivains grecs, Nicétas, Cinnamus et Anne Comnène louent les Latins sur leur dextérité à manier la lance; il est certain toutefois, que, du temps des croisades, aucune nation n'était plus bell queuse que les Français; ils cultivaient l'art de la guerre parce qu'ils regardaient comme une imprudence de combattre avant d'avoir appris au moins les premiers élémens de cet art funeste. Il y eut des tournois en France bien avant les croisades. Mathieu Pâris appelle ces simulacres de la guerre, *conflictus gallici.* Ralphe de Coggeshall parle d'un homme tué dans un combat simulé, *more Gallicorum.* Les tournois furent introduits en Angleterre sous le règne d'Étienne; ils tombèrent en désuétude, puis ils reparurent avec une grande splendeur sous Richard I[er]. MATHIEU PARIS, *ad ann.* 1179 et 1194; GUILLAUME DE NEWBRIDGE, l. V, ch. IV; BROMTON, 1261.

(2) ALBERT, 207; *Alexiade,* 246.

repris avec une nouvelle vigueur. Les paisibles restes des morts servirent de défense aux vivans : les chrétiens firent une tour de guerre avec des ossemens humains amoncelés (1). Le comte Herman et Henri d'Asha tentèrent de renverser une tour de la ville avec cette machine qui s'appelait un *renard* (2) ; mais sa construction imparfaite fit échouer la tentative, et vingt hommes demeurèrent ensevelis sous ses ruines ; les chefs seuls s'échappèrent. D'un autre côté, Adhémar et Raymond donnèrent l'assaut à une tour dont les fondemens paraissaient en ruine. Cette tour avait beaucoup souffert dans une guerre précédente, et on l'appelait *gonatos* ou *genou fléchi*, parce que son soubassement s'avançait en saillie (3). Pendant deux jours Raymond continua ses attaques avec deux mangoneaux qui lançaient des pierres énormes, et s'occupa de miner les murs en se garantissant des

(1) *Alexiade*, 227.

(2) Albert, 208. L'invention ingénieuse de cette machine et non sa forme, lui ont fait donner le nom de *renard*. Les *renards* étaient probablement des instrumens guerriers du même genre que les *chats*. Ces *chats* avaient la forme d'une galerie couverte, qui s'attachait aux murs, et qui servait d'abri aux sapeurs. On s'en servait aussi pour combler les fossés de manière à ce que les beffrois, dont nous avons déjà parlé, pussent s'approcher des murs. Lorsque ces galeries étaient défendues par des tours, on les appelait *chats-chateils*, c'est à dire, *cati castellati*, Ducange, sur Joinville.

(3) *Alexiade*, 246.

traits des assiégés au moyen de chats-chateils. Il ne parvint point cependant à renverser la tour; car une brêche était à peine faite quelle était immédiatement réparée. A la fin, ses machines furent détruites par les pierres et les matières enflammées que les Turcs faisaient pleuvoir de toutes parts (1). Dans cet assaut le carnage fut horrible des deux côtés. Les assiégés enlevaient, au moyen de crochets en fer, les cadavres sans nombres de leurs ennemis, les mutilaient avec de sauvages plaisanteries, ou les jetaient du haut des murs après les avoir dépouillés de leurs vêtemens (2). Le lac Ascanius, étant au pouvoir des Turcs, leur fournissait les moyens de remplacer les pertes de la garnison. C'est pourquoi, à la sollicitation des Latins, Alexis envoya de Civitot au camp des chrétiens (3), des pièces de bois préparées pour la construction d'un grand nombre de navires. Ces bâti-

---

(1) Albert, 208; Archev. de Tyr, 668-670; *Alexiade,* 246.

(2) Malmsbury, 429.

(3) Quoiqu'Alexis ait aidé ses alliés dans cette occasion, l'accroissement du nombre des croisés excita dans tous les temps sa jalousie. Vers cette époque, Daimbert, archevêque de Pise, et un corps considérable d'Italiens arrivèrent à Nicée, et vinrent se ranger sous les bannières de Godefroi. Dans leur route ils s'arrêtèrent à Constantinople, où Alexis mit tout en œuvre pour les retenir ou pour les décider à retourner sur leurs pas. Tronchi, *Memorie della città di Pisa,* p. 34, *Livorno,* 1682; *Vitæ Rom. Pont., in* Muratori, *Rerum Script. Ita.,* vol. III, part. 1, p. 400.

mens furent bientôt montés et lancés à l'eau, et Butumite y entra avec les Turcoplès à la solde de l'empereur. Pendant un instant, les habitans de Nicée crurent que c'était un secours du sultan; mais les étendards des Grecs, les cris des soldats, et le bruit des instrumens de guerre, changèrent bientôt leur curiosité et leur joie en désespoir (1). Les croisés, soutenus au contraire par l'espoir, redoublèrent leurs attaques avec plus de courage. Un Lombard, très-habile, fit plus à lui seul pour la prise de la redoutable *gonatos* que tout le reste de l'armée. Couvert par un chat-chateil et à l'aide de ses compagnons, il disjoignit les pierres des fondemens, et placa des étais en bois pour soutenir leur masse ébranlée; puis, lorsqu'il eut rempli les cavités et les interstices de ces pierres de matières combustibles, il se retira avec ses soldats. Au milieu de la nuit on mit le feu à ces matières; les pièces de bois furent dispersées dans les airs, et la masse de pierres s'écroula avec un grand fracas (2). Si les Latins eussent profité de cet instant pour monter à la brèche, Nicée se serait vue dans la nécessité de se rendre à discrétion. Ils retardèrent leur assaut; et lorsque le jour parut, ils s'aperçurent que la garnison avait, avec une ac-

(1) *Gesta*, 6.

(2) ARCHEV. DE TYR, 671.

tivité sans égale, élevé de nouvelles fortifications derrière les ruines de la tour écroulée. Dans le premier moment d'épouvante, la femme et la sœur du sultan avaient quitté la ville. Elles cherchèrent à s'échapper par le lac; mais elles eurent à se repentir de n'avoir point supporté courageusement le danger; car elles furent prises par les Grecs et les Turcoplès, qui croisaient dans toutes les parties du lac (1).

Pendant que les Francs se disposaient à assaillir de nouveau les murs de la ville, dont les brèches étaient réparées, la victoire fut arrachée de leurs mains par Alexis, leur ami et leur allié. Au commencement du siége, l'empereur avait ajouté aux forces des Latins deux mille soldats commandés par Taticius, qui, de la basse condition d'esclave, était parvenu à l'honneur de gouverner les Turcs du Vardar (2). Les raisons qu'Alexis donna pour ne pas se rendre lui-même auprès des croisés, étaient de la dernière absurdité. Il disait que ses alliés avaient une armée bien supérieure à la sienne, qu'il compromettrait sa dignité en paraissant dans le camp, et qu'il redoutait d'ailleurs la légèreté et l'inconstance des Latins (3). C'est pour-

---

(1) Archev. de Tyr, 671.

(2) *Alexiade*, 88; Albert, 205.

(3) *Alexiade*, 247. Anne Comnène prétend que les nations occi-

quoi il ne fit que traverser le Bosphore et s'arrêta près de Pelicane. Suspectant les croisés de manquer à leurs engagemens, il donna à Butumite, un de ses plus habiles ambassadeurs, la mission secrète de proposer aux Turcs des conditions de paix plus favorables que celles qu'ils devaient attendre d'un ennemi qui entrerait dans la ville les armes à la main (1). Le soin de la défense de Nicée et l'espoir du succès suspendirent plusieurs fois la négociation; mais lorsque la sultane fut tombée entre les mains des Grecs, que Butumite eut assuré aux assiégés que leurs vies et leurs biens seraient saufs s'ils se rendaient à son maître, et qu'il eut offert en même temps à la femme de Kilidge-Arslan la liberté et l'honneur (2), les Turcs l'admîrent dans la ville, acceptèrent ses conditions, et ce rusé négociateur écrivit à Taticius que leur politique avait réussi. Bientôt les trompettes impériales retentirent, les bannières d'Alexis furent arborées sur les murs, et Butumite proclama la reddition de la place à son maître (3). L'orgueil des croisés fut révolté de l'artifice de leur allié; et les soldats, perdant l'espoir de saccager la ville, poussèrent

---

dentales avaient un caractère essentiellement souple et versatile. *Alexiade*, p. 224.

(1) *Alexiade*, 241-242-245.

(2) *Alexiade*, 248; Guill. de Tyr, 671.

(3) *Alexiade*, 248.

de tous côtés des clameurs contre Alexis. L'empereur avait promis aux chefs et aux soldats qu'il leur donnerait l'or, l'argent et les propriétés particulières de toutes les villes prises, et qu'il bâtirait à Nicée un monastère latin ainsi qu'un hôpital pour les pauvres pélerins. Il combla en effet de présens toutes les classes de croisés. Préoccupés d'un intérêt plus grand, les chefs chrétiens dissimulèrent leur mécontentement, et tâchèrent, par de beaux discours, d'apaiser le ressentiment de leurs troupes (1). L'humanité a sans doute à se réjouir de ce que l'égoïsme de l'empereur préserva la ville de la rapine et du carnage ; mais, d'un autre côté, on doit blâmer la politique timide et ridicule d'Alexis, qui ne voulut permettre à aucun croisé de séjourner dans Nicée. Quelques-uns d'entre eux ayant témoigné le désir de visiter les nombreuses antiquités religieuses de la ville, la seule faveur qu'ils purent obtenir de l'empereur, fut d'être admis dix par dix dans la place, et de jeter un coup d'œil rapide sur les objets de leur vénération (2).

(1) Raymond, 142; Archev. de Tyr, 672; Baldric, 97; Guibert, 493.

(2) Dans le quatrième siècle, Nicée fut une arène de polémique théologique, et dans le onzième, le théâtre de la lutte des chrétiens et des infidèles. Voici l'état actuel de cette ville. « Il est impossible de se figurer une scène de désolation pareille à celle

Le siége de la capitale de la Bythinie dura sept semaines, et le nombre des chrétiens qui périrent, ou, pour nous servir du langage du temps, qui obtinrent la palme du martyr (1), fut très-considérable. On disputera moins sans doute sur les vertus morales des croisés que sur le mérite de la cause pour laquelle ils combattaient. Le camp offrait le spectacle rare et édifiant d'une armée dont les soldats étaient chastes et sobres (2). Malgré cette disposition commune à louer le temps passé aux dépens du temps présent, on a arraché aux plus sévères censeurs l'aveu qu'il y avait plus de vertus parmi les guerriers des croisades qu'il n'y en eut jamais autrefois dans les armées d'Israël. La simplicité et la pureté de l'É-

---

qu'offre actuellement Nicée. Des rues désertes, des maisons inhabitées, des ruines de tous les temps remplissent l'enceinte de cette ville jadis célèbre. Les murs sont encore presqu'entiers; ils embrassent un espace de près de trois milles de circuit; mais cet espace est en grande partie couvert de jardins et de ronces, et ne contient pas plus de quatre cents maisons, dont cent cinquante seulement sont habitées. » *Carlyle's poems*, etc., p. 14. London, 1805.

(1) On ne mettait point en doute que la palme du martyr ne fût accordée aux croisés qui périssaient. Des processions, appelées *les croix noires*, avaient lieu en France, en commémoration de la mort de la grande multitude de pélerins victimes de ces saintes expéditions, mort que l'on assimilait au supplice de Jésus-Christ. Ducange, *Glossaire*, articles *Cruces nigræ*.

(2) « Ibi cum hominibus mulieres habitabant, sed vel in conjugio, » vel in legali ministerio. » Telles sont les paroles du bon archevêque Baldric, p. 95.

glise primitive avaient reparu. L'union entre les frères d'armes était si affectueuse qu'ils mettaient en commun tout ce qu'ils possédaient. Les généraux ne se contentaient point seulement de commander et de combattre, ils veillaient encore à la sûreté du camp, et remplissaient les plus humbles devoirs, de manière que l'on pouvait à peine distinguer un officier d'un simple soldat. Il devenait inutile de tracer des règles de discipline lorsque la vertu dirigeait toutes les actions.

Parmi les croisés il y avait encore quelques chefs qui n'avaient point juré fidélité à Alexis. L'empereur fit inviter tous les chrétiens de distinction à se rendre à Pelicane afin de prendre congé de lui et recevoir de nouvelles marques de sa bonté. A la promesse de nouveaux trésors, dit l'historien grec, la cupidité de Bohémond s'enflamma, et il décida ses nobles compagnons d'armes à rendre une visite à leur nouveau seigneur lige. Alexis les traita avec magnificence et courtoisie ; et, s'apercevant qu'ils étaient satisfaits de lui, il leur dit que, comme il leur avait promis sa protection en prenant le ciel à témoin de la sainteté de cette promesse, il pensait qu'ils ne refuseraient pas de lui prêter le serment de fidélité. Aucun ne s'y refusa en effet, excepté pourtant Tancrède, qui déclara qu'étant exclusivement attaché au service de Bohémond, il demeurerait fidèle à

ses engagemens jusqu'à la mort. Les reproches des seigneurs qui l'environnaient ne firent qu'irriter son orgueil; et se tournant vers Alexis, il lui dit: « Vous me donneriez autant d'argent que » ce vaste lieu peut en contenir, et vous y ajoute- » riez encore ce que vous avez donné aux autres » chefs, que je ne prêterais pas le serment que vous » demandez. » Un parent de l'empereur répliqua avec violence à un langage si étrange dans la cour Bysantine; et Tancrède aurait été puni sur le lieu même sans l'intervention d'Alexis et de Bohémond. L'orgueil et la rage du noble chevalier ne tardèrent pas à se calmer; mais l'histoire ne sait point d'une manière positive s'il devint l'homme lige de l'empereur (1).

Au mois de juillet 1097, neuf jours après la prise de Nicée, les croisés levèrent leur camp et prirent la route d'Antioche. Au bout de quelques jours de marche vers le midi, pendant lesquels l'armée souffrit beaucoup de la chaleur et de la soif, les croisés se divisèrent en deux corps, et continuèrent leur route dans cet ordre. Bohémond, Tancrède, Robert de Normandie, et Étienne de

(1) *Alexiade*, 250. La princesse Anne rapporte la circonstance ou Tancrède aurait prêté le serment de fidélité. Rad. Cad. (p. 292) fait mention de l'entretien de Tancrède et de l'empereur; mais il ne donne aucune raison de penser que le serment fut prêté. Les autres écrivains latins se taisent sur ce point.

Chartres, faisaient partie du premier corps, et Raymond, Godefroi, Adhémar et Hugues, du second (1).

La perte de sa capitale ne découragea point Kilidge-Arslan. Ce prince se mit à parcourir toutes les parties de ses domaines, et au moment où les croisés prenaient congé de l'empereur, le son éclatant de sa trompette avait déjà rassemblé une armée qui, selon les diverses estimations, fut de deux à trois cent soixante mille hommes (2). Kilidge-Arslan surveilla la marche des Latins; et dès qu'il vit leurs troupes divisées, il se prépara à attaquer le corps le moins nombreux commandé par Bohémond.

Les chrétiens s'étaient arrêtés sur les bords d'une rivière, dans la vallée de Gorgon, afin de prendre quelque repos. Tout-à-coup un bruit alarmant vint les avertir de l'approche rapide de l'ennemi. Bohémond confie la garde du camp à son infanterie, et avec sa cavalerie se dispose à soutenir le choc impétueux des sauvages musulmans. Le sultan laissa environ la moitié de son armée dans les montagnes, et déboucha avec l'autre moitié dans la plaine. En ce moment, ses sol-

---

(1) Archev. de Tyr, 672; Albert, 215; *Alexiade*, 251.

(2) Sans compter les nombreuses troupes d'Arabes, qui sont comme les vautours des camps asiatiques.

dats firent retentir les airs de cris et de hurlemens si terribles, que les chétiens, qui n'étaient pas accoutumés à ce bruit, furent saisis d'étonnement et d'effroi (1). Les héros de l'Asie firent une décharge de leur artillerie emplumée avant que les chrétiens eussent pu se servir de leurs épées et de leurs lances. Un très-petit nombre de ces traits manquèrent leur but; car si les hommes étaient défendus par leur armure de mailles, les chevaux n'avaient rien pour les garantir. Un frère de Tancrède et Robert de Paris s'efforcèrent plusieurs fois de charger les Turcs et de les engager dans une mêlée; mais ceux-ci avaient constamment soin d'éviter un combat d'homme à homme, et ne cessaient de lancer leurs traits acérés sur leurs ennemis furieux. Le noble Italien et l'orgueilleux Français furent tués; alors le reste de leur troupe se vit forcé de battre en retraite. Tancrède combattait lui-même plutôt comme un simple soldat que comme un général; mais la prudence de Bohémond l'arracha à des dangers sans cesse croissans. Les Turcs poursuivirent leurs succès, s'avancèrent vers le camp des croisés; et là, jetant au loin leurs arcs, ils tirèrent leurs sabres, dont ils se servirent

(1) Selon la croyance du temps, c'était le diable qui poussait ces clameurs. Les mots *diabolicus sonus* et *demoniaca vox*, se rencontrent à moins de deux lignes de distance l'un de l'autre, dans les *Gesta Francorum*, p. 6.

avec autant d'avantage. Les mères furent massacrées avec leurs enfans. Les prêtres et les vieillards ne furent point davantage épargnés (1). Les cris des mourans arrivèrent jusqu'aux oreilles de Bohémond, qui, laissant le commandement à Robert de Normandie, courut vers les tentes et dissipa les ennemis. Les chrétiens, épuisés de fatigues, de soif, accablés par la chaleur, seraient tombés dans le désespoir, si les femmes du camp n'avaient point relevé leur courage, et ne leur eussent apporté de l'eau de la rivière qui coulait dans la vallée. Le combat recommença avec une nouvelle vigueur. Robert déploya cette valeur qui distinguait et ennoblissait sa famille. Il rallia les troupes alarmées, en proférant ces mots de toute la force de ses poumons, *Deus id vult*, et saisissant son étendard, il s'élança au milieu des musulmans. Lorsqu'il fut rejoint par Bohémond, tous les Latins étaient disposés à faire leur devoir. Le désespoir inspira une bravoure invincible, et la mort fut préférée à l'esclavage. Toutefois, les chrétiens durent leur salut à la prudence de Bohémond. Ayant, à la première apparition des Turcs, envoyé des messagers à Go-

(1) Quelques dames et demoiselles de qualité préférèrent l'esclavage et ses conséquences à une mort glorieuse. Elles se revêtirent de leurs habits les plus somptueux, déployèrent tous leurs charmes, et allèrent se jeter aux pieds du conquérant. Albert, p. 212.

defroi et aux autres chefs, ceux-ci se hâtèrent d'accourir au secours de leurs frères à la tête de quarante mille soldats. Le duc de Lorraine et le comte de Vermandois arrivèrent les premiers sur le champ de bataille. Adhémar et Raymond ne tardèrent pas à paraître. Ce renfort inattendu remplit les Turcs d'une terreur panique. Le désir de la vengeance, auquel se joignait une noble émulation, enflamma l'ardeur des saints guerriers. Les exhortations du clergé vinrent doubler encore le feu de leur courage, en rappelant à leurs esprits le but sacré où tendaient leurs armes. Au milieu des prières et des bénédictions, l'étendard de la croix se déroula. A cette vue, chaque soldat jura de prouver son zèle et sa dévotion en précipitant la vengeance sur la tête de ses ennemis. La charge impétueuse des Latins fut irrésistible. Les carquois des Turcs étaient épuisés; et dans la mêlée les épées longues et pointues des Francs avaient un grand avantage sur les sabres des Turcs. Mis en fuite de tous les côtés, les musulmans abandonnèrent à l'ennemi le camp qu'ils avaient établi dans les montagnes. Les chrétiens, après les avoir poursuivis pendant trois milles, revinrent joyeusement reprendre leur première position en chantant des hymnes au Seigneur. Dans cette grande bataille, la sainte milice des Francs ne perdit que quatre mille hommes des plus basses classes, tandis que les infidèles perdirent trois mille officiers supé-

rieurs de leur armée(1). Les dépouilles des Turcs dédommagèrent amplement des fatigues de la journée(2). Le lendemain matin les chrétiens remplirent la tâche pénible de séparer les corps de leurs compagnons d'avec ceux des ennemis; et ils furent guidés dans cette pénible occupation par la croix sacrée que chacun d'eux portait sur l'épaule. Mais bientôt des sentimens de joie succédèrent à leur douleur : ils se mirent à dépouiller les cadavres des Turcs. « Qui pourrait dire la quantité d'or, d'ar-» gent et d'habits qu'ils en retirèrent? Le nombre » des chevaux, des mulets, des chameaux et des » ânes dont ils s'emparèrent fut immense. Tout-à-» coup le pauvre devint riche, et celui qui était nu » se trouva vêtu (3). »

(1) C'est ainsi que l'Archevêque s'exprime à ce sujet : « Cecidisse » dicuntur illâ die de hostium numero viri potentes et incliti, et apud » suos locum maximum obtinentes, ad tria millia : de nostris vero » popularibus, et plebe infimâ promiscui sexus, quatuor millia ; nam » de majoribus duos tantum ibi corruisse, veterum tradit memoria. » (p. 674.) Dans la lettre officielle que les princes des croisés envoyèrent en Europe, au sujet des événemens de cette guerre, on lit que trente mille Turcs et seulement trois mille chrétiens furent tués à la bataille de Dorylée. Marteanne, *Vet. Script. amp. Coll.* 1, 568. On voit dans toutes les relations données par les Latins de la bataille de Dorylée, que la valeur et la conduite militaire des Turcs excita la surprise des croisés. Ils les louent comme la première de toutes les nations de l'Asie, et vantent leur supériorité sur les Grecs.

(2) *Gesta*, 7; Robert, 41; Guibert, 493-494; *Gesta*, 564; Archev. de Tyr, 674; Rad. Cad., 293-294; *Mus. Ital.* 1,155; De Guignes, vol. II, l. II, p. 21.

(3) Robert, 42.

Trois jours après la bataille de Dorylée, l'armée reprit sa marche, et entra dans les pays montagneux de la Phrygie. Des malheurs qu'elle n'avait point prévus vinrent l'assaillir. Une fois qu'Alexis eut atteint le but qu'il désirait, c'est à dire la réduction de Nicée, il ne coopéra plus que faiblement et avec froideur aux entreprises des chrétiens. Les craintes que lui inspirait la vertu de ses alliés l'avaient porté à leur taire les maux qui les attendaient dans leur passage à travers l'Asie mineure, jusqu'en Syrie. Saisan, fils de Kilidge-Arslan, ayant rassemblé dix mille hommes de cavalerie échappés au carnage des Turcs seldjoukides de Nicée, se rendit dans les pays que devaient traverser les croisés, et se présenta partout comme leur vainqueur. Les peuples n'osèrent résister aux Turcs, prêts à soutenir le dire de leur prince les armes à la main, et ils les admirent dans leur ville. Les églises furent dépouillées, les trésors publics pillés, et les approvisionnemens de grains consommés ou détruits (1). Les infortunés chrétiens arrivaient après leurs ennemis dans les contrées que ceux-ci avaient dévastées; le sol lui-même était sec et stérile. Les Européens supportaient mal l'ardeur d'un été de Phrygie. En un seul jour cinq cents personnes moururent. Les

(1) Tudebodus, 783.

femmes, incapables de nourrir plus long-temps leurs enfans, présentaient leurs seins à l'épée des soldats (1). La plupart des chevaux périrent, et (spectacle capable d'inspirer à la fois le rire et la pitié, dit un témoin oculaire) les bagages furent placés sur le dos des chèvres, des porcs et des chiens (2). Ces animaux mouraient de soif à leur tour, et ni les chiens de chasse, ni les faucons ne pouvaient atteindre la proie que les bois renfermaient. Les croisés, après avoir franchi les montagnes et les déserts de la Phrygie, entrèrent dans un pays où les choses mêmes qui devaient soutenir leur existence devinrent fatales à beaucoup d'entre eux. Ils se jetèrent sans précaution dans la première rivière qu'ils rencontrèrent; et ils mangèrent pour la plupart avec tant d'avidité que la nature ne put supporter la transition subite de la faim à la satiété. Leur marche jusqu'à Antiochette s'effectua sans d'autres pertes. Cette ville avait échappé aux ravages des Turcs (3).

---

(1) Baudouin, 99; Archev. de Tyr, 675; Guibert, 495; Fulcher, 389; Albert, 215.

(2) Nous croyons devoir rapporter ici les propres paroles de Fulcher de Chartres. « Tunc autem verè vel rideretis, vel forsitan pietate lachrymaremini, cum multis nostrum jumentis egentes... Verveces, » capres, sues, canes, de rebus suis onerabant.... Equites, etiam suprà » boves cum armis suis interdum scandebant. »

(*Note du Traducteur.*)

(3) Albert, liv. III, chap. 2, fait un tableau bien plus pénible et

Lorsque les soldats se furent bien rafraîchis et reposés à Antiochette, Godefroi et Bohémond envoyèrent Baudouin et Tancrède, qui commandaient immédiatement après eux, explorer les pays environnans, et tenter la fortune en combattant les musulmans. Ces deux chefs dirigèrent leur marche vers Iconium ; mais les habitans de cette ville l'avaient abandonnée, et s'étaient enfuis dans leurs montagnes avec tout ce qu'ils possédaient. Partout où l'habileté ou les circonstances auraient pu favoriser les chrétiens, les Turcs devançaient leurs pas et marquaient de désolation leur passage. Les Latins s'égarèrent et se trouvèrent séparés au milieu des défilés raboteux de la Cilicie. A la fin cependant Tancrède arriva devant Tarse, ville au pouvoir des Turcs, et qui néanmoins contenait une population considérable d'Arméniens et de Grecs. Les Turcs furent assez sages pour chasser toute idée de résistance. L'étendard du prince italien fut arboré sur l'une des tours de la ville, en signe de victoire ; mais le sort des habitans fut remis à la décision de Bohémond et de la grande armée. Au bout de quelques jours, l'apparition

---

bien plus affreux encore des souffrances des femmes ; en voici quelques passages : « Quam plurimæ namque fætæ mulieres exsiccatis faucibus, arefactis visceribus... mediâ plateâ in omnium aspectu fætus suos enixœ relinquebant ; aliæ miseræ juxta fætus suos in viâ communi volutabantur, omnem pudorem et secreta sua oblitæ.... »

(Note du Traducteur.)

lointaine de quelques troupes changea la sombre soumission des habitans en des clameurs hostiles. Tancrède pensa comme eux, que c'était un des escadrons nombreux des ennemis, il leur dit alors que la justice de sa cause ne pouvait manquer de lui donner la victoire; et que quand bien même elle lui échapperait, Bohémond saurait les punir d'avoir cherché à violer le pacte auquel ils avaient consenti. Il descendit dans la plaine pour aller à la rencontre des troupes qui s'avançaient; mais il s'aperçut bientôt que son alarme avait été causée par les soldats de Baudouin, qui, après avoir erré longtemps dans les montagnes de la Cilicie, étaient enfin parvenus jusque sous les murs de Tarse. Les Turcs, dont la joie venait de se manifester d'une manière si bruyante, retombèrent dans un profond accablement. Les Italiens partagèrent avec leurs frères, épuisés par la faim, les vivres qu'ils avaient exigés des habitans.

La jalousie pénétra bientôt dans le cœur de Baudouin, à la vue de l'étendard de Tancrède, flottant sur les tours de la ville. Ce frère de Godefroi traita avec mépris les droits de son noble compagnon d'armes. Il prétendit que, puisque ses troupes faisaient partie de la plus forte division de l'armée, il devait avoir seul le commandement. A cette révoltante arrogance, Tancrède répliqua avec douceur qu'ayant pris Tarse sans sa coopé-

ration, il était juste qu'il en fût l'unique maître. Incapable de résister à la puissance des conquérans, et cependant, avides de pillage, les Français proposèrent de livrer la ville à la dévastation. Mais l'altier Italien déclara que sa religion lui défendait de faire aucune injure à ses frères en Dieu ; et que le peuple de Tarse l'ayant choisi pour son seigneur, il n'éloignerait jamais d'eux son bouclier protecteur. Il fut enfin convenu que les habitans choisiraient eux-mêmes celui des deux chefs auquel ils voulaient se soumettre. Leur réponse fut qu'ils préféraient la domination de Tancrède à celle de tout autre général.

L'ambition de Baudouin était incompatible avec la justice; et pendant que Tancrède y pensait le moins, il intriguait auprès des chrétiens et de la garnison turque. Il leur disait que Bohémond et Tancrède étaient des hommes de peu de considération et qui ne pouvaient être mis en parallèle avec Godefroi, choisi pour chef suprême de l'armée des croisés (1); que si les habitans voulaient

(1) Cette assertion de Baudouin, que son frère Godefroi était généralissime de l'armée des croisés, ne doit être considérée que comme un artifice employé par lui pour acquérir de l'importance auprès du peuple de Tarse. Les documens qui concernent cette croisade montrent que le respect qu'inspirait Godefroi n'était point dû à son autorité, mais à la supériorité de ses talens et de ses vertus. Le duc de

élire Baudouin pour leur chef, ils recevraient des honneurs et des récompenses du duc de Lorraine, au lieu de voir leur ville condamnée à être renversée de fond en comble, malheur que la puissance d'aucun seigneur italien n'était capable d'empêcher. Ces menaces et ces promesses prévalurent; la bannière du vainqueur fut foulée aux pieds, tandis que celle de Baudouin flotta sur la citadelle. Tancrède dissimula son ressentiment et se retira non loin de là, dans la ville d'Azara, soumise au pouvoir des croisés. Lorsque ses troupes se furent recrutées, il les conduisit aux combats. La ville de Mamistra tomba sous ses efforts, et la grande quantité de chevaux que ses soldats y trouvèrent fut plus que suffisante pour réparer les per-

---

Lorraine ne chercha jamais à convertir cette supériorité de mérite en une domination réelle. Les opérations de l'armée étaient dirigées par un conseil composé des chefs, et dont le comte de Blois et de Chartres était le président. ARCHEV. DE TYR, p. 703. C'est le célèbre Benedetto Accolti qui a fourni au Tasse l'idée que Godefroi était le commandant en chef. Accolti composa dans le quinzième siècle une histoire de la première croisade; cette histoire est courte, mais expressive et intéressante; et l'édition qu'en a faite Dempster est remplie de notes pleines de savoir et de critique. L'ouvrage du secrétaire de la république d'Arezzo fût très-populaire pendant un certain temps; le docteur Joseph Wharton a conjecturé, avec raison, que le Tasse y avait puisé le fond de son beau poëme. Le révérend J. H. Hunt, dans son excellente traduction de *la Jérusalem délivrée*, a adopté l'opinion que ce fut la Lusiade de Camoëns qui excita l'ambition et l'émulation du Tasse, et le porta à composer un poëme héroïque.

tes qu'ils avaient faites. L'évacuation de Tarse par Tancrède acheva de déterminer les habitans à ouvrir leur ville à son heureux rival. Néanmoins la garnison turque conserva les forteresses, à l'exception de deux tours qui furent livrées à quelques-uns des soldats de Baudouin, tandis que les autres s'établissaient dans les diverses parties de la ville. A la chute du jour trois cents soldats de l'armée de Bohémond vinrent se présenter aux portes en demandant à être admis dans les murs pour y recevoir l'hospitalité. La fatigue et la faim qui les accablaient ne touchèrent point le cœur égoïste de Baudouin, parce que c'étaient des amis de Tancrède. L'hypocrite Français chercha à colorer son inhumanité en disant que ce serait violer le serment qu'il avait fait aux Turcs et aux Arméniens, d'admettre dans la ville quelques-uns des soldats de Godefroi. Toutefois, ses troupes, plus humaines que leur chef, par la raison qu'elles avaient moins d'ambition, descendirent du haut des murs, de la viande à leurs frères d'armes à demi-morts de faim, qui se disposèrent à passer la nuit dans la campagne.

Les Turcs, doutant de la fidélité de Baudouin à tenir ses promesses, profitèrent de l'obscurité de la nuit, et des portés des tours dont ils avaient conservé la possession, pour quitter secrètement la ville avec leurs familles et leurs biens. Ils furent obligés de passer par les lieux où les soldats de

Bohémond reposaient avec sécurité, sachant que leurs compagnons étaient maîtres de Tarse; cette occasion de verser du sang ne fut point perdue, et il n'échappa au fer des musulmans que quelques Italiens pour raconter les suites cruelles de leur trop grande confiance. Le lendemain matin, les soldats de Baudouin s'étant rendus sur les remparts, afin de savoir dans quelle situation se trouvaient leurs camarades, n'aperçurent plus que des cadavres sans têtes et la campagne inondée de sang. Baudouin et les chefs sous ses ordres furent hautement accusés d'être les auteurs de ce désastre; les murs des tours purent seuls les préserver du premier mouvement de l'indignation populaire. On doit bien penser que ce ne fut point en s'appuyant du spécieux prétexte dont il s'était servi pour refuser l'entrée de la ville aux chrétiens, que Baudouin chercha à apaiser le tumulte; il eut seulement l'adresse de changer la direction de la fureur générale, en l'appelant sur la tête d'environ deux cents Turcs qui n'avaient point pris la fuite avec leurs concitoyens. Ces infortunés furent sacrifiés à la rage et à la vengeance des croisés, dont l'acharnement s'accrut encore à la vue de plusieurs dames illustres de Tarse qui avaient eu le nez et les oreilles coupés pour avoir résisté à la brutale licence des seigneurs turcs de la ville.

De nouvelles circonstances vinrent étouffer tous les germes de rébellion. Depuis huit années, des bandes considérables de pirates hollandais et français exerçaient leurs ravages dans la Méditerranée; mais tout-à-coup la superstition du temps, qui avait une égale influence sur les bons et sur les méchans, vint s'emparer de leurs esprits, et ils prirent la résolution d'expier leurs brigandages envers les chrétiens, en pillant les infidèles musulmans. Ils débarquèrent près de Tarse, dans le temps que Baudouin était dans la ville. Les croisés des différentes nations retrouvèrent parmi eux des compatriotes; et comme Guymer, l'un des principaux chefs de ces pirates, avait servi autrefois sous les ordres du duc de Lorraine, leur union avec les croisés s'effectua sans difficulté. Quelques jours se passèrent dans les réjouissances et dans les fêtes, après lesquelles Baudouin ayant laissé dans la ville une garnison de cinq cents hommes, composée de deux corps de soldats, marcha avec le reste de ses troupes sur les pas de Tancrède, et arriva près de Mamistra. Richard, prince de Salerne, pressa son parent de saisir cette occasion de se venger de Baudouin. Ce conseil s'accordait parfaitement avec les sentimens d'indignation du jeune Italien, et bientôt ses soldats furent imbus du même esprit. Tancrède envoya donc ses archers dans la plaine contre les troupes de Baudouin, qui

étaient retirées dans leurs tentes, et leur donna l'ordre de tuer les chevaux occupés à paître. Pour lui, il se mit à la tête de cinq cents guerriers pesamment armés, et courut attaquer le perfide Français. Les forces de Tancrède étaient trop faibles pour lutter avec avantage contre celles de son adversaire. Après avoir infructueusement signalé leur bravoure, les Italiens repoussés effectuèrent leur retraite dans la ville; mais ils eurent le malheur de laisser prisonniers, entre les mains de l'ennemi, le prince de Salerne, et un chef célèbre, nommé Robert d'Ansa. Des sentimens de charité et de paix succédèrent à cette rencontre sanguinaire. Le lendemain matin les deux chefs s'envoyèrent en même temps des députés; les prisonniers furent échangés; et, honteux de leur discorde et de leur animosité, les chrétiens des deux partis se réconcilièrent. Baudouin se hâta de rejoindre le gros de l'armée et de se rendre auprès de son frère Godefroi, malade d'une blessure qu'il avait reçue en luttant avec un ours, dans la forêt qui environne Antiochette. Les pirates restèrent avec Tancrède. Ce prince parcourut la Cilicie, y mit tout à feu et à sang, et poussa même ses conquêtes jusqu'à Alexandrette. Les Turcs s'enfuirent dans les montagnes, et apaisèrent sagement la fureur des chrétiens, en envoyant dans leur camp des présens considérables en or, en

argent, en chevaux et en vivres (1). Baudouin rejoignit l'armée à Marascha, seul lieu où elle se fût arrêtée depuis son départ d'Antiochette. Elle avait passé par Iconium et par Héraclée; les habitans de ces deux villes, ainsi que de celles situées sur la même route, avaient toujours eu soin de les évacuer avant l'arrivée des chrétiens. Les fatigues et les privations que les croisés eurent à supporter dans leur marche d'Héraclée à Marascha, avaient abattu le courage des guerriers les plus fermes; et si les Turcs eussent agi avec moins de précipitation et plus de politique, Jérusalem serait toujours demeurée sous le joug des musulmans. Une des montagnes du sud de la grande chaîne du Mont-Taurus présenta aux croisés un défilé si étroit qu'ils ne purent passer qu'un à un, et les aspérités du chemin étaient tellement dangereuses et multipliées, que les bêtes de somme bronchaient à chaque pas et tombaient dans les précipices. Les soldats, épuisés par la soif, ne songeaient plus qu'à leur sûreté personnelle, et la plupart se débarrassaient de leurs casques et du reste de leur armure, et les jetaient loin d'eux (2).

---

(1) Pour cette expédition de Tancrède et de Baudouin, j'ai suivi, Albert, 215-220; Archev. de Tyr, 676-680, et Rad. Cad., 297-301.

(2) Archev. de Tyr, 684; Albert, 224; Tudebodus, 784.

Tous les croisés apprirent avec une juste indignation le récit des crimes de Baudouin. Un grand nombre de ses soldats se séparèrent de lui ; et s'il n'eût pas été frère de Godefroi, Bohémond et ses Italiens n'auraient pas laissé impunis son égoïsme et son mépris pour la justice (1). Une semblable réception n'était pas propre à attacher Baudouin à l'armée et à sa cause sacrée. C'est pourquoi il résolut de poursuivre les projets ambitieux que quelques événemens récens avaient fait germer dans son esprit. Ayant appris de Pancratès, prince arménien, qu'il y avait au-delà de l'Euphrate de riches contrées où une population immense de chrétiens gémissait sous l'oppression d'un petit nombre de Turcs, Baudouin rassembla les soldats restés fidèles à son étendard, et à la tête de deux cents cavaliers, et d'un corps considérable de fantassins, il quitta l'armée, pour aller piller et dévaster la Mésopotamie (2). Toutes les villes assises entre

---

(1) Archev. de Tyr, 681.

(2) Le Tasse qui, sur beaucoup de points, doit être regardé, pour ainsi dire, comme une autorité en ce qui touche les événemens et les héros de la première croisade, trace ainsi le caractère de Baudouin :

Ma vede in Baldovin cupido ingegno
Ch'all'umane grandezze intento aspira.

(*La Gerus. liber.* cant. 1, st. 7.)

(*Note du Traducteur.*)



Marascha et l'Euphrate lui ouvrirent leurs portes. Turbessel fut laissée au pouvoir des Arméniens, et le fils de Pancratès obtint le gouvernement de Ravendel. L'amitié qui, jusqu'à ce moment, avait existé entre le frère de Godefoi et son allié, se changea bientôt en une haine mortelle. Deux princes arméniens inspirèrent à Pancratès le désir de dominer dans Ravendel, sans devoir son autorité aux Francs. Ni la prison, ni la torture ne purent, pendant quelque temps, arracher de lui l'ordre de remettre la place entre les mains des soldats de Baudouin; mais le barbare commandement donné par ce dernier d'écarteler Pancratès, priva le malheureux prince arménien des restes de son courage; il accéda aux désirs de Baudouin, et s'affranchit dès-lors de son serment de fidélité envers son maître (1).

La renommée et la puissance de Baudouin s'étendirent au-delà de l'Euphrate. Les habitans, mécontens de la ville d'Edesse, le regardaient déjà comme leur sauveur. Les Grecs dominaient encore dans cette ville, qui payait néanmoins un tribut considérable à l'émir de la province. Son éloignement de Constantinople ayant affranchi le gouverneur de toute crainte, les habitans avaient à supporter à la fois et ses exactions, et le tribut

(1) Albert, p. 220-221.

imposé par les Turcs. Afin de se soustraire à l'autorité des musulmans, les citoyens d'Edesse forcèrent Thoros, gouverneur de la ville, de solliciter l'appui de Baudouin. Celui-ci se prépara en conséquence à passer l'Euphrate. Les événemens de la guerre et ses conquêtes avaient réduit les deux cents hommes de cavalerie avec lesquels il était parti du camp de Godefroi, à quatre-vingt seulement. Ce fut avec ces quatre-vingt cavaliers et le petit nombre de fantassins qui lui restait, que Baudouin entra dans la Mésopotamie. Le peuple des environs d'Edesse vint à la rencontre de ses alliés avec des croix et des étendards, se prosterna et baisa les pieds de ces soldats, qu'ils considéraient comme leurs sauveurs (1). Les marques d'honneur que Baudouin reçut du clergé et du peuple, firent appréhender au duc d'Edesse que ses amis ne devinssent un jour ses maîtres. Dans le dessein sans doute de découvrir les intentions de son allié, il lui offrit de fortes sommes d'argent pour rester dans la ville, et la protéger contre les exactions des Turcs. Mais Baudouin, à qui toute espèce de soumission répugnait, déclara qu'il allait immédiatement quitter le pays. Le peuple pressa le duc de le retenir, et même de l'adopter pour son fils, puisqu'il n'avait pas d'enfant. In-

(1) Fulcher, 389.

capable de résister au torrent de l'opinion, Thoros prit en plein conseil Baudouin entre ses bras, le fit entrer dans sa propre chemise, le pressa contre son sein, et lui donna le baiser de la paternité. Cette étrange cérémonie eut également lieu entre l'épouse du duc et Baudouin, qu'elle embrassa comme son véritable fils (1). De ce moment, comptant sur l'aide de Baudouin, les habitans d'Edesse n'attendirent plus qu'une occasion de se venger des Turcs. Les Ortokides, qui, comme nous l'avons déjà dit, s'étaient emparés de la ville de Jérusalem peu d'années avant la croisade, avaient étendu leurs conquêtes en Mésopotamie; et au point où nous en sommes actuellement de cette histoire, un Ortokide, nommé Balduc, commandait en maître dans la forteresse de Samosat, qui appartenait à la ville d'Edesse. Ce seigneur turc exerçait journellement ses brigandages sur les troupeaux des Grecs; et même, dans l'espoir d'obtenir de fortes rançons, il allait jusqu'à s'emparer de leurs femmes et de leurs enfans. Plu-

(1) Guibert, 496; Archev. de Tyr, 682-684; de Guignes, vol. 2, part. 2, p. 137. Guibert, qui de temps à autre nous donne des détails sur les mœurs du temps, assure avoir entendu dire que la cérémonie de l'adoption se passa ainsi: « Intra lineam interulam, quam » nos vocamus *camisiam*, nudum intrare eum faciens, sibi adstrinxit; » et deinde omnia osculo libato firmavit; *idem et mulier post modum* » *fecit.* » Guibert, p. 496.

sieurs de ces victimes gémissaient dans la tour de Samosat : les Edesseniens vinrent supplier Baudouin de voler à leur délivrance. Constantin, prince arménien, gouverneur de Gargara, près de Marascha, fut aussi appelé. Les deux chefs réunirent les troupes qu'ils avaient levées, défirent leur ennemi en rase campagne et le forcèrent de se retirer dans la citadelle. Pendant que les croisés se livraient au pillage et à tous les excès dans les faubourgs de Samosat, les musulmans firent une sortie, et massacrèrent deux mille chrétiens. Constantin et Baudouin s'enfuirent jusqu'à Edesse (1). Les qualités personnelles de Baudouin firent bientôt oublier sa défaite. Le sénat et le peuple adoptèrent alors la résolution de se délivrer de leur vieux gouverneur, qu'ils accusaient d'avoir excité les Turcs à piller le pays, toutes les fois que la ville avait refusé de se soumettre à ses exactions. Baudouin ne voulut point prêter les mains à ce projet, tant à cause du titre sacré de fils que lui avait donné Thoros, que dans la crainte de ternir le beau nom qu'il portait parmi les princes chrétiens. Il se rendit même auprès du roi, et l'avertit de la fureur du peuple. L'infortuné Thoros offrit de remettre tous ses trésors à ses rebelles sujets et de

---

(1) ARCHEV. DE TYR; 683: ALBERT 222; MATHIEU D'EDESSE, 308; BAYERI, *Hist. Osrhoena et Edessena*, lib. V.

s'éloigner du pays. D'abord le peuple consentit à ces conditions; mais le lendemain il s'écria que la vie de Thoros devait être sacrifiée en expiation des maux que sa pusillanimité et son avarice avaient attirés sur la tête des habitans. Le roi essaya de s'échapper, à l'aide d'une corde, par l'une des fenêtres de son palais; mais les conspirateurs aperçurent leur victime et la percèrent de mille traits. Sa tête fut portée en triomphe, et son corps couvert d'outrages et d'insultes (1). Le lendemain matin, Baudouin fut couronné prince d'Edesse; on remit entre ses mains les trésors du roi. Persuadé qu'en résistant à un pareil ennemi, le sang serait infructueusement répandu, Balduc offrit de rendre la forteresse de Samosat, moyennant dix mille pièces d'or. Baudouin voulait une soumission sans condition; mais il fut forcé d'accéder à celles qui lui étaient offertes, par la menace que firent les Turcs de massacrer tous les prisonniers edesseniens. Balduc vint à Edesse suivi de ses officiers. Dans l'entretien qu'il eut avec Baudouin, ce dernier, soupçonnant quelque trahison, insista pour que la femme et les enfans de

(1) ALBERT, 122; ARCHEV. DE TYR, 683. Mathieu d'Edesse prend le parti de Thoros, et accuse le peuple de la plus profonde ingratitude. Les historiens s'accordent tous à dire qu'il y eût effectivement une rébellion; mais Mathieu est le seul qui prétende que le peuple viola la promesse qu'il avait faite à Thoros.

Balduc lui fussent donnés en ôtage. Le prince ortokide ne put refuser de satisfaire à cette demande; mais de jour en jour il en reculait l'accomplissement (1). Le nouveau roi d'Edesse ne tarda pas à éprouver l'instabilité de la faveur populaire : les habitans s'aperçurent qu'en changeant de maître ils n'avaient point cessé d'être esclaves. Des conspirations furent ourdies contre Baudouin ; mais il déjoua les machinations de ses rebelles sujets, et les exposa au grand jour; il ne montra pas moins d'habileté ensuite dans la tâche difficile d'établir un nouveau gouvernement. S'étant engagé dans une guerre étrangère il conquit Sororgia, et mit ainsi au pouvoir des croisés toute la route d'Antioche à Edesse. Balak, petit-fils d'Ortok, seigneur de Sororgia, avait contracté alliance avec les chrétiens, aussitôt après la prise de cette forteresse ; il offrit même de rendre la dernière place qui lui restait, et de s'établir dans Edesse avec sa famille, prétendant que son union avec Baudouin lui avait attiré la haine des musulmans. Le nouveau prince de la Mésopotamie ne crut que jusqu'à un certain point à la sincérité de ces paroles; à un jour convenu, il se rendit avec deux cents cavaliers dans la forteresse de Balak. Soupçonneux autant par caractère que par expérience, il se tint sur ses gardes; mais douze de ses

(1) Albert, 222.

soldats furent saisis par ordre de l'émir, qui n'eut pas même la prudence de cacher sa trahison jusqu'à ce que les circonstances lui permissent d'accomplir ses perfides desseins. Toutes les demandes formées pour la restitution des prisonniers furent rejetées. Baudouin, qui n'avait point assez de forces pour exiger ce qu'il ne pouvait obtenir par la douceur, se retira dans sa capitale ; mais Fulbert de Chartres, gouverneur de Sororgia, ravagea les domaines peu étendus des Ortokides, et parvint à rendre la liberté à dix des soldats français qui avaient été faits prisonniers. Les deux autres furent décapités par les Turcs. L'honneur et la vertu de Balduc ne purent toucher Baudouin qui, regardant cet émir comme un ennemi dangereux, profita d'une occasion où il tenta de s'échapper, pour se saisir de lui, et le faire mettre à mort (1).

Pendant qu'un petit nombre de soldats, entraînés par le courage et l'ambition, triomphaient d'une population inerte, et fondaient un état européen en Mésopotamie, les forces générales des croisés s'avançaient vers la capitale de la Syrie. Les Arméniens venaient souvent au secours de leurs frères, et leur fournissaient des munitions de guerre et de bouche (2). Le comte de Flandre et mille cheva-

---

(1) ALBERT et l'ARCHEV. DE TYR, *ut suprà;* DE GUIGNES, tom. 2, p. 136.

(2) « Quand les Allemands passèrent pour aller dans la Terre-Sainte,

liers s'avancèrent jusqu'à l'ancienne Chalcis, appelée alors *Artésie*, et avec l'aide des habitans chrétiens, ils détruisirent la garnison musulmane. La nouvelle de cette perte alarma Baghasian, gouverneur seldjoukide d'Antioche, qui envoya dix mille hommes pour surprendre ses ennemis dans leur marche. Quelques-uns de ses escadrons ravagèrent le territoire artésien, tandis que les bataillons les plus nombreux se mirent en embuscade. Quoique bien instruits de la tactique des Turcs, l'impétueux courage des Francs repoussa les conseils de l'expérience. Le comte répandit ses troupes dans la campagne ; les Turcs se retirèrent et firent tomber leur ennemi dans l'embuscade qu'ils avaient dressée. Les chétiens, une fois revenus de leur surprise, cherchèrent à se replier vers leur première position ; mais aucun d'entre eux n'aurait échappé au cimeterre des Tartares, si Tancrède, revenant auprès de Bohémond, après ses conquêtes en Cilicie, ne se fût adjoint à eux dans ce moment pressant. Son arrivée changea le destin de la journée, et son épée répandit si abondamment le sang des Turcs, qu'elle procura à ses amis les moyens de faire leur retraite vers Artésie (1). La force ou-

---

» Nicétas dit que les Arméniens les reçurent comme amis, parce qu'ils » n'adoraient pas les images. » Montesquieu, *Grandeur et Décadence des Romains*, chap. 22.

(1) Albert, 225 ; Rad. Cad., 303 ; Mathieu d'Edesse, 308.

verte n'eût pas été plus utile aux Turcs que la ruse pour reprendre la ville, dont les tours élevées et les approvisionnemens considérables en vivres, défiaient un long siége. Ils dirigèrent quelques attaques contre les murs, puis ils revinrent auprès de Baghasian, rapportant avec eux la nouvelle alarmante de l'approche des croisés (1). Godefroi et son armée se reposèrent à Artésie, et prirent ensuite la route d'Antioche. Chacune de leurs dispositions annonçait l'importance croissante de l'expédition. Il fut défendu aux soldats d'abandonner les rangs sans la permission de leurs généraux, et Robert de Normandie fut envoyé en avant pour écarter tout ce qui pouvait entraver la marche de l'armée. La rivière d'Oronte servait de barrière à la ville d'Antioche; la possession du pont de fer jeté sur son cours (2) était indispensable à ceux qui voulaient assiéger la ville; mais la garde de ce pont ayant été considérablement augmentée, Robert perdit tant de monde pour en forcer le passage, qu'il fut contraint, avant de passer outre, d'attendre l'arrivée de ses compagnons d'armes. Il importe peu sans doute de savoir si les efforts des croisés furent dus alors à l'assurance donnée par Adhémar aux

(1) Albert, 225; Archev. de Tyr, 685.

(2) Ce pont avait neuf arches en pierre, et c'est parce que ses portes étaient couvertes de plaques de fer, qu'on lui donna le nom de pont de fer. Pocock, *Description de l'Orient*, vol. II, p. 172.

Normands que Dieu combattait avec eux, ou si ce fut seulement l'arrivée de Godefroi qui inspira de la terreur aux Turcs; mais ce qui est certain c'est que les portes du pont ne tardèrent pas à tomber au pouvoir des Latins, et que l'armée entière franchit le fleuve. Le lendemain matin, 21 octobre 1097, les croisés investirent Antioche (1).

---

(1) Guibert, 498; Baldric, 101; Albert, 226; Archev. de Tyr, 685.

CHAPITRE V.

HISTOIRE CIVILE ET MILITAIRE DES CROISÉS A ANTIOCHE.

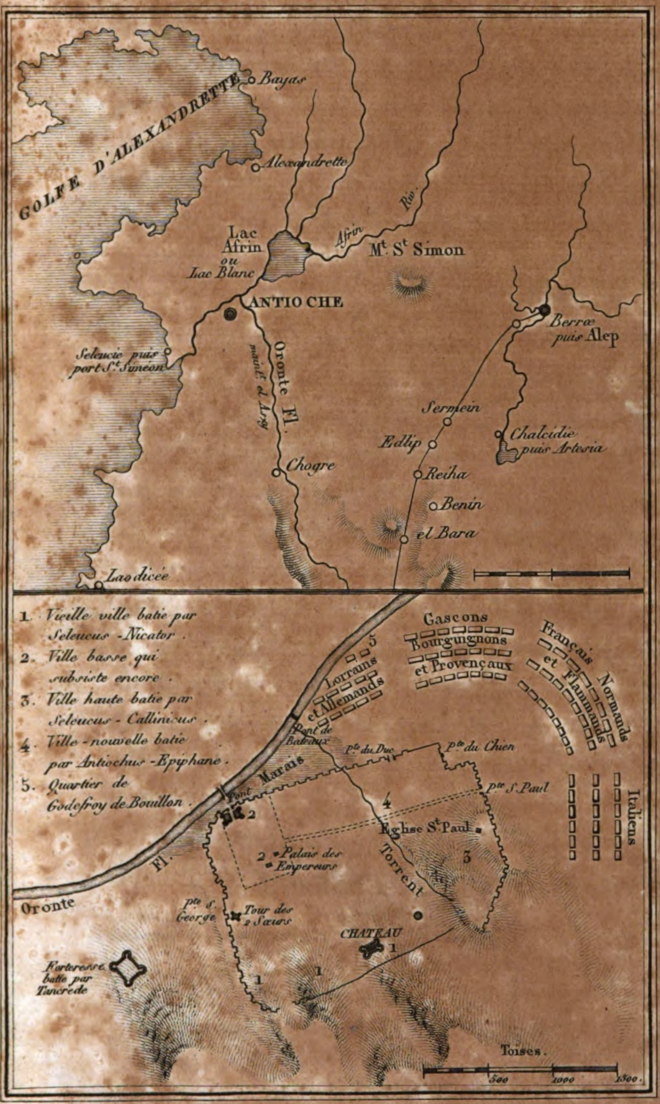
Antioche est investie.—Inhabileté des opérations des croisés.—La famine se met dans le camp des chrétiens.—Singulière façon de se débarrasser des espions.—Désertion d'un grand nombre de croisés.— Mœurs du camp.—Ambassade envoyée au calife d'Egypte. — Politique des Latins. — Les croisés reçoivent des secours de Pise et de Gênes. — Prouesses des chefs latins. — Inhumanité des Latins. — Retraite du comte de Chartres. — Antioche est prise par stratagème. — Les croisés en massacrent les habitans. — Les Persans attaquent les Francs. — Les Latins sont bloqués. — Seconde famine. — Nouvelles désertions. — Alexis abandonne ses alliés. — Impiété de quelques nouveaux croisés. — Effets désastreux de la retraite d'Alexis. — Les chrétiens sont sauvés par quelques fraudes superstitieuses. — Pierre-l'Ermite est envoyé en ambassade aux Persans. — Prudence de Godefroi. — Les croisés se préparent à livrer bataille. — Bataille d'Antioche. — Victoire des croisés.

Antioche, capitale de la Syrie, n'avait que quatre milles de circonférence (1). Ceinte de murailles de tous côtés, elle était assise à la fois dans une

(1) M. Michaud prétend que les remparts d'Antioche avaient trois lieues de circuit. Cette étendue diffère du double environ de celle que leur donne M. Mills.

(Note du Traducteur.)

ENVIRONS ET SIÉGE D'ANTIOCHE.



plaine et sur des collines. Partout où la nature montueuse du terrain ne présentait aucune défense naturelle, on avait construit des boulevards de soixante pieds de hauteur. Un fossé profond environnait la ville. L'Oronte baignait le pied des murailles à l'ouest; et du côté du nord et de l'est, à l'opposite des lieux où les croisés avaient placé leur camp, se trouvait un marais formé par les eaux des montagnes adjacentes (1). L'émir, petit-fils de Malek-Schah, prévoyant depuis long-temps une attaque, n'avait rien négligé de ce qui pouvait servir à la défense de la place; les fortifications avaient été réparées et garnies de machines de guerre, et les magasins remplis de provisions de tout genre. Les chrétiens résidant dans la ville, étant regardés comme des bouches inutiles, en furent presque tous expulsés. La plupart des musulmans que les Latins avaient pillés, pendant la marche de l'armée, s'étaient réfugiés dans Antioche, dont la garnison, y compris les auxiliaires, se composait de six à sept mille cavaliers et de quinze à vingt mille fantassins (2).

L'aspect formidable d'Antioche changea l'héroïsme de quelques-uns des chefs des croisés en

---

(1) Archev. de Tyr, 686, etc.

(2) *Mus. Ital.*, 1, 161; Archev. de Tyr, 688-689.

une prudence timorée. Ils représentèrent dans le conseil que la plus grande partie de leurs troupes étaient dispersées dans diverses garnisons, éloignées les unes des autres, et qu'il était impossible de les rappeler avant le printemps; que, dans cette saison, l'empereur de Constantinople enverrait de l'argent et des provisions, et qu'il arriverait aussi des renforts de l'Occident. Mais Raymond et plusieurs autres, soutinrent que l'inaction enfanterait des désordres et des vices, et que les Turcs ne manqueraient pas d'attribuer les lenteurs de l'attaque à l'inhabileté et à la peur. « La puissance de Dieu qui, jusqu'à présent, nous » a donné la victoire, disaient-ils, sera encore notre » lance et notre bouclier; et, puisque le ciel nous » favorise, il n'est point de princes, de lieux, ou de » temps que nous devions redouter (1). » Cet appel à la bravoure et à la religion bannit les hésitations; et afin de prévenir tout retour de faiblesse ou de lâcheté, les chefs s'engagèrent, par serment, à n'abandonner le siége de la ville que lorsqu'elle serait prise par force ou par ruse (2). On arrêta le plan d'attaque, et le camp se forma à l'est, au nord et à l'ouest. Une partie de l'ouest et tout le sud furent laissés ouverts aux assiégés. La ville ayant

---

(1) Raymond, 142; Archev. de Tyr, 689.
(2) Malmsbury, 432.

cinq portes, les Turcs, d'après cet arrangement, se trouvaient avoir la libre disposition de la porte du Pont et de la porte de Saint-George. Les trois autres portes étaient bloquées. Bohémond et Tancrède, qui commandaient les Italiens, campaient à l'est devant celle de Saint-Paul; les deux Robert, Étienne de Chartres et Hugues de Vermandois, avec les Normands, les Français, les Flamands et les Anglais, avaient étendu leur camp vers le nord, devant celle du Chien. L'espace compris entre cette dernière porte et celle du Duc, ainsi nommée en l'honneur de Godefroi, était occupé par Raymond et Adhémar, avec les gens de Gascogne, de Provence et de Bourgogne. Godefroi, et son frère, Conón de Montaigu et Reginald de Toul, accompagnés des gens de la Lorraine et de la Franconie, des Frisons, des Saxons et des Bavarois, campaient entre la porte du Duc et celle du Pont (1).

Pendant quelque temps les croisés se livrèrent à toutes les douceurs de l'abondance, sans être troublés par la garnison d'Antioche. Les vallées environnantes étaient fertiles en grains et en raisins, et des troupeaux de gros bétail paissaient dans leurs riches prairies (2). La terreur fit perdre plusieurs jours aux assiégés, mais ils reprirent à la fin

(1) Archev. de Tyr, 689; De Guignes, vol. 2, part. 2, p. 87.
(2) Baldric, 101.

courage, et les horreurs de la guerre commencèrent. Comme on permettait aux Grecs et aux Arméniens de la ville une libre communication avec ceux de leurs compatriotes qui résidaient dans le camp des chrétiens, il s'éleva contre eux un cri général : on les accusait de donner aux Turcs des détails sur l'état des Francs, et sur leurs préparatifs pour le siége de la place (1). La garnison faisait de fréquentes sorties par les portes qui n'étaient point bloquées; et usant de cette tactique trompeuse dans laquelle excellent les Turcs, elle harcelait sans cesse les fourrageurs, et attaquait les parties les moins gardées du camp (2). Près du quartier de Godefroi, les soldats latins, n'ayant point de pont à proximité, étaient obligés de passer la rivière à gué ou à la nage pour aller chercher leurs provisions. Leur adresse les aida à surmonter cette difficulté, et ils réunirent les deux rives au moyen d'un pont de bateaux.

Pour commencer le siége, les croisés lancèrent d'énormes pierres dans la ville, et se mirent à battre les murs avec des béliers; mais Antioche avait résisté autrefois à des attaques bien plus vigoureuses, et la main destructive du temps ne lui avait rien ôté de sa force. Persuadés de l'insuffisanee des

(1) Baldric, 101; Robert, 45.
(2) Archev. de Tyr, 690; *Gesta*, 11.

instrumens ordinaires pour la destruction des murailles, les croisés, non sans beaucoup de peine et de travail, élevèrent une nouvelle machine de la forme d'une tour, qu'ils remplirent d'hommes armés. Les soldats de Raymond la roulèrent vers la porte voisine de leur quartier; mais les Turcs les accablèrent d'une grêle de traits, tuèrent un grand nombre d'entre eux, et ayant fait en même temps une sortie, mirent le feu à la tour et la réduisirent en cendres. Les nouveaux efforts que les croisés dirigèrent ensuite, à diverses reprises, contre les murailles, n'eurent pas de plus heureux résultats; car les habitans d'Antioche les attaquaient à la fois, hors de la ville et du haut des créneaux. Voyant échouer leur courage et leur adresse, les chrétiens opposèrent aux Turcs des moyens que l'on ne devait point attendre de la simplicité et de l'ignorance d'hommes aussi sauvages. Ils détachèrent, des rochers voisins, d'énormes blocs de pierre, dont ils firent des monceaux si élevés devant la porte du Pont que toute issue ne tarda pas à être fermée de ce côté au peuple de la ville (1).

Les opérations des assiégeans furent si inhabilement conduites, qu'au bout de trois mois, Antioche n'avait encore rien perdu de ses avantages et de sa force. Les croisés se rappelèrent alors avec douleur

---

(1) Archev. de Tyr, 691.

les ravages exercés par eux dans le pays, et se repentirent d'avoir consommé avec tant d'imprévoyance les fourrages recueillis sur la rive opposée de la rivière, Les environs d'Antioche étaient épuisés; l'hiver empêchait tout échange entre le camp et les terres éloignées. Chaque jour une grande quantité de riches et de pauvres mouraient victimes de l'épée de l'ennemi, ou des horreurs plus affligeantes encore de la faim (1). Un bœuf, qui, au commencement du siége, valait à peine quinze shillings, se vendait alors quatre livres sterling; un agneau ou un chevreau se payait près de vingt-quatre fois au-delà du prix ordinaire (2). On regardait comme un mets recherché les cosses de fèves encore vertes; les chardons jouissaient de la même estime, quoique le manque de bois ne permît de les faire cuire qu'à moitié. On se nourrissait ouvertement de charognes, mais on man-

(1) Robert, 46; Fulcher, 390; Archev. de Tyr, 692.

(2) Nous croyons devoir citer ici une note sur le même objet, prise dans l'*Histoire des Croisades*, de M. Michaud. « D'après Guillaume de » Tyr, le pain qui suffisait pour nourrir un homme pendant un jour, » coûtait deux sous au lieu d'un denier; un bœuf, deux marcs d'argent » au lieu de cinq sous; un chevreau ou un agneau, cinq ou six sous, au » lieu de trois à quatre deniers; la dépense d'un cheval, pour une seule » nuit, s'élevait à huit sous, tandis qu'elle n'allait qu'à deux ou trois » deniers au commencement du siége »

(Note du Traducteur.)

geait la chair humaine en secret (1). Vingt-quatre shillings suffisaient à peine pour se procurer la provende d'un cheval pendant une nuit; en sorte que la cavalerie qui, dans le commencement du siége, comptait plus de soixante-dix mille chevaux (2), se trouva, après Noël, réduite à deux mille. Les pluies de l'hiver furent plus abondantes que de coutume; elles firent du camp un marais, pourrirent les tentes et les vêtemens militaires, et enfantèrent des maladies pestilentielles. Accablé par ces calamités, le camp des Latins présentait l'aspect d'un vaste cimetière. Un grand nombre de soldats s'enfuyait dans les établissemens chrétiens de la Cilicie et de la Mésopotamie, pour échapper à des maux que la bravoure et la patience ne pouvaient ni repousser ni adoucir. Robert de Normandie se rendit dans une colonie anglaise nouvellement formée à Laodicée, et ne se décida à rejoindre l'armée qu'après avoir reçu trois fois la sommation formelle de revenir au camp (3). D'après

(1) Ces exemples de cannibalisme sont rapportés par Malmsbury (p. 453). Quelques troupes de croisés, composées de ce qu'il y avait de plus abject dans le camp, mais qui se battaient avec beaucoup de bravoure contre les Turcs, portaient très-loin ce goût révoltant. « Et » si Sarracenum noviter interfectum invenerant, illius carnes, ac si » essent pecudis, avidissimè devorabant. »

(2) Tel est le calcul de l'Archevêque de Tyr (p. 692); s'il est exact, il s'ensuivrait que les croisés auraient perdu trente mille chevaux au siége de Nicée et dans leur marche à travers l'Asie mineure.

(3) Fulcher, 391; Guibert, 500; Archev. de Tyr, 693; Rad. Cad., 305.

l'avis du conseil, Bohémond, Tancrède et Robert de Flandre firent, avec la cavalerie et quinze mille fantassins, une excursion sur les territoires des musulmans et les pillèrent. Raymond et Adhémar restèrent à la garde du camp. Godefroi était malade. Instruits de chacun des mouvemens de leurs ennemis, les Turcs d'Antioche saisirent cette occasion favorable de les attaquer. La bravoure des chrétiens s'accrut avec le danger; ils mirent les infidèles en déroute; mais l'impétuosité de leur valeur les porta à poursuivre les Turcs avec trop de précipitation, et cette imprudence leur coûta cher; car les assiégés ayant fait une nouvelle sortie, tombèrent sur leurs escadrons divisés, et recouvrèrent tout l'avantage de la journée. Bohémond et ses troupes revinrent au camp avec une grande abondance de vivres, qui ne tarda pas à être épuisée par suite de la mauvaise discipline de l'armée. Les Turcs apprirent que la famine accablait de nouveau leurs ennemis.

L'expérience avait enfin enseigné aux croisés l'importance de la vigilance et la nécessité de rompre toute espèce de communication avec les habitans d'Antioche. Des musulmans, travestis en Grecs, en Syriens et en Arméniens, se mêlaient très-fréquemment avec les Latins, et revenaient ensuite dans la ville, où ils faisaient connaître la situation de l'armée à Baghasian. Un expédient terrible

mit un terme à cet état de choses. Bohémond égorgea quelques prisonniers turcs, et les fit rôtir devant tout le monde; puis, s'adressant aux spectateurs ébahis qui l'environnaient, il s'écria qu'il fallait bien soumettre son appétit à la nécessité, et que tout le temps que durerait la famine, il dévorerait avidement une nourriture que, dans d'autres circonstances, il ne pourrait regarder qu'avec horreur et dégoût (1 et 2).

Les désertions se multiplièrent, et parmi celles qui furent le plus préjudiciables à la cause générale, il faut compter la défection de l'armée de Taticius. Cet officier d'Alexis représenta au

---

(1) ALBERT, 231-232; ARCHEV. DE TYR, 693; DE GUIGNES, vol. II, liv. XII, p. 88; BERNARDUS, p. 691.

(2) Voici le fait tel qu'il est rapporté par Guillaume de Tyr, et tel qu'on le lit dans son vieux traducteur : « Bohémond commande que » quelques Turcs qu'il tenait enforcés sous sûre garde, lui fussent amenés, lesquels fait à l'instant par les mains des officiers de haute justice exécuter, et puis allumer un grand feu, et les mettre à la broche, et roistir comme pour viande préparée au souper de lui et des siens, leur commandant que s'ils estaient enquis quel appareil c'estait là, qu'ils respondissent en cette façon : « Les princes et gouverneurs du camp ont arretté ce jourd'hui en leur conseil que tous les Turcs ou leurs espies, qui d'ici en avant seraient trouvés dans leur camp, seront en cette manière forcés à faire viande de leurs propres corps, tant aux princes qu'à toute l'armée. » A ce moyen advint que, par l'astuce et conduite du seigneur Bohémond, fut tollue du camp la peste des espies, et les entreprises des chrétiens furent moins divulguées aux ennemis. »

(Note du Traducteur.)

conseil que s'il lui était permis de retourner à Constantinople, il déterminerait l'empereur, son maître, à ouvrir ses greniers pour venir au secours de ses hommes-liges: qu'au reste, il s'engagerait par serment à revenir, et qu'il laisserait ses tentes pour gage de sa bonne foi. On ne sait point au juste si les chefs furent séduits par ces belles promesses, s'ils prévirent la trahison de Taticius, ou s'ils jugèrent prudent de cacher leurs sentimens; mais le général grec partit avec ses soldats pour ne plus revenir; et, comme le dit en gémissant l'archevêque de Tyr, les chrétiens, ayant un exemple aussi pernicieux devant les yeux, ne se firent plus scrupule de violer leur foi et leurs sermens (1). La défection de Taticius ne fut pas le seul exemple de lâcheté qui se présenta pendant cette partie du siége. Deux autres détachemens de l'armée quittèrent le camp, qu'abandonnèrent

(1) C'est ainsi que les historiens latins rapportent la défection de Taticius. RAYMOND, 146; GUIBERT, 502; GUILLAUME DE TYR, 694. Leur version est plus croyable que celle de la princesse Anne Comnène, qui prétend (p. 252) que Bohémond avait formé le projet de s'emparer d'Antioche, qu'il ne voulait point que cette ville fût remise à Taticius, quoiqu'il s'y fût engagé par serment; que le bruit courut alors que le sultan de Perse était sur le point de venir au secours de Baghasian, et que Bohémond aurait dit à Taticius que les princes latins, persuadés que ce secours était dû aux instigations d'Alexis, avaient formé le projet de punir le général grec de sa trahison en le tuant lui et ses soldats; mais que cette menace détermina Taticius à prendre la fuite.

aussi Guillaume, vicomte de Melun, surnommé le *Charpentier* (1), et Pierre-l'Ermite (2). Le départ du premier jeta les guerriers chrétiens dans l'anéantissement, et la fuite du second, qui sacrifiait ainsi les intérêts du ciel au soin de sa conservation, fit rougir de honte les fanatiques. Ces deux croisés tentèrent de s'échapper ensemble; mais Tancrède les rencontra, et les conduisit à la tente de Bohémond. Leur punition ne se serait pas bornée à de simples reproches, si l'autorité et l'influence royale n'eussent détourné le glaive de la justice. A la prière de Hugues de Vermandois, Bohémond se contenta de faire jurer à Guillaume que désormais il n'abandonnerait plus la sainte entreprise, et qu'il ne conserverait aucune

---

(1) Ainsi appelé, disent Guibert et Robert, non parce qu'il était charpentier, mais parce que sa hache de combat tombait avec le poids d'un marteau, et mettait les armets et les hauberts en pièces. Le vicomte de Melun n'était pas renommé pour ses principes religieux; et ce fut en pillant les pauvres habitans établis près de ses domaines, en France, qu'il se procura les objets nécessaires à son équipement pour la guerre sainte. GUIBERT, p. 501.

(2) « A mesure que le siége s'échauffait, sa dévotion se réfroidissait; » il trouvait de la différence entre le jeûne volontaire de la cellule, et » le jeûne inévitable d'un camp où régnait la famine; de sorte qu'é- » tant presqu'épuisé par la faim, cet adroit compagnon, qui avait servi » de trompette pour sonner la marche du départ des croisés, se sonna » secrètement la retraite pour lui-même. » FULLER, *Holy war*, liv. 1, chap. 8. Le jésuite Oultreman ne fait pas mention, dans la vie de Pierre, de la fuite de son héros.

inimitié contre Trancrède, pour avoir prévenu sa fuite. Le pardon fut également accordé à Pierre (1).

Cependant la famine continuait, et elle engendrait autant de crimes qu'une excessive abondance. Plongés dans cet état de désespoir que produit souvent l'extrême misère, les croisés avaient tellement familiarisé leurs yeux avec le spectacle des morts et des mourans, que les augustes enseignemens de la mort étaient entièrement perdus pour eux. En vain le clergé les exhortait sans relâche à la vertu; on fut obligé, d'après l'avis du légat du pape, d'infliger des peines judiciaires pour des actions que la morale seule réprouvait. Un tribunal, composé de laïques et d'ecclésiastiques avancés en âge, punissait le jeu, l'usure, l'ivrognerie et les fraudes des acheteurs et des marchands. Aux yeux du pieux Adhémar, l'affection conjugale parut aussi coupable qu'un amour immodeste, et il pensa qu'une continence absolue était le seul moyen de rappeler la faveur divine. En conséquence, les femmes, de bonnes comme de mauvaises mœurs, furent séparées des hommes, et placées toutes ensemble dans une partie éloignée

(1) *Gesta*, 2; Robert, 48. Ce dernier historien est assez charitable pour attribuer à la faim, et non à la peur, la fuite de Guillaume le charpentier et de Pierre-l'Ermite. Baldric, 103; Guibert, 501; Tudebodus, 787; *Mus. Ital.*, 1, 165,

du camp. Vers le même temps la santé de Godefroi se rétablit; le peuple ne manqua pas d'attribuer cet événement à son retour à la piété (1).

La nouvelle de l'invasion de la Syrie par les Francs s'était répandue dans tout l'Orient, et inquiétait particulièrement la puissance des musulmans en Egypte. Le calife Mosthadi, instruit que la famine régnait dans le camp des chrétiens devant Antioche, pensa que le moment était favorable pour établir avec eux des relations d'amitié. Il envoya donc des ambassadeurs au camp. Les croisés, avertis de leur approche, se préparèrent à les recevoir avec magnificence. Ils décorèrent leurs tentes, et se revêtirent de leurs habits les plus brillans. La plupart des chevaliers et des

---

(1) ALBERT, 234; *Gesta*, 567; ARCHEV. DE TYR, 695. Le bruit courut dans le camp des croisés, que Suénon, fils d'un roi de Danemark, avait péri avec quinze cents hommes, dans une vallée de la Cappadoce; que Kilidge-Arslan, ayant rallié ses soldats, était tombé sur ce corps de champions de la croix, pendant qu'il se rendait de Constantinople en Syrie, et l'avait totalement détruit. Ce fait n'est rapporté que par Albert d'Aix (p. 233), et, d'après lui, par l'archev. de Tyr (p. 694). Langebeck (*Script. Rerum Danicarum*, III, 631, etc.), tout en soutenant la vérité de ce même fait, confesse cependant qu'aucun historien danois n'en fait mention. Il cherche à fortifier son opinion de l'existence d'un bas-relief en bronze réprésentant Suénon avec les attributs d'un croisé; mais ce bas-relief avait été fait par ordre de Christien I, dont le règne eut lieu dans la dernière moitié du dix-septième siècle. On ne peut douter toutefois que les Danois n'aient fait des pélerinages à la Terre-Sainte avant et après le concile de Clermont.

barons se livrèrent à des exercices militaires; d'autres se mirent à jouer, et les chefs se rassemblèrent dans le conseil. Les ambassadeurs furent surpris de cette apparence de prospérité et de force, et ils délivrèrent leur message, que la supposition d'un autre état de choses avait dicté. Ce message portait « que si les chrétiens consentaient à obéir au calife, le calife leur souhaitait toutes sortes de prospérités; qu'il ne pouvait comprendre les motifs pour lesquels les croisés désiraient se rendre armés au Saint-Sépulcre; que, dans le cas où ils voudraient y aller comme pélerins, il les aiderait dans leur marche, et que la permission de résider un mois à Jérusalem serait accordée à chacun de ceux qui croiraient de leur devoir d'honorer le temple et le Saint-Sépulcre; mais que s'ils continuaient à se fier à leurs armes, ce serait montrer une extrême témérité, parce qu'aucun pouvoir humain n'avait pu jusqu'alors résister avec succès aux califes d'Égypte. » Les chefs de la croisade répliquèrent « que, comme on les avait méprisés et cruellement maltraités autrefois, lorsqu'ils ne portaient que des habits de pélerin, ils avaient été forcés de venir armés; que la Terre-Sainte appartenait de droit au peuple de Dieu; qu'à la vérité, pour punition de ses offenses, elle gémissait sous le joug des Turcs, mais que la colère du ciel était enfin satisfaite, et que la Pales-

tine allait redevenir encore une fois florissante; que les musulmans se glorifiaient d'avoir vaincu les Grecs, mais que leur orgueil serait humilié par la valeur des Latins; que les Égyptiens imploreraient un jour l'indulgence et la protection qu'ils offraient en ce moment; que le ciel avait donné Jérusalem aux chrétiens; qu'aucune puissance humaine ne pouvait la leur arracher, et qu'ils la conserveraient, et défendraient le Saint-Sépulcre contre toutes profanations (1).» Ce discours termina la conférence. Les ambassadeurs reprirent le chemin du Caire, accompagnés de députés des croisés (2).

Baghasian ayant remarqué que ni la faim, ni le froid, ni la fatigue, ne pouvaient détourner les saints guerriers de leur but, implora l'assistance de tous les sultans et émirs de la Syrie. Ceux de Césarée, d'Alep et d'Émesse levèrent une armée de vingt mille hommes, dont la garnison d'Antio-

(1) Cette ambassade est ainsi rapportée par Robert, qui, malgré la brièveté ordinaire de ses narrations, entre ici dans d'assez grands détails. L'archevêque de Tyr raconte le fait différemment: il dit (p. 696) que le calife, joyeux des succès remportés par les croisés sur les Turcs, envoya des ambassadeurs aux chrétiens pour les engager à continuer le siége d'Antioche et même pour leur offrir son assistance. Il paraît que de Guignes a adopté le récit de l'archevêque, car il le copie tout entier sans citer d'autorité en marge, et sans parler même d'aucun autre historien.

(2) Raymond, 146.

che devait favoriser l'introduction dans la ville par une sortie. Les Francs ayant été informés de ce dessein, Bohémond et le comte de Toulouse se préparèrent à voler là a rencontre des troupes musulmanes avant leur arrivée. A la tête de sept cents chevaux, seul reste de la brillante cavalerie des croisés, le prince de Tarente et le comte de Toulouse s'avancèrent donc au-devant des ennemis, et les atteignirent dans un défilé où le nombre ne pouvait l'emporter sur la bravoure. Les Turcs commencèrent l'attaque; mais les chrétiens les reçurent lance baissée, et ne laissèrent point entamer leurs phalanges. Les musulmans battirent en retraite. Les Latins les poursuivirent avec acharnement. Deux mille Turcs restèrent sur le champ de bataille. Leurs féroces vainqueurs leur ayant coupé la tête, envoyèrent, avec une joie sauvage, une partie de ces horribles trophées aux ambassadeurs Égyptiens, puis ils plantèrent un grand nombre de ces têtes sur des pieux autour du camp, et en lancèrent d'autres dans la ville, pour se venger des insultes et des moqueries perpétuelles de la garnison d'Antioche (1).

Cinq mois s'étaient écoulés depuis le commencement du siége, pendant lesquels les courageux

---

(1) Baldric, 105; Albert, 237; Guibert, 504; Archev. de Tyr, 697-698.

croisés avaient eu successivement à supporter tous les genres de calamités. Ils se mirent à relever les fortifications de leur camp, tandis que des approvisionnemens, venus d'Italie, remplissaient de vivres leurs magasins. Au moment où la rage et l'indignation de l'Europe contre l'Asie étaient portées à leur comble, la république de Venise commerçait avec les musulmans, sans s'embarrasser de leur croyance religieuse (1). Pise et Gênes, ses rivales pour le commerce, se conduisirent d'une manière plus noble et plus généreuse; elles envoyèrent des secours considérables d'hommes et de vivres à leurs frères, campés devant Antioche. Leurs navires étant arrivés à l'embouchure de l'Oronte, l'agréable nouvelle s'en répandit aussitôt dans le camp (2). Une foule innombrable de pélerins

(1) Du temps même de Charlemagne, les Vénitiens achetaient des esclaves et les vendaient aux Sarrasins en Espagne et en Sicile. Vers l'an 747, le pape Zacharie défendit d'acheter des esclaves chrétiens à Rome, et d'en vendre aux musulmans d'Afrique. Un peu plus d'un siècle après, le gouvernement de Venise prohiba le trafic des esclaves chrétiens. Les Vénitiens vendirent aussi des armes aux infidèles, jusque vers la fin du dixième siècle, époque à laquelle les empereurs Basile et Constantin amenèrent la république à mettre un terme à ce genre de commerce. MARIN, *Storia civile e politica del commerzio de' Veneziani*, tome I, p. 206; tome II, p. 55, cité dans Heeren, *Essai sur l'influence des Croisades*; MURATORI, *Antiquitates; Med., Ævi. Dis.* 30; vol. II, p. 883.

(2) L'Oronte se jetait dans la mer à trois ou quatre lieues d'Antioche. (*Note du Traducteur.*)

affamés vola sur la côte, où Bohémond et Raymond les suivirent avec quelques détachemens de troupes régulières. Les Turcs, guettant toujours l'occasion de surprendre les chrétiens, mirent en embuscade sur leur passage quatre mille hommes, qui attaquèrent l'escorte dans un défilé, au moment où elle revenait vers le camp. Le chemin était encombré de milliers de chrétiens chargés de munitions de guerre et de bouche. Enflammés à la perspective de ce butin, les musulmans, armés de leurs cimeterres, fondirent à l'improviste sur leurs ennemis, et en firent un grand carnage. Le prince de Tarente prit la fuite, et vint rapporter dans son camp la nouvelle de cette défaite. Godefroi pressa les princes, ses compagnons d'armes, de venger la mort de leurs frères (1), et suivi

---

(1) On lit, dans une chronique imprimée à Paris en 1517, et intitulée, *Grand voyage d'outre-mer,* le discours suivant, que l'auteur de la chronique prétend avoir été prononcé par Godefroi dans cette circonstance: « *Beaux seigneurs, mes frères et compagnons en Iésus-Christ,* » *Se la verite est ainsi comme la nouvelle se dit, que par nos péchés ces* » *chiens cruels aient ainsi occis ces vaillans hommes et de si grand con-* » *seil comme ils estaient. Je ne vois que deux choses, c'est que nous mour-* » *rons avecque eulx comme vrays et loyaulx chrétiens, assurés de recevoir* » *le guerdon de notre Sauveur Iésus-Christ, pour lequel servir nous som-* » *mes icy venus et avons quitté nos terres et parens; ou s'il lui plaist* » *notre service, qu'il nous doint prendre la victoire et vengeance de ces* » *mastins, qui ainsi ont empiré et affaibly la chrétienté de ses vaillants* » *hommes.* »

(*Note du Traducteur.*)

des deux Robert, de Hugues et des autres chefs, il vola à leur secours. Avant d'arriver au fatal défilé, il rencontra Raymond qui avait perdu les plus braves de ses gens. Baghasian ayant mis de son côté toutes ses troupes en mouvement, le duc de Lorraine revint sur ses pas, s'empara d'une éminence près de la ville, et massacra, ou força de se réfugier derrière leurs murailles tous ceux des assiégés qui étaient sortis d'Antioche. Les troupes qui venaient de mettre Raymond et les siens en déroute n'eurent plus d'espoir de salut que dans une seconde victoire. Les femmes d'Antioche bordaient les remparts, et par leurs cris animaient leurs maris au combat. Les chrétiens prétendirent qu'au milieu de ces cris ils distinguèrent parfaitement ceux qu'un intérêt sincère et véritable inspirait aux femmes turques, de ceux que l'imitation faisait pousser aux femmes grecques et arméniennes.

Baghasian avait mal jugé de la force et de la valeur des combattans, il se vit obligé d'ouvrir de nouveau les portes de la ville pour recueillir les fugitifs. Les historiens qui ont rendu compte de cette bataille assurent que si tous les soldats chrétiens avaient combattu avec la valeur héroïque des ducs de Lorraine et de Normandie, dont ils rapportent les prodigieux faits d'armes, un très-petit nombre de Turcs aurait échappé au tran-

chant de leurs sabres. Godefroi coupa d'un seul coup un de ses ennemis par le milieu du corps. La moitié supérieure tomba dans la poussière ; mais le malheureux mécréant était si bien assis en selle, que l'autre moitié demeura sur le cheval effrayé, qui rentra au galop dans la ville (1 et 2). Le duc de Lorraine pourfendit un autre musulman, depuis le cou jusqu'à l'aîne, et encore son sabre ne s'arrêta point là ; car il coupa entièrement la selle et les vertèbres du cheval. Robert de Normandie sépara d'un coup de sabre le crâne d'un Sarrasin depuis le sommet de la tête jusqu'aux épaules, et voyant l'une des parties rouler à terre, il s'écria qu'il la dé-

---

(1) Le Tasse attribue à la courageuse et belle Clorinde un fait à peu près semblable :

E tra'l collo e la nuca il colpo assesta:
E tronchi i nervi, e'l gorgozzuol reciso,
Giò, rotando, a cader prima la testa.
Prima bruttò di polve immonda il viso,
Che giù cadesse il tronco : il tronco resta
(Miserabile mostro) in sella assiso.
Ma libero del fren, con mille rote
Calcitrando, il destrier da se lo scote.

(*La Gerus. liber.*, canto IX, st. 70.)

(2) L'un des historiens de la première croisade (Raoul de Caen), rapporte le même fait d'une manière assez plaisante : « Cujus ense trajectus Turcus duo factus est Turci ; ut inferior alter in urbem equitaret, alter arcitenens in flumine nataret. »

(*Note du Traducteur.*)

vouait aux puissances de l'enfer. Tancrède fit jurer à son écuyer de garder le silence sur les exploits dont il serait témoin ; mais la modestie de ce héros ne doit point diminuer notre admiration pour son courage (1). Un des fils de Baghasian, douze émirs et deux mille soldats périrent dans cette terrible bataille ; et si la nuit n'avait pas suspendu la férocité des héros victorieux, Antioche serait tombée ce jour là même en leur pouvoir. Les dépouilles des morts dédommagèrent les chrétiens des désastres qu'ils avaient éprouvés. Le lendemain, à la pointe du jour, les Turcs sortirent de la ville, rassemblèrent les cadavres de leurs amis, et les enterrèrent dans un lieu consacré à cet usage, hors des murs d'Antioche. L'habitude de contempler des scènes d'horreur avait éteint tout sentiment d'humanité chez les chrétiens ; ils exhumèrent ces cadavres pour les dépouiller de leurs habits et de leurs ornemens ; puis ils séparèrent les têtes de leurs troncs ; en exposèrent quinze cents sur des piques aux yeux des Turcs qui fondaient en larmes, et en envoyèrent quelques autres au calife d'Égypte en signe de leur victoire (2).

---

(1) « Sed est, quod stupeam, nec satis valeam stupere : cum homo » tam pretiosus laudis emptor, mox præsentis ora armigeri silentio » concluserit adjurato. » Rad. Cad.

(2) Baldric, 106-107 ; Raymond, 147 ; Albert, 237 ; Guibert, 505.

Ces suites révoltantes de la bataille n'empêchèrent pas d'autres horreurs. Les sauvages guerriers campés devant Antioche mirent en pièces les sépulcres des Turcs, et se servirent de leurs ruines pour élever une forteresse près de la porte du Pont, à l'instar des monceaux d'ossemens humains gisant devant Nicée, qu'ils avaient convertis en une tour de guerre. Le comte de Toulouse accepta la garde honorable mais périlleuse de cette forte-

---

506; Archev. de Tyr, 699-701; Tudebodus, 790; Ralph de Diçeto, p. 493; Mathieu Paris, p. 29-30; et De Guignes, II, 89-90. Les historiens arabes ne donnent à cet égard guère plus de détails que les historiens latins. Malmsbury (p. 448) cite tous les actes particuliers de bravoure de Godefroi, et rapporte, d'après un témoin oculaire, l'histoire d'une lutte dans laquelle ce chef célèbre combattit et terrassa un lion près d'Antioche. Celui qui raconta cette histoire à Malmsbury lui assura que quoiqu'il eût été témoin de la chose, il avait peine encore à la croire véritable. Tous les chrétiens, au nombre de mille environ, qui furent tués, se dépouillèrent de leurs cottes de maille pour revêtir la robe blanche des martyrs, et montèrent au ciel en glorifiant Dieu, mais en s'écriant en même temps devant sa majesté infinie : « *Quare non defendis sanguinem nostrum, qui hodiè pro nomine tuo effusus est?* » *Gesta Francorum*, p. 13.

Better be dumb than superstitious:
Who violates the godhead is most vicious
Against the nature he would worship: He
Will honour'd be in all simplicity,
Have all his actions wonder'd at, and view'd
With silence and amazement, not with rude,
Dull and profane, weak and imperfect eyes,
Have busy search made in his mysteries

Ben Jonson.

resse. Cette preuve de courage imposa silence aux calomnies sans nombre des soldats, qui prétendaient que le comte feignait toujours d'être malade pour éviter les dangers. La froideur et la sévérité de son caractère l'empêchaient de se montrer populaire; mais on cessa de l'accuser d'avarice dès que l'on sut qu'il avait donné à Adhémar et à d'autres chefs cinq cents marcs d'argent pour être partagés entre ceux de leurs soldats qui avaient perdu leurs chevaux dans la bataille (1). Les derniers succès que venaient de remporter les croisés ranimèrent le courage des princes et des chefs de l'armée. Ils résolurent dans un conseil de bloquer la porte de Saint-George, située à l'ouest, entre une montagne et l'Oronte. La bourse de Raymond s'ouvrit encore dans cette occasion. Les travaux furent exécutés, et Tancrède se chargea de maintenir ce blocus. L'armée reconnut alors que la fermeté de ce jeune guerrier ne le cédait en rien à son courage, et qu'il n'avait pas moins de vigilance dans la défense que de promptitude et d'impétuosité dans l'attaque. Au moyen de ces opérations, les Turcs se trouvant enfermés de tous les côtés (2), ne purent plus recevoir du dehors ni vivres, ni bois, ni

(1) Raymond, 147; Archev. de Tyr, 701-702; Baldric, 107.
(2) Guibert, 506; Archev. de Tyr, 702.

aucuns des autres objets qui leur étaient nécessaires. Les Syriens et les Arméniens des montagnes avaient jusqu'alors approvisionné les assiégés ; mais Tancrède intercepta leurs convois de blé, de vin et d'huile, et les mit à la disposition du camp chrétien (1). Tous les environs d'Antioche étant au pouvoir des assiégeans, le retour du printemps rétablit les communications avec les contrées éloignées. Baudouin, prince d'Edesse, par des dons proportionnés au rang de chacun, recouvra l'amitié des croisés, qui avaient souvent frémi d'indignation en le voyant déserter la cause sacrée, et murmuré en comparant leur situation à sa prospérité. Un prince arménien, dont les domaines touchaient ceux de Baudouin, envoya une tente magnifique au duc de Lorraine en signe de son amitié. Pancratès, qui cherchait toujours l'occasion de se venger de Baudouin et de ses amis, s'empara de ce présent, et l'envoya à Bohémond de sa propre part. La prudence aurait dû inspirer à Godefroi une noble indifférence en pareille circonstance ; mais il se rendit, accompagné de Robert de Flandre, son intime ami (2), dans la tente de Bohémond, pour réclamer le présent qui lui avait été destiné. L'avare Italien refusa cette

(1) *Gesta*, 14 ; *Mus. Ital.*, 1, 171-175.

(2) Robert de Flandre fut toujours le *fidus Achates* de Godefroi.

restitution ; Godefroi exposa alors ses plaintes dans le conseil, et une pièce de taffetas suffit pour mettre en mouvement les passions de plusieurs milliers d'hommes qui avaient méprisé tous les intérêts du monde et quitté l'Europe afin de venir mourir en Asie. La justice des réclamations de Godefroi était si évidente, qu'on ne put faire autrement que de reconnaître ses droits ; Bohémond céda à l'avis général ; la tente fut remise au duc de Lorraine, et la paix se rétablit (1).

La nouvelle que le sultan de Perse faisait des préparatifs pour secourir les assiégés, vint troubler la prospérité des chrétiens. Leurs alarmes furent encore augmentées par la retraite d'Étienne, comte de Chartres, qui prétendit qu'étant malade, l'air salubre d'Alexandrette était indispensable au rétablissement de sa santé ; et parce qu'on attribuait le départ du comte à d'autres motifs que celui qu'il alléguait. Étienne emmena avec lui quatre mille hommes. Cette circonstance porta les princes croisés à faire de nouvelles lois pour prévenir les désertions et établir une discipline plus rigoureuse. D'après ces lois, celui qui se retirait sans l'autorisation du conseil était traité comme s'il eût commis un homicide ou

(1) Albert, 242.

un sacrilége (1). L'espoir d'être secourus par la Perse inspira aux assiégés de nouveaux actes de trahison. Accablés par toutes les misères de la guerre, ils implorèrent une trève, à l'effet, disaient-ils, de préparer les conditions qui devaient accompagner la reddition de la place. On convint donc que les horreurs des armes seraient suspendues, et que la religion servirait de garantie aux promesses mutuelles. Les portes de la ville furent ouvertes, et des communications libres et familières s'établirent entre les individus des différentes nations qui se trouvaient parmi les assiégés et les croisés. Le dernier jour de la trève expira sans qu'aucune offre de capitulation fût faite par les Turcs. Non contens de cela, ils violèrent encore leurs sermens, en faisant prisonnier Walo, noble chevalier, qui, ainsi que beaucoup d'autres de ses compagnons de guerre, était allé se promener dans les bosquets d'Antioche. *Ces chiens armés* (c'est ainsi qu'un témoin oculaire, indigné de leur perfidie et de leur cruauté, appelle les musulmans) mirent le chrétien à la torture, et déchirèrent son corps en pièces (2).

Les croisés, brûlans de fureur et d'indignation, recommencèrent le siège. Chaque jour la défense

(1) Archev. de Tyr, 703.
(2) Robert, 52-53.

faiblissait ; et au moment où le besoin de la ruse se faisait le moins sentir, elle fut appelée à l'aide de la valeur. Près de la porte de Saint-Georges, il y avait trois tours, gardées par trois frères d'une noble tribu d'Arménie, dont la famille avait pris le nom et la profession de Boni-Zerri, ou *fils de faiseurs de cuirasses* (1), sans rien perdre pour cela de sa dignité. Lors du siége d'Antioche, le chef de cette famille se nommait Phirouz. C'était un homme d'un caractère bas et sordide, qui faisait servir la religion à ses passions, et qui, après avoir abjuré la foi catholique, s'était uni avec les musulmans. Ses talens lui avaient mérité la faveur de Baghasian, et diverses fonctions civiles et militaires lui étaient confiées. Il existait beaucoup d'affinité entre le caractère de Bohémond et celui de Phirouz. A différentes époques du siége, les événemens de la guerre donnèrent occasion à ces deux hommes de nouer des relations ensemble. Les magnifiques promesses de l'Italien déterminèrent l'Arménien à violer son serment de fidélité envers Baghasian, et il fut convenu que les tours qu'il commandait seraient livrées aux chrétiens (2). Bohémond trouva Godefroi,

---

(1) ARCHEV. DE TYR, 704 ; ALBERT, 244 ; TUDEBODUS, 792.

(2) Robert et Fulcher, comme s'ils étaient honteux de ce qu'Antioche fût prise par stratagème, assurent que Jésus-Christ apparut en

Hugues et les deux Robert disposés à accepter la reddition d'Antioche à quelques conditions que ce fût ; mais le comte de Toulouse, aussi ambitieux que le prince de Tarente, soupçonna des motifs intéressés dans la conduite de celui-ci. Dans un conseil général, Bohémond exposa ainsi la nécessité de changer de plan pour la prise d'Antioche : l'armée, dit-il, avait eu à supporter pendant sept mois tous les genres de misère ; le sang avait été répandu, la famine avait dévasté les rangs des croisés, et cependant Antioche était encore entre les mains de l'ennemi. Les armées de Perse s'approchaient, et allaient forcer les Francs à lever le siége. Puisque la bravoure ne réussissait point, il était politique de recourir à d'autres moyens pour se mettre en possession de la ville avant l'arrivée des Persans. La principauté d'Antioche devait être la récompense de l'habileté et de la sagesse, et servir d'encouragement aux entreprises des chefs de la croisade. Le comte de Toulouse fut le seul des princes qui refusa son assentiment à cette proposition (1). Il représenta adroi-

songe à Phirouz à diverses reprises, et qu'il l'exhorta à livrer la ville à l'armée chrétienne.

(1) Guillaume de Tyr rapporte ainsi la chose (p. 705) ; Baldric et Tudebodus prétendent au contraire, que la proposition fut rejetée par les chefs de la croisade (p. 109-792) ; Guibert penche à le croire aussi (p. 509.)

tement que tous les croisés étant frères, et égaux en droits, les fruits comme les dangers de la guerre devaient être également partagés entre eux. L'approche des secours des Persans redoublait les alarmes de jour en jour, et la politique ne laissait d'autre alternative que de s'emparer immédiatement de la ville, ou d'envoyer une grande partie de l'armée au-devant de cet ennemi menaçant pour le repousser. Le conseil fut convoqué de nouveau. L'unanimité de sentimens des ducs de Lorraine, du comte de Vermandois et des deux Robert l'emporta sur l'opposition de l'ambitieux provençal, et il fut résolu qu'aucune proposition n'était plus digne d'être adoptée que celle du prince de Tarente; que Jérusalem et la Terre-Sainte avaient seuls déterminé les croisés à quitter l'Europe, et que la cause des croisades serait déshonorée si l'armée venait à périr faute de générosité envers un seul individu. Bohémond révéla alors son amitié avec Phirouz, et l'offre faite par ce renégat de lui livrer la ville. Les princes promirent à leur frère d'armes qu'Antioche lui appartiendrait s'il parvenait à s'en emparer, mais à la condition que, dans le cas où l'empereur Alexis viendrait au secours des chrétiens, Bohémond serait tenu de reconnaître sa supériorité féodale (1).

(1) Robert, 54; Baldric, 108; Guibert, 509-510; Guillaume de

Par l'entremise d'un des fils de Phirouz, qui était espion des Turcs dans le camp des chrétiens, on arrêta les moyens de faire réussir le complot. Sans que l'on puisse en connaître la cause, le bruit se répandit bientôt dans Antioche que le projet de livrer la ville aux chrétiens se tramait sourdement. Baghasian s'était toujours méfié des Grecs et des Syriens résidant dans Antioche; il fit épier soigneusement leurs démarches, et le conseil des infidèles arrêta que si le secours des Persans n'arrivait pas sous peu, tous les tributaires de la ville seraient mis à mort. Baghasian avait en Phirouz une confiance illimitée; mais comme l'influence du renégat sur ce prince excitait depuis long-temps la jalousie des courtisans, ils éveillèrent des soupçons sur sa loyauté dans l'esprit de Baghasian. Phirouz parut devant eux, et sans leur laisser le temps de l'accuser de trahison, il se leva, et déclara, en sa qualité de sénateur, qu'il verrait adopter avec plaisir toutes les mesures de précaution qui pouvaient

---

Tyr, 705-707. Il paraît, d'après Raoul de Caen, que Bohémond éloigna d'Antioche Tancrède avec ses troupes, pendant tous ces débats, et que Tancrède n'en fut informé qu'après la prise d'Antioche. Ce procédé excita l'indignation de Tancrède, qui s'emporta violemment contre le caractère jaloux et égoïste de Bohémond. Baldric prétend au contraire que Tancrède sut tout; mais, dans un cas de cette nature, l'autorité de Baldric ne peut être opposée à celle du biographe de Tancrède.

être prises; qu'il pensait que les gardes des tours devaient être changées, et que de cette façon on détruirait toute communication secrète entre les assiégeans et les assiégés. Un avis aussi judicieux, et aussi patriotique en apparence, dissipa toutes les suggestions de la calomnie, et Baghasian donna ainsi que son conseil, son assentiment aux mesures proposées par Phirouz. Le matin du jour suivant (3 juin 1098) fut le moment fixé pour changer les gardes des tours; mais l'œuvre de la trahison devait s'accomplir plus tôt encore. Pendant le repos et le silence de la nuit, Bohémond s'avança avec ses troupes sous les murs de la ville. Il envoya un de ses amis dévoués avertir Phirouz de son arrivée. A l'instant où ce guerrier et le renégat s'entretenaient ensemble, un officier de ronde passa dans la tour. Le guerrier se retira. Phirouz se présenta lui-même devant l'officier, et reçut de lui les plus grands éloges sur sa vigilance. Le croisé revint ensuite auprès de ses camarades, et les instruisit que tout était préparé pour l'exécution du complot. Le traître Phirouz leur jeta plusieurs cordes du haut des remparts; mais ni les menaces, ni les prières, ne purent décider les Latins à se hasarder dans une entreprise aussi périlleuse. Bohémond voyant cela s'élance seul sur les murs. Personne ne le suit, et il est obligé de redescendre auprès de ses soldats, désespérant

du succès de ses plans. Son retour dissipa les terreurs paniques de ses guerriers, qui n'eurent plus d'autre désir que d'escalader les remparts. Ils y mirent tant d'impatience et de précipitation, que l'échelle se rompit, et que soixante seulement d'entre eux atteignirent le sommet des murs; mais ceux-ci préparèrent d'une manière épouvantable le chemin à leurs amis. Ils s'emparèrent de dix tours et en égorgèrent les gardes; puis ils coururent ouvrir une poterne par où l'armée toute entière entra dans la ville avec la férocité de soldats religieux qui triomphent, et l'insolence ordinaire à ceux qui ont éprouvé une résistance obstinée. La bannière de Bohémond fut arborée sur l'une des plus hautes tours de la ville; les trompettes sonnèrent le triomphe des chrétiens, qui se mirent à massacrer les habitans endormis en faisant retentir les airs du cri *Deus id vult!* Pendant quelque temps les Grecs et les Arméniens furent aussi exposés (1) que les musulmans; mais les croisés ayant suspendu un instant le carnage, et étant parvenus à discerner les chrétiens des infidèles, on mit une marque sur les demeures des premiers, et dès-lors elles furent regardées comme sacrées. Les farouches Latins n'eurent égard ni à l'âge vénérable des vieillards, ni à la

(1) Fuller, *Holy war*, liv. 1, chap. xvii.

faiblesse de la jeunesse, ni à la beauté des femmes. Les maisons n'étaient point un abri contre leur fureur, et la vue d'une mosquée ajoutait encore à la virulence de leur cruauté. Si par hasard un musulman parvenait à traverser les rues sans accident, et à sortir de la ville, il n'échappait pas pour cela à la mort; car les Francs, parcourant en tous sens les plaines des environs, n'y laissaient aucune retraite sûre. La prise de la citadelle fut négligée par les vainqueurs, et beaucoup d'ennemis s'y réfugièrent avant que l'on ne songeât de quelle importance il était de la soumettre. Le nombre des Turcs massacrés pendant cette nuit s'éleva au moins à dix mille. Baghasian éprouva un sort digne de pitié, et qu'il était loin de mériter. Étant venu à bout de passer heureusement à travers le camp des croisés avec quelques-uns de ses amis, il se retira dans les montagnes. La fatigue, le désespoir, et le sang qu'il perdait, par une ancienne blessure qui se rouvrit, lui causèrent un vertige, et il tomba de cheval. Ceux qui l'accompagnaient le relevèrent; mais, comme il ne pouvait se soutenir, il retomba de nouveau. Dans ce moment ses amis entendirent ou crurent entendre l'approche de l'ennemi, et comme les grands dangers ramènent toujours à la première des lois de la nature, c'est-à-dire à l'instinct de sa propre conservation, ils abandonnèrent leur maître

à sa destinée. Les gémissemens du prince arrivèrent jusqu'aux oreilles d'un chrétien syrien qui se trouvait dans la forêt. Cet homme s'approcha de l'infortuné vieillard gisant à terre, et sans se laisser attendrir par ses supplications, il lui coupa la tête, et la porta en triomphe dans le camp des Francs (1).

Les valets et les gens de la suite du camp s'étaient mis à piller les maisons d'Antioche dès que les portes avaient été ouvertes; mais chez les soldats la soif du sang prévalut sur la rapine, et ce ne fut que lorsque toutes les habitations, depuis les palais de marbre jusqu'aux plus misérables masures, furent converties en des lieux de carnage; lorsque le sang humain et les cadavres entassés les uns sur les autres remplirent également les rues les plus étroites comme les places les plus spacieuses, que ces assassins se livrèrent au pillage, et qu'ils devinrent aussi avides de butin qu'ils avaient été impitoyables. La ville était riche en objets de luxe de l'Orient; mais ses

---

(1) Robert, 55; Baldric, 109-113; Albert, 244-247; Guibert, 510-511; Archev. de Tyr, 710-712; Rad. Cad., 308; De Guignes, 2, 91-93; Malmsbury, 434; Ordericus Vitalis, 737. Dans le poëme du Tasse, Phirouz meurt devant Jérusalem. Phirouz, survécut, au contraire, au siége de cette ville, retourna à Antioche et se fit un parti d'un grand nombre de chrétiens mécontens. Il les trahit ensuite pour les musulmans, abjura le christianisme et mourut de la mort d'un brigand.

trésors avaient été employés à approvisionner les habitans de vivres pendant le siége. Quelques magasins de blé, de vin et d'huile n'avaient point encore été touchés; les croisés oubliant leur férocité pour s'abandonner à la débauche et à l'hypocrisie, vices qui d'ordinaire n'appartiennent qu'aux nations civilisées, se mirent à boire et à manger en adressant à Dieu des actions de grâces. La discipline du camp se relâcha; les passions furent portées jusqu'à la licence la plus effrénée, et au milieu de l'excès de leurs déréglemens, les chrétiens ne se souvinrent plus des miracles que le ciel avait faits pour eux, et méprisèrent ses jugemens (1).

Peu de jours après leur conquête, les nouveaux citoyens d'Antioche se virent encore appelés aux armes. La défaite du sultan de Nicée et la dévastation des pays turcs avaient répandu la surprise et l'alarme dans les cours de l'Orient. L'empereur de Perse rassembla ses amis pour exterminer les ennemis du prophète. Tous les peuples qui reconnaissaient son autorité, de quelque manière que ce fût, vinrent se ranger sous les bannières de la religion. Kerboga, émir de Mosul, son ministre et le plus grand général de ses états, fut chargé du commandement de ces trou-

(1) Albert, 247; Guibert, 511; *Gesta*, 567; Rad. Cad, 308.

pes. Kilidge-Arslan réunit ses forces dispersées, et rejoignit Kerboga. Cette armée ainsi composée s'élevait à deux cent mille hommes au moins (1). Heureusement pour les croisés, la sagesse des plans de Kerboga n'égalait point sa bravoure personnelle. Traitant ses ennemis avec le mépris d'un musulman orthodoxe, il n'avait pas prévu la chute d'Antioche. Il dirigea sa marche à travers la principauté d'Edesse, et s'y arrêta afin d'anéantir le pouvoir de Baudouin. Depuis trois semaines il recommençait sans cesse des attaques infructueuses, lorsque l'avis de la ruine de la capitale de la Syrie força les Persans à traverser l'Euphrate, et à se hâter de voler au secours de leurs alliés subjugués (2).

Les troupes musulmanes plantèrent leurs tentes autour de la capitale conquise, et firent passer des renforts dans la citadelle, que les ennemis avaient si inconsidérément négligée (3). Malgré tout cela les Turcs auraient pu être vaincus et la forteresse prise, si les chrétiens avaient eu des hommes et des murailles à leur opposer. Mais en peu de jours

---

(1) Tel est l'estimation d'Albert d'Aix. Tudebodus (p. 791) porte le nombre des Persans à trois cent soixante-cinq mille hommmes, et Raoul de Caen (p. 319) à quatre cent mille.

(2) Baldric, 111-112; Albert, 243; Guibert, 302.

(3) Albert, 248-250; Archev. de Tyr, 714. Ducange, note sur l'*Alexiade*, p. 88; Malmsbury, 434.

leurs orgies avaient consommé tous les vivres qui se trouvaient dans la ville, et lorsque les Persans parurent, les croisés firent de vains efforts pour rassembler quelques provisions nouvelles dans les campagnes dévastées des environs. L'épée menaçait au dehors, et la faim au dedans. C'est pourquoi les musulmans résolurent de conquérir la ville par la famine, si leurs cimeterres étaient insuffisans. Ils s'emparèrent du port de Saint-Siméon, incendièrent les vaisseaux qui y mouillaient, et par ce moyen les villes situées sur les bords de la Méditerranée se trouvèrent dans l'impossibilité de venir au secours des chrétiens. Toutes les misères souffertes par les croisés devant les murs d'Antioche n'étaient rien encore, comparées avec les horreurs qui les accablaient dans l'enceinte des murs de la ville. Tant qu'il resta quelque nourriture pour les chevaux, on les garda pour boire leur sang; plus tard on fut contraint de les tuer afin de manger leur chair. On dévorait avec avidité les végétaux les plus dégoûtans; on faisait bouillir les feuilles des arbres, et les peaux des animaux; le cuir même des armures servait d'aliment. Il n'existait rien de si mauvais et de si insipide que la famine ne rendît agréable au goût. Les souffrances égalisaient tous les rangs, faisaient disparaître toutes les distinctions. Le courage des guerriers, l'orgueil de la noblesse, les vertus re-

commandables des dames et la pudeur modeste des vierges, étaient rabaissés, par les tourmens déchirans d'une faim insatiable et sans cesse renaissante, au niveau de ce qu'il y avait de plus vicieux et de plus ignoble. Le peuple demandait à manger par des supplications et par des cris. Nul ne pouvait se soustraire à ce fléau, et Godefroi lui-même finit par se trouver sans chevaux et sans argent (1). D'après un vieil historien, il paraît que quelques-uns des malheureux assiégés ne cessaient de s'écrier: « O Seigneur? que ton nom soit sanctifié! » et qu'ils se consolaient, en pensant que le Seigneur châtie ceux de ses enfans qu'il veut récompenser dans une autre vie (2). La résignation était peut être la vertu de quelques-uns; mais toute l'armée n'avait pas le courage des martyrs, et les esprits n'étaient arrachés aux horreurs du désespoir que par la fausse espérance de se voir bientôt secourus par quelques nouveaux bataillons de croisés. Une multitude de soldats se sauva par-dessus les murs. Parmi les chevaliers qui les imitèrent et dont on a conservé les noms, on compte Guillaume et Albéric de Grantménil. Le premier avait épousé une sœur de Bohé-

(1) Robert, 59; Baldric, 117; Raymond, 153; Guibert, 518; Archev. de Tyr, 715-717.

(2) Baldric, 117; Tudebodus, 798; *Alexiade*, p. 88, note; De Guignes, liv. 13.

mond; le second, tout à la fois ecclésiastique et guerrier, se trouvait attaché à la cause sacrée à ce double titre. Guillaume le Charpentier, méprisant le serment qu'il avait fait en présence de toute l'armée, s'enfuit aussi. Il est parlé encore de plusieurs déserteurs obscurs. L'archevêque de Tyr ajoute, dans son indignation, qu'il ne fait pas mention d'un plus grand nombre d'individus, parce que leurs noms, rayés du saint livre de vie, ne doivent point trouver place dans son ouvrage (1).

Les déserteurs, trompés dans l'espoir qu'ils avaient conçu de profiter des vaisseaux européens entrés dans le port de Saint-Siméon, prirent la route d'Alexandrette, et après une foule de dangers non moins funestes que ceux qu'ils fuyaient, ils rejoignirent le comte de Chartres. Leur air de souffrance et de misère disait assez en quel état les Latins se trouvaient à Antioche. Néanmoins, afin de ne pas paraître avoir déserté pour des motifs frivoles, ils exagérèrent les calamités de leurs frères. On en vint au point de désespérer entiè-

---

(1) Tudebodus, 799; Baldric, 117; Albert, 251; Archev. de Tyr, 717. « Alii multi quorum nomina non tenemus, quia deleta de libro » vitæ, præsenti operi non sunt inserenda. » Les déserteurs s'échappaient d'Antioche par le moyen d'une corde. Baldric dit que leurs mains en étaient horriblement écorchées; cette circonstance n'est pas indifférente; car elle devait être agréable aux croisés qui, indignés et peut-être même envieux d'une pareille fuite, se plaisaient à désigner les fuyards sous la dénomination de *danseurs de corde*.



rement de la croisade; c'est pourquoi Étienne commença à effectuer sa retraite en Europe. Il rencontra à Philomélium, en Phrygie, l'empereur de Constantinople, qui s'avançait dans le dessein de partager les conquêtes qu'il supposait d'avance avoir été faites par les Latins, ou, comme le prétend sa fille, pour aider ses sujets féodaux à faire le siége d'Antioche. De nouveaux bataillons de croisés européens étaient arrivés peu de temps auparavant sur les bords du Bosphore, et s'étaient incorporés dans l'armée d'Alexis. Les récits des déserteurs firent autant d'impression sur l'esprit de l'empereur que sur celui d'Étienne. Le but principal de la politique d'Alexis était de maintenir l'empire grec dans l'état où il se trouvait alors, sans prodiguer ses ressources à des expéditions éloignées. Toutefois, s'il eût été courageux, comme il avait une armée nombreuse, il aurait pu aider les Latins à chasser les nuées de Tartares qui les enveloppaient. Mais la prudence et la pusillanimité l'emportèrent dans son esprit, et il ne lui vint pas seulement une fois dans la pensée que la reconnaissance lui faisait un devoir de s'acquitter envers les croisés de la conquête de Nicée. L'ordre de revenir à Constantinople fut en conséquence donné; les reproches et les supplications de Guy, frère de Bohémond, furent sans effet; ce jeune guerrier ne put

même obtenir, pour lui et pour ses amis, la permission de se rendre à Antioche. Tous les champions européens de la croix se virent contraints de marcher dans les rangs de l'armée de l'empereur. La fureur que leur inspira cette conduite d'Alexis se tourna bientôt en malédictions contre le ciel. L'humilité et la résignation ne sont pas les qualités du fanatisme, maladie qui prend aussi souvent sa source dans l'orgueil que dans l'exaltation de l'esprit. Ceux qui en sont atteints s'imaginent être plutôt les soutiens que les agens de la Providence; ils se croient égaux à Dieu; et quand ses décrets ne s'accordent pas avec leurs idées, ils blasphêment et se révoltent contre leur devoir. Pendant les trois premiers jours de leur retour, les évêques, les abbés et les prêtres s'abstinrent des prières et des exercices spirituels accoutumés; les sentimens qui se manifestaient chez eux par un visage sombre et quelques murmures, donnaient lieu, chez les gens des classes moins élevées, à une indignation ouverte. L'impiété porta même à dire qu'aucun homme ne voudrait plus désormais se faire pélerin ou soldat de Dieu; et si le ciel est tout puissant, ajoutait-on, pourquoi consent-il à toutes les choses qui se passent (1)?

(1) Tudebodus, 799; Robert, 60; Baldric, 118-119; Albert, 253; Archev. de Tyr, 718-720; *Alexiade*, p. 256-257; et notes de Ducange.

La nouvelle de l'approche d'Alexis avait soutenu le courage de ses alliés dans Antioche ; mais lorsqu'ils apprirent sa lâcheté, ils le vouèrent, lui et son armée, à une infâmie éternelle, non-seulement pour avoir manqué à ses obligations, mais encore parce qu'il privait frauduleusement le peuple de la croix des secours même que Dieu lui envoyait. On implora le ciel pour qu'il plongeât les Grecs dans les tourmens sans fin, qui sont le partage de l'infâme traître Judas. Le découragement abattit quelques-uns des esprits les plus forts, et si Godefroi, Raymond et Adhémar n'eussent pas déployé une fermeté héroïque, les soldats auraient été abandonnés, et beaucoup de chefs auraient cherché à s'échapper par mer, et à retourner en Europe. Les soldats tombèrent dans la mélancolie et le désespoir. Ni les supplications, ni la sévérité, ne purent les engager à rester à leurs postes; ils s'enfermèrent tous chez eux. Bohémond incendia leurs maisons : les soldats coururent alors vers leurs quartiers et reprirent leur service militaire. Deux mille églises et maisons particulières furent la proie de cet incendie; les flammes se répandirent avec une telle rapidité que Bohémond craignit un instant que le siége de sa principauté ne devînt un monceau de ruines, ou, comme le disent quelques-uns des plus anciens écrivains, que l'église de Saint-

Pierre et de Sainte-Marie ne fût aussi consumée par le feu (1).

Quoique l'incendie eût forcé les soldats à reprendre leurs postes, cette contrainte ne pouvait néanmoins donner de l'énergie à des corps exténués et à des esprits au désespoir. La ruine des espérances de la chrétienté paraissait inévitable, et personne ne songeait alors qu'il fût désormais possible de délivrer les lieux sacrés. La valeur et la ruse avaient fait tout ce qu'elles pouvaient faire. Une ressource plus puissante que toutes les autres restait encore; c'était la superstition. Un ecclésiastique lombard se mit à prêcher le clergé et les laïcs, les nobles et les soldats, afin de dissiper leurs craintes. « Je me rappelle, leur dit-il, qu'un prêtre d'Italie, homme très-pieux, voyageant pour aller dire la messe devant l'évêque de son diocèse, rencontra un pélerin qui lui demanda ce qu'il pensait en voyant tant de princes et de peuples se rendre en sainte compagnie au tombeau du Christ à Jérusalem; le prêtre répliqua; «Quelques-uns sont d'avis que ce dessein » leur a été inspiré par Dieu lui-même; d'autres,

(1) TUDEBODUS, 798; *Gesta* 19; ALBERT, 253; GUIBERT, 517; GUILLAUME DE TYR, 720. Le biographe de Tancrède déplore, dans le style boursouflé qui lui est ordinaire, la destruction des palais, etc.; et, chose remarquable, il assure que les ferrures qui entraient dans la construction de ces palais étaient tirées d'Angleterre.

» que l'entreprise doit être uniquement attribuée
» à la légèreté du caractère français; et que les
» malheurs essuyés en Hongrie et en Bulgarie
» sont la punition de leur manque de piété. Pour
» ma part, je ne puis me décider entre des senti-
» mens aussi différens. » Le pélerin reprit : « Cette
» expédition n'a point pris naissance dans la légè-
» reté des Français, c'est Dieu qui en est l'auteur.
» Les noms de ceux qui se bannissent de l'Europe
» pour servir le Christ, et qui mènent une vie
» sobre et religieuse, sont déjà inscrits au ciel
» sur la liste des martyrs. » Le prêtre demanda à
l'homme qui lui parlait d'un ton si assuré, quelle
était sa famille et sa condition. « Apprends, lui
» répondit le pélerin, que je suis Ambroise, évê-
» que de Milan, serviteur de Jésus-Christ, et que
» dans trois ans les soldats du Seigneur, après
» avoir vaincu diverses nations barbares, et sup-
» porté beaucoup de travaux, entreront en triom-
» phe dans Jérusalem. » L'histoire du prêtre Lom-
bard fut écoutée avec crédulité par les chefs et
par la populace ignorante, et servit mieux qu'au-
cun traité philosophique sur la résignation, à sou-
tenir leur patience (1). Avant que l'effet produit
par cette histoire ne fût tout-à-fait dissipé, un

(1) Albert, 252.

autre prêtre jura sur les saints Évangiles, que pendant qu'il était en prières, Jésus-Christ, accompagné de sa mère et de saint Pierre, lui était apparu et lui avait dit : « Me connais-tu? » Qu'il avait répondu que non; qu'alors une croix s'était montrée au-dessus de la tête du Seigneur, que le prêtre étonné avait reconnu son divin Sauveur, et que le fils de l'homme s'était écrié : « Je vous ai » rendu maîtres de Nicée, je vous ai ouvert les » portes d'Antioche, et en échange de tous ces » bienfaits vous avez souillé votre nom religieux » par d'infâmes débauches avec des femmes » païennes. » Qu'à ces mots la Sainte-Vierge et saint Pierre s'étaient jetés aux pieds de Jésus et l'avaient supplié de répandre sa miséricorde sur ses serviteurs; qu'alors Jésus avait dit à Pierre : « Va, » dis à mon peuple que s'il veut revenir à moi, je » reviendrai à lui, et que dans cinq jours je lui » accorderai l'appui dont il a besoin. » Le prêtre offrit d'établir la vérité de son récit par l'épreuve du feu; mais comme le mérite de la foi croît en proportion de la faiblesse du témoignage, l'évêque du Puy se contenta d'exiger un simple serment de l'ecclésiastique.

Raymond, Bohémond, Godefroi, Hugues, et les deux Robert, jurèrent de ne jamais se séparer les uns des autres, et de ne point déserter la cause sacrée; Tancrède fit preuve de fanatisme ou de

courage en déclarant qu'il ne renoncerait ni au siége de la citadelle ni au voyage de Jérusalem, tant qu'il lui resterait soixante hommes (1). Ce ne fut point le défaut de dévotion parmi le peuple qui paralysait les secours du ciel; car les temples étaient encombrés d'une multitude de pélerins, et les rues retentissaient d'hymnes et de psaumes. Un prêtre et un séculier, qui avaient pris la fuite, se virent arrêtés dans leur marche, l'un par le fantôme de son frère, l'autre par Jésus-Christ lui-même. Les promesses célestes étaient mêlées de reproches; mais le spectre promit que les chrétiens morts dans l'expédition quitteraient leurs tombeaux pour assister leurs frères au jour de la bataille (2). Lorsque la superstition fut parvenue à son comble, un prêtre provençal ou lombard, nommé Pierre Barthelemy, assura aux chefs que saint André lui était apparu dans une vision; que ce saint l'avait transporté à travers les airs jusqu'à l'église de Saint-Pierre, que là il lui avait montré le fer de la lance qui avait percé le côté de Jésus-Christ, et lui avait commandé de publier dans l'armée, que cette lance repousserait toutes les attaques de l'ennemi, et que c'était le comte de Toulouse qui devait la porter;

(1) Robert, 60; Guibert, 516-617.

(2) Fulcher, 392-303; Baldric, 119; *Gesta*, 568.

que d'abord il n'avait point obéi aux ordres du saint, craignant d'être accusé de fraude et d'imposture; mais qu'à la fin la menace de la vengeance céleste l'avait emporté sur ses scrupules, et qu'il s'était décidé à dévoiler son important secret. Le saint homme trouva sa récompense dans la joie qu'il inspira aux chefs, dans les remercîmens dont ils l'accablèrent, et soit par superstition, soit par politique, son histoire ne trouva point d'incrédules (1).

Raymond, son chapelain, et dix autres hommes

---

(1) Comme le comte de Toulouse joua le plus grand rôle dans l'affaire de la lance, l'honneur d'en avoir inventé l'histoire doit lui être attribué. Son chapelain la raconte avec le même ton de conviction que lorsqu'il rapporte les faits historiques les mieux prouvés. Les deux archevêques, Baldric et Guillaume, ne paraissent avoir eu aucun soupçon de la fraude. Raoul de Caen (p. 316-317) affirme que Bohémond, les deux Robert, Tancrède et Arnold, chapelain du duc de Normandie, découvrirent l'artifice, que le prince de Tarente se fit l'interprète de leurs sentimens dans le conseil, et qu'il adressa à Raymond plusieurs questions embarrassantes sur l'histoire de la lance, depuis le temps de Pilate jusqu'à leurs jours. Le récit de Fulcher, dans Duchesne (p. 828), justifie l'archevêque du Puy de toute participation à cette imposture. Il paraît qu'Adhémar aurait dit à Raymond qu'il était impossible que ce fût le fer de la vraie lance, et cependant Fulcher va jusqu'à assurer que lorsque la lance fut trouvée, les hérétiques demeurèrent convaincus. Les paroles de Fuller, au sujet de cette lance, sont curieuses. « Mais, ressouvenons-nous » que le ciel a un pilori où la *fraus pia* elle-même sera punie, et laissons » à la religion sa simplicité primitive plutôt que d'orner ses oreilles » de perles fausses. »



furent choisis pour aller à la découverte de la précieuse relique. Après deux jours employés à de saints exercices, tous les croisés se rendirent dans un ordre religieux à l'église de Saint-Pierre, où entrèrent les douze personnes qui avaient été désignées. Pendant une journée entière le peuple attendit, avec une anxiété mêlée de crainte, le résultat des recherches. Les fossoyeurs creusèrent en vain; ils furent remplacés dans leur travail par d'autres fossoyeurs pleins de vigueur et d'activité, qui, comme les premiers, abandonnèrent l'entreprise. Toutefois, lorsque la nuit arriva et que l'obscurité devint favorable au mystère, Pierre Barthelemy descendit dans la fosse. Après avoir cherché pendant un certain temps, il s'écria à haute voix, qu'il avait trouvé la lance. Le chapelain de Raymond se saisit de la relique et la baisa; le peuple se précipita en foule dans l'église. Son incrédulité se dissipa; et ceux qui composaient cette multitude étonnée se reprochaient les uns aux autres le peu de foi qu'ils avaient montré quelques instans auparavant (1). Un moment suffit pour faire oublier vingt-six jours de misères; l'espérance succéda au désespoir, le courage à la lâcheté. Le fanatisme recouvra toute sa puissance,

(1) Baldric, 119; Albert, 254 Raymond, 150-151; Fulcher, 391; Guill. de Tyr, 721.

et il fut résolu que l'on se servirait de la lance sacrée pour percer le cœur des Turcs, s'ils ne voulaient pas se retirer paisiblement (1). Pierre-l'Ermite, accompagné d'un interprète, fut envoyé en conséquence dans leur camp. Le sultan le reçut avec toute la splendeur et toute la magnificence orientales (2). Mais le fanatique ermite ne se laissa point imposer par cet appareil; et un tel air de mépris se peignit dans toutes ses actions, qu'il ne dut la conservation de la vie qu'à son titre d'ambassadeur. Ses discours furent aussi hautains que ses manières. « Les Turcs, dit-il, doivent quitter immédiatement un pays qui appartient aux fidèles par la munificence de saint Pierre. Dieu affectionne particulièrement les croisés; et il punira ceux qui ne respectent pas les droits de son peuple. Si les musulmans veulent reconnaître la volonté divine, il leur sera loisible de se retirer dans leur pays avec leurs bagages et tout ce qui leur appartient; s'ils consentent à abjurer leur fausse religion, devenant les frères des chrétiens par le baptême, ils pourront même s'établir à Antioche et dans

(1) Anne Comnène, confondant les noms des chrétiens, attribue à Pierre-l'Ermite la découverte de la lance; mais comme elle croyait que Constantinople possédait cette relique, elle suppose que l'objet trouvé était un des clous qui servirent à crucifier le fils de Dieu.

(2) Guillaume de Malmsbury dit (p. 345) que Kerboga était alors à jouer aux échecs, et qu'il ne se dérangea pas.

les territoires qui en dépendent; mais si, au contraire, ils persistent dans leur iniquité et dans leur infidélité, les épées des Francs leur apprendront de quel côté sont le ciel et la justice.» L'effronterie de Pierre remplit tous les auditeurs d'étonnement, et la colère du général persan éclata en ces termes : « Nous méprisons et abhorrons l'idolâtrie » de votre religion; mais si vous êtes disposés à » reconnaître qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et que » Mahomet est son prophète, nous nourrirons et » vêtirons vos corps épuisés; si, au contraire, vous » continuez à pousser la hardiesse jusqu'à propo- » ser des conditions à vos vainqueurs, nous humi- » lierons, par nos épées, l'orgueil de votre nation. » L'esclavage et la mort sont le partage de ceux » qui disputent aux Turcs leurs droits sur une » terre qu'ils ont enlevée aux Grecs efféminés. » L'ermite continua l'entretien sur le même ton, par l'organe de son interprète, et enflamma encore davantage le courroux de Kerboga. Les envoyés des croisés furent chassés avec mépris, et la férocité menaçante de leurs ennemis les força de hâter leur retour dans le camp chrétien (1).

---

(1) Robert, 62; Baldric, 118; Guibert, 520; Archev. de Tyr, 721-722; Tudebodus, 800.

Soldats et chefs accoururent au-devant de Pierre, l'entourèrent et lui demandèrent avec anxiété s'il apportait la paix ou la guerre. L'ermite raconta ce qui s'était passé. Comme il s'exprimait avec feu et éloquence, quand il en vint à peindre l'orgueil et la puissance des Persans, le prudent Godefroi, craignant que la terreur de l'ambassadeur ne devînt contagieuse, l'emmena dans sa tente ; là, il se fit rendre compte en particulier de sa mission. L'indignation qu'inspira la conduite injurieuse des musulmans se répandit dans toute la ville. Aussi les croisés se préparèrent-ils à châtier les ennemis de Dieu : ils se mirent à fourbir leurs boucliers et à aiguiser leurs épées ; puis ils se partagèrent le peu de vivres qui leur restaient, et donnèrent une double ration à leurs chevaux, dont le nombre ne s'élevait plus qu'à deux cents. Les soins temporels n'occupaient pas exclusivement les chrétiens ; ils chantaient des hymnes, priaient, faisaient des processions religieuses, se confessaient les uns aux autres ; et lorsqu'ils venaient se présenter à la sainte table, ils sentaient s'accroître encore leur ressentiment contre les impies musulmans, qui osaient douter de l'efficacité de la mort du Christ. Dans les églises on voyait le clergé se mêler parmi les soldats, et promettre, à ceux qui combattraient avec bravoure, la rémission entière de

leurs péchés. Les chefs de l'armée, les évêques, et particulièrement le pieux Adhémar, ne se contentaient pas de répandre des bénédictions, ils faisaient encore des distributions d'argent et de vivres. Ces mêmes soldats qui, peu auparavant, le visage pâle, défait, la contenance abattue, se laissaient aller au découragement, avaient actuellement le regard animé par l'orgueil et l'ardeur martiale; et paraissaient assurés de la victoire. La religion avait tout changé. Chacun se croyait l'homme de Dieu; chacun était persuadé qu'avec le secours de la lance qui avait percé le flanc du Sauveur, il exterminerait les ennemis de son Dieu (1).

Le jour suivant (28 juin 1098) fut celui de la bataille; comme c'était aussi le jour de la fête de saint Pierre et de saint Paul, cette circonstance redoubla encore le courage religieux de l'armée. Toutes les troupes (à l'exception du comte de Toulouse et d'un petit nombre de Provençaux, qui furent laissés pour contenir la garnison de la citadelle) quittèrent Antioche et se formèrent en ordre de bataille dans la plaine située devant la ville. L'avant-garde était précédée par des prêtres et des moines portant des crucifix dans

---

(1) Archev. de Tyr, 722-723; Guibert, 321; Albert, 255.

leurs mains, implorant à haute voix la protection du ciel et s'écriant dans le langage du psalmiste : « *Sois une tour de défense pour ceux qui* » *mettent leur confiance en toi.* » Chaque événement paraissait un présage favorable; et la rosée du matin embaumant l'air du parfum des roses fut même regardée comme une marque de la faveur spéciale du ciel. L'armée se divisa en douze corps en l'honneur des douze apôtres. Hugues, comte de Vermandois, comme porte-étendard du pape, fut chargé de conduire l'avant-garde. Robert de Flandre prit le commandement du deuxième corps; Robert de Normandie et son noble parent, Étienne, comte d'Albemarle, celui du troisième; l'évêque du Puy conduisait le quatrième ; ce corps était regardé comme le plus honorable des douze, parce qu'il portait avec lui le fer de la lance sacrée; les cinquième, sixième, neuvième, dixième et onzième corps avaient à leur tête de braves et célèbres généraux; le septième et le huitième étaient commandés par Godefroi et Tancrède, et le corps de réserve par Bohémond. L'évêque du Puy, revêtu d'une armure et portant la lance dans sa main droite, s'avança hors des rangs ; il exhorta les champions de la croix à combattre dans cette journée comme des frères en Jésus-Christ et comme des fils de Dieu : « Le ciel, con- » tinua-t-il, vous a pardonné vos péchés, il ne

» peut donc vous arriver aucun mal. Quiconque » mourra ici, continuera de vivre, parce qu'il » cherche la gloire éternelle ; ne redoutez rien, car » le Seigneur vous enverra des légions de saints. » Marchez vers vos ennemis qui se préparent plutôt » à la fuite qu'au combat; marchez à la bataille » au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, et le » Seigneur Dieu tout-puissant sera avec vous. » L'armée poussa des acclamations d'approbation et d'assentiment, puis elle se dirigea vers la plaine située au delà de l'Oronte. Deux mille Turcs qui défendaient le passage du Pont-de-Fer furent dispersés et taillés en pièces par les trois premiers corps; l'armée se forma alors en deux lignes entre les montagnes et la rivière. Hugues occupait la droite, et Godefroi la gauche. Kerboga s'était imaginé que les chrétiens s'avançaient en supplians; mais la destruction de son corps d'observation lui apprit bientôt qu'ils s'avançaient en guerriers. L'habileté présida à ses dispositions; il ne dirigea ses attaques que contre une partie de l'armée, c'est-à-dire contre les corps de Godefroi et de Hugues; de son côté, le sultan de Nicée, après un long circuit, vint tomber sur l'arrière-garde commandée par Bohémond. Les chrétiens n'opposant aucune ruse de guerre à la manœuvre des Turcs, le combat s'engagea corps à corps et lance contre lance. Tancrède tint le

sort de la bataille en suspens, en volant au secours du prince de Tarente; cependant il arriva au moment où les Francs, loin de combattre pour la victoire, ne cherchaient plus qu'à défendre leur vie, et lorsque la cavalerie des Sarrasins avait déjà mis le désordre dans leurs rangs. Dans ce moment périlleux, quelques cavaliers, revêtus d'une armure blanche, montés sur des chevaux blancs, parurent au sommet des montagnes voisines; les soldats reconnurent en eux les martyrs George, Maurice et Théodore (1). La superstition ou la politique porta Adhémar à profiter de cette circonstance pour parcourir les rangs en criant : « Voici, soldats, » le secours que Dieu vous a promis. » Les soldats lui répondirent par le cri de *Deus id vult!* Leur ardeur belliqueuse reprit toute son énergie à ce cri entraînant; et, sans attendre le brillant

---

(1) Voici comment Ordericus Vitalis (liv. IX) rapporte le fait dont il est ici question : « Ecce, deo gratias, ab ipsis montanis visus est exire » exercitus innumerabilis, albis equis insidentes, et in manibus can- » dida vexilla præferentes. Hoc multi viderunt christianorum, et, » sicut putant, gentilium, et hæsitantes mirabantur quidnam esset. » Tandem utrique cognoverunt signum de cœlo factum, et duces il- » lius agminis, sanctos martyres Georgium, Demetrium et Theodo- » rum sua signa ferentes, præcedere cognoverunt. Sarracenis multus » timor inhæsit, et christianis spes melior crevit. »

(Note du Traducteur.)

escadron de leurs célestes alliés, ils serrèrent leurs bataillons, puis s'élancèrent sur les Sarrasins qui, saisis de terreur à ce choc inattendu, jetèrent leurs armes et s'enfuirent. Les chrétiens poursuivirent Kerboga de si près, qu'il fut impossible à ce vaillant émir de rallier ses troupes, de sauver les femmes et les enfans turcs de la mort, et d'empêcher le pillage du camp musulman (1). Le butin fut si considérable, que chacun des vainqueurs se trouva, en un instant, beaucoup plus riche qu'il ne l'était lorsqu'il avait pris la croix. Bohémond eut en partage la tente magnifique de Kerboga. Cette tente, de même que celle envoyée par Aaron-Al-Raschid à Charlemagne, pouvait, dit-on, contenir deux mille hommes ; elle était distribuée en rues comme une ville, et flanquée de tours. Quinze cents chameaux furent trouvés dans le camp, et la cavalerie se remonta avec les chevaux des Arabes. A la nouvelle de la défaite de l'armée de Kerboga, la citadelle d'Antioche se soumit; le commandant et trois cents hommes de la garnison embrassèrent le christianisme et s'établirent dans la ville; quant à ceux de

---

(1) Si l'on en croit plusieurs historiens, les musulmans auraient perdu cent mille hommes dans cette bataille, et les croisés, quatre mille seulement.

Note du Traducteur.)

ces Musulmans qui voulurent demeurer fidèles à leur croyance, ils furent reconduits avec armes et bagages sur les territoires turcs les plus voisins. L'ambition du comte de Toulouse fut la seule chose qui troubla la joie générale : sa bannière flottait sur les murs d'Antioche, lorsque l'armée rentra dans la ville en procession religieuse ; indignés de l'égoïsme du comte, les chefs prirent le parti du prince de Tarente, et firent prévaloir ses droits à la possession libre et entière de sa conquête (1).

Après la défaite des Turcs (2), la joie de leurs

---

(1) Tudebodus, 801-802 ; *Gesta*, 21-22 ; Robert, 63-66 ; Baldric, 120-122 ; Albert, 255-258 ; Raymond, 154-155 ; Guibert, 521-523 ; Archev. de Tyr, 723 ; 726. Malmsbury, écrivain que l'on ne saurait taxer de crédulité superstitieuse, ne parle point de la lance ; mais « on ne peut nier, dit-il (p. 435), que les martyrs aient assisté les » chrétiens dans cette bataille, comme les anges assistèrent autrefois » les Machabées. » Dans l'une des circulaires adressée par les croisés aux princes et aux peuples de l'Europe, la perte des Turcs à la bataille d'Antioche est évaluée à soixante-neuf mille hommes, et celle des chrétiens, à dix mille. Cette circulaire ne contient pas un mot touchant les décès arrivés par suite de la famine et des maladies ; mais elle demande avec instance des envois d'hommes et de vivres. Martenne, *Vet. Script. Amp. Coll.* 1, 568.

(2) Afin de donner une idée du style des lettres officielles que les croisés écrivaient en Occident, et de montrer de quelle façon ils enflaient leurs succès et dissimulaient leurs pertes pour tâcher d'obtenir des renforts des peuples de l'Europe, nous avons inséré dans l'Appendix, à la note I une de ces lettres qui se trouve rapportée dans le *Novus Thesaurus Anecd.* de Dom Martenne, tome 1, p. 272, et dont nous avons emprunté la traduction à M. Michaud.

(*Note du Traducteur*).

succès et l'ardeur du pillage n'occupèrent pas les chrétiens au point de leur faire oublier les soins religieux. La cause du fanatisme avait été sauvée par la superstition; aussi, au moment de la victoire, les prêtres ne négligèrent-ils ni leurs devoirs ni leurs intérêts. Les églises reprirent leur dignité première : des membres du clergé furent désignés pour y célébrer, d'une manière convenable, les rites religieux; les temples qui avaient été convertis en mosquées, ou, par un mépris plus profond encore, en étables, se virent débarrassés de tout ce qui souillait leur enceinte. Les dépouilles publiques fournirent de l'or et de l'argent, dont on fit des croix, des candélabres et d'autres ornemens d'église. Le patriarche grec ayant été rétabli dans ses honneurs et prérogatives, le clergé latin déclara qu'il aimait mieux servir sous ses ordres, que d'élire un nouveau supérieur; cette conduite était contraire aux canons de l'église et à l'exemple des saints et des Pères (1).

---

(1) Cet état de choses ne dura pas long-temps; car, en moins de deux ans, le patriarche fut obligé de se retirer à Constantinople, et les prêtres latins nommèrent pour leur patriarche, Bernard, chapelain de l'évêque du Puy. Archev. de Tyr, 727, etc. Demster dit que si l'on en croit les *Annales écossaises*, Bernard était un Écossais qui, après le concile de Clermont, avait prêché la croisade en Écosse et conduit ses recrues à Antioche. Accolti, p. 175.

CHAPITRE VI.

DÉLIVRANCE DU SAINT-SÉPULCRE.

Ambassade envoyée à Alexis. — Désertion du comte de Vermandois. — Les croisés retardent leur départ d'Antioche. — La peste se déclare parmi eux. — Mort d'Adhémar. — Lettre au pape. — Politique des chefs. — Nouveaux retards apportés au départ des croisés pour Jérusalem. — Les croisés se nourrissent de chair humaine. — L'empressement que témoignent les soldats de s'avancer vers la ville sainte n'est point partagé par les chefs. — Les croisés se mettent en marche. — Trahison du comte de Toulouse. — Découverte de la fraude de la lance. — Politique des croisés à l'égard d'Alexis et du calife. — Les croisés aperçoivent Jérusalem. — Coup d'œil sur les événemens précédens. — État de la cité sainte. — Elle est investie par les croisés. — Horrible sécheresse dans le camp des Latins. — Mœurs des Francs. — Procession autour de Jérusalem. — On donne l'assaut à la ville. — Sa prise. — Premier massacre. — Cruauté de Godefroi — Sa piété. — Second massacre.

PENDANT que le clergé remettait le christianisme en vigueur à Antioche, les princes de la croisade délibéraient sur les affaires temporelles de leur entreprise. Pénétrés encore d'indignation au souvenir de

la lâcheté de l'empereur, ils décidèrent que Hugues, comte de Vermandois, et Baudouin, comte de Hainault, iraient, au nom des saints guerriers, lui reprocher son impiété envers Dieu, et sa perfidie envers les hommes. La conduite tortueuse et inconstante d'Alexis, l'éloignement qu'il avait toujours montré pour aider le zèle des croisés de sa coopération, avaient brisé les liens qui les attachaient à lui, liens dont la promesse d'une assistance mutuelle avait formé la base. Les ambassadeurs dirigèrent leur marche à travers l'Asie mineure; mais, non loin de Nicée, le comte de Hainault tomba dans un piége tendu par les Turcs, et son compagnon seul arriva à Constantinople; Alexis manifesta sa joie de la défaite des Turcs, ennemis de toutes les classes de chrétiens; il n'entendit pas avec moins de satisfaction le récit des misères des croisés, car il voyait sa propre sécurité dans leur faiblesse; il se moqua de leurs menaces, les regardant comme provoquées par le délire de l'impuissance, et se railla de la colère céleste qu'ils lui annonçaient. Le comte de Vermandois n'avait pas le courage ferme et opiniâtre du duc de Lorraine; il frémit à l'idée du danger de traverser de nouveau l'Asie mineure; et, comme s'il eût voulu justifier l'opinion que les Grecs avaient de la versatilité et de la perfide légèreté des Latins, il abandonna la cause

sainte et suivit les traces du comte de Chartre pour revenir en France (1).

Lorsque ces ambassadeurs partirent d'Antioche, l'armée victorieuse des croisés demanda à grands cris à être conduite immédiatement à Jérusalem, pour accomplir son vœu ; mais les chefs décidèrent que l'impatience générale ne serait satisfaite qu'au mois de novembre suivant, parce que les soldats blessés avaient besoin de se rétablir, et l'armée de se reposer de ses fatigues, avant d'affronter de nouveaux périls. L'été de la Syrie avait déjà tari la plupart des sources et des fontaines des environs d'Antioche, et ils ne pouvaient penser sans horreur aux déserts qu'ils avaient à traverser encore. On jugea qu'un repos de trois mois était nécessaire ; en conséquence, les chefs et les soldats se cantonnèrent dans la ville et dans son voisinage (2). Bohémond fit une excursion en Cilicie et soumit Tarse, Adana, Mamistra et Anzarba ; l'émir d'une forteresse voisine appelée Ezaz, implora le secours des croisés contre Redouan, sultan d'Alep. Depuis l'arrivée des Francs, une grande quantité de femmes chrétiennes avaient été réduites en captivité par cet émir, qui en avait

(1) Albert, 260 ; Archev. de Tyr, 729.
(2) Baddric, 122 ; Guillaume de Tyr, 729.

donné une à l'un de ses généraux favoris, sous la condition qu'il ravagerait les terres du sultan turc; mais Redouan eut bientôt dispersé avec quarante mille soldats la faible armée de l'émir, et vint l'assiéger dans son château. D'après le conseil de la femme de son ami, l'émir sollicita l'alliance et l'appui de Godefroi. Le duc de Lorraine, d'abord seul, accompagné ensuite de Baudouin, prince d'Édesse, et enfin du comte de Toulouse et du prince d'Antioche, repoussa le sultan d'Alep; la retraite de celui-ci fut si précipitée, et si peu prévue, que beaucoup de chrétiens, surpris sans armes dans les environs d'Antioche, furent faits prisonniers. Toutefois le sultan se repentit de ne s'être pas retiré sans faire de mal à ses ennemis, car Godefroi le poursuivit, et usa envers lui d'horribles représailles. Ezaz devint un fief des Latins; ces cruels vainqueurs privèrent non-seulement leurs alliés de leur indépendance, mais les forcèrent encore à remplacer les vivres et les objets qui avaient été consommés et employés dans l'expédition (1).

Ces succès au dehors furent plus que contrebalancés par les calamités intestines; la discorde

---

(1) De Guignes, 2, p. 97-98; Archev. de Tyr, p. 750; Albert, 261-263.

divisait les princes, et les portait même à aider les soldats dans leurs rapines et dans leurs brigandages. La justice publique n'empêchait point les injures particulières, et chacun ne reconnaissait d'autre loi que sa propre volonté. Les chaleurs de la saison, la multitude de cadavres humains enterrés près d'Antioche, et le désordre qui régnait dans l'armée donnèrent naissance à une maladie pestilentielle, dont les ravages furent si horribles, qu'en peu de mois plus de cent mille personnes périrent. Un escadron de quinze cents cavaliers allemands, d'un courage éprouvé, armés de toutes pièces, et récemment débarqués au port de Saint-Siméon, succomba en quelques jours sous les coups de ce fléau destructeur. Les croisés firent éclater leurs plaintes de ce qu'on ne les avait pas conduits à Jérusalem immédiatement après la chute d'Antioche, et au moment, disaient-ils, où la renommée des chrétiens, retentissant encore dans tout l'Orient, l'armée n'aurait point eu à craindre de se voir inquiétée dans sa marche. Mais on avait désobéi, ajoutaient-ils, au commandement de Dieu, et il punissait, en conséquence, son peuple de sa froideur. De toutes les victimes de cette peste désastreuse, aucune ne fut aussi profondément regrettée qu'Adhémar, évêque du Puy. Les pèlerins inhumèrent les restes de leur père et de leur protecteur dans l'endroit même où avait été dé-

couverte la lance sacrée (1). On informa le pape de la mort de son légat apostolique. Dans la lettre (2) que les chefs écrivirent à cet effet en Occident, ils suppliaient de nouveau, et avec instance, leur seigneur spirituel, dont les exhortations les avaient engagés à prendre la croix, de venir lui-même achever l'œuvre qu'ils avaient commencée ; ils lui représentaient qu'Antioche étant la première ville convertie au christianisme, et devant sa conversion à saint Pierre, il était convenable que son successeur siégeât dans sa cathédrale, pour lui rendre sa vertu primitive et bannir toutes les hérésies (3).

Pendant que les messagers, porteurs de cette lettre, traversaient l'Asie et l'Europe, la peste continuait ses ravages à Antioche. Godefroi partit avec ses Lorrains pour la principauté d'Edesse et s'établit à Turbessel; il aurait pu goûter dans ce lieu la paix et la sécurité; mais sa reconnais-

---

(1) Baldric, 123; Raymond, 391; Albert, 261. Il était impossible d'être plus populaire qu'Adhémar. « Ce prélat possédait toutes » les vertus qui sont sous le ciel. » Naturellement facétieux, enjoué et bienveillant envers tout le monde, il se distinguait surtout par une grande éloquence. Baldric, 123.

(2) Cette lettre fut écrite par les chefs du premier rang; leurs noms s'y trouvaient inscrits en tête dans l'ordre suivant : Bohémond, Raymond, Godefroi, Robert de Normandie, Robert de Flandre et Eustache.

(3) Fulcher, 394-395.

sance pour l'hospitalité que lui donnait son frère, le porta à faire aux Turcs, ses voisins, une guerre dans laquelle tous les avantages furent de son côté. Le comte de Toulouse, afin de tenir en haleine l'humeur belliqueuse de ses soldats, vint mettre le siége devant la riche ville d'Albara, située sur la rive orientale de l'Oronte, à deux jours de marche d'Antioche. Albara fut prise d'assaut, les chrétiens assouvirent leur rage contre les infidèles en massacrant les Turcs, et manifestèrent leur orthodoxie par l'établissement d'une église latine dans la ville et la nomination d'un évêque latin (1).

L'ambition de Baudouin, la prudence ou la lâcheté des comtes de Vermandois et de Chartres avaient détruit l'unité des vues dans le conseil des princes croisés. L'ambition de Bohémond et de Raymond ne fut pas moins préjudiciable à l'intérêt général. Le comte de Toulouse, loin de se relâcher de ses prétentions et de reconnaître les droits de Bohémond à la principauté d'Antioche, s'empara par force des portes du pont et des tours voisines. Les contestations de ces deux rivaux s'envenimèrent encore au moment où la saison du départ pour Jérusalem arriva; les autres chefs furent obligés d'intervenir, et il y eut à ce sujet

(1) Archev. de Tyr, 731-733.

des débats multipliés, même dans l'église et devant l'autel de Saint-Pierre. La fermeté et l'artifice de Raymond prévalurent. Cachant son égoïsme sous un vernis d'honneur et de religion, il prétendit que ce serait violer la promesse d'amitié qu'il avait faite à l'empereur, que de céder à l'ambition du prince de Tarente; qu'en conséquence, voulant conserver les droits d'Alexis, il soumettrait l'objet de la contestation à la décision de Godefroi et des autres chefs après la prise de Jérusalem, puis, il ajouta qu'il pensait que Bohémond devait accompagner l'armée à la ville-sainte. Ces propositions raisonnables furent prises en considération par les chefs qui, d'un commun accord, se décidèrent pour l'ajournement de la décision (1).

Le mois de novembre arriva; les soldats, mus par la religion plutôt que par leur propre intérêt, montraient la plus vive ardeur pour l'accomplissement de leur pélérinage; néanmoins, les chefs et le duc de Lorraine lui-même les conduisirent à de nouvelles guerres d'ambition, et tentèrent de surprendre la ville de Marra (2); mais comme chez eux la confiance en leurs forces l'emportait

(1) Guibert, 525; Tudebodus, 804.

(2) Marra était située à quelques milles d'Albara ou Bira, dans le pays d'Apamée. De Guignes, 2, 98.

sur la prudence, ils déployèrent plus de vigueur que d'habileté dans cette attaque : ils n'avaient point rassemblé assez d'échelles pour escalader les murs, et les ennemis parvinrent à détruire leurs travaux, en leur lançant d'énormes pierres et des flots de feu grégeois (1). L'expérience n'instruisait point les chrétiens; ils avaient été réduits aux dernières extrémités par la famine, et cependant ils mirent le siége devant Marra, sans avoir fait aucun approvisionnement de vivres; la disette les réduisit bientôt à leur ancienne ressource de manger de la chair de chien et de cadavres humains (2). Les tombeaux des musulmans furent ouverts, et l'on fendait le ventre aux

(1) Il paraît que les Turcs avaient découvert l'art de faire le feu grégeois, l'un des plus terribles moyens de destruction connu, avant l'invention de la poudre à canon. Vers le commencement du dixième siècle, les Grecs commencèrent à n'être plus les seuls qui sussent le préparer. Jean Cameniata, parlant du siége de Thessalonique, sa ville natale, prise par les Sarrasins en 904, dit que l'ennemi lança des feux sur les retranchemens et les machines en bois des assiégés avec des tubes et différens autres vases. Becman's, *History of inventions*, vol. IV, p. 85.

(2) Ce qui cause le plus d'horreur à Albert d'Aix, dans ces affreux repas, c'est de voir que les chrétiens non contens de manger de la chair humaine, y ajoutaient encore de la chair de chien. « Mirabile » dictu et auribus horrendum ;... quod nefas est dicere, nefas facere. » Nam christiani non solum Turcos vel Sarracenos occisos, verum » etiam canes arreptos et igni coctos comedere non abhorruerunt præ » inopia quam audistis. » Albert d'Aix, liv. v, ch. 29.

(*Note du Traducteur.*)

morts, croyant trouver de l'or dans leurs entrailles; on apprêtait ensuite leurs cadavres, et on en mangeait les morceaux. Les croisés se seraient vus forcés de lever le siége, si Bohémond n'était arrivé avec des renforts; ces barbares exaspérés escaladèrent les murs en divers endroits, et la ville fut prise. Une conquête qui n'aurait point fait couler de sang ne pouvait convenir à leur cruauté; aussi leur victoire fut-elle marquée par l'extermination et non par la clémence. La nuit suspendit mais n'éteignit point leur fureur sanguinaire; car, le jour suivant, ils recommencèrent les massacres avec tant de férocité, que les lieux les plus retirés et les plus cachés de la ville furent jonchés de cadavres. La plupart des habitans se donnèrent eux-mêmes la mort pour éviter de tomber entre les mains de leurs ennemis; ces victimes du désespoir eurent d'ailleurs le même sort que celles qui tombèrent sous le fer des croisés; car elles furent mises en pièces et mangées par leurs farouches vainqueurs. Quelques riches citoyens, en satisfaisant l'avarice de Bohémond, avaient obtenu de lui la promesse qu'il protégerait leur vie; mais lorsque des ruisseaux de sang inondèrent les rues, ce chef perfide se fit amener ses prisonniers; ceux d'entr'eux qui étaient beaux ou vigoureux furent réservés pour être vendus comme esclaves à Antioche; quant aux vieillards

et aux infirmes, il les fit immoler sur l'autel de la cruauté (1).

Raymond témoigna le désir que Marra fît partie de l'évêché d'Albara ; mais Bohémond refusa de livrer ceux des quartiers de la ville qu'il avait conquis, à moins que son rival ne se démît de la possession de la porte et des tours qu'il retenait à Antioche ; ces débats devinrent odieux aux soldats, parce qu'ils reculaient sans cesse le but de la croisade ; ils se plaignirent avec raison que les forces de l'armée avaient été épuisées dans des escarmouches et des guerres d'ambition, et que l'on ne songeait pas aux intérêts de la religion. Leur mécontentement se tourna presque en révolte ouverte, et ils résolurent de se choisir d'autres chefs pour être conduits sur-le-champ à Jérusalem.

---

(1) Tudebodus, 806 ; Robert, 69-70 ; Baldric, 125 ; Albert, 267-268 ; Guibert, 527 ; Archev. de Tyr, 733 734 ; Abulfeda, 3, 317 ; Abulmahasen dans de Guignes, 2, 98. Tudébodus, Robert, Baldric et Albert, rapportent tous que ces avares cannibales ouvraient les cadavres dans l'espoir de trouver de l'or dans leurs entrailles, et qu'ils en mangeaient la chair. Robert parle de ces choses avec horreur, mais Albert dit séchement, qu'il n'y avait rien dans tout cela de surprenant, « *car la faim est plus aiguë qu'une épée.* » Raoul de Caen (p. 315) rapporte aussi ces faits avec horreur et indignation. Voyez la lettre de Daimbert, Godefroi et Raymond, dans le *Thésaurus novus* de Martenne, vol. 1, p. 281 ; Ralph de Diceto, dans *Twysden*, Col., 498 ; Sigibert, *Chron.*, p. 104 ; Ed. Stephens et Ekhard, p. 522, dans le cinquième vol. de Martenne, *Vet. Script. amp. Coll.*

Afin d'apaiser le tumulte, le comte de Toulouse promit de se mettre en marche pour la Terre-Sainte au bout de quinze jours; son rival parut encore plus impatient, et retourna dans le siége de sa principauté, à l'effet d'y organiser ses troupes. Les jours du départ se passèrent sans que la bonne intelligence se rétablît entre les deux chefs rivaux. Les autres princes mirent de la lenteur à satisfaire au vœu de leurs troupes; mais ils refusèrent dédaigneusement les présens de Raymond et ses ambitieux projets furent renversés par les soldats même qu'il avait laissés pour garnison dans Marra; ces soldats se révoltèrent pendant son absence; ils déclarèrent que Marra ne retarderait point leur marche comme Antioche; et, malgré les remontrances de la famille de Raymond et de l'évêque d'Albara, ils détruisirent les fortifications et les murailles de la ville; les malades et les infirmes les aidèrent dans ces saints travaux. Si l'on en croit les historiens, la force que le ciel leur donna dans cette circonstance fut si grande, que chaque individu fit plus à lui tout seul que trois ou quatre bœufs. Comme la raison et la justice n'avaient aucun pouvoir sur le comte de Toulouse, Tancrède et plusieurs de ses amis se rendirent aux portes des tours situées près du pont de fer d'Antioche, en obtinrent l'entrée par un langage in-

sinuant et amical, et se montrant alors dans un appareil militaire, ils tirèrent leurs épées cachées sous leurs habits et égorgèrent ou chassèrent les soldats du comte de Toulouse; par ce moyen, Bohémond devint le seul maître de la ville que son adresse avait su conquérir (1).

L'indignation de Raymond, à la nouvelle de la destruction de Marra, s'exhala en vaines imprécations; car, comme toute la ville y avait pris part, il était impossible d'infliger aucune punition. Il jugea donc prudent de se réconcilier avec ses Provençaux; bientôt il lui fallut céder aux importunités de ses soldats qui demandaient à continuer les hostilités avec ardeur en se dirigeant sur Jérusalem; Marra était épuisée de vivres, et la garnison, dans sa faim brutale, se nourrissait des corps de Sarrasins enterrés depuis plus de quinze jours. Les projets ambitieux étant pour lors inutiles, Raymond prit des habits de moine et marcha vers Cafarda, accompagné du clergé latin, invoquant la miséricorde divine et l'assistance des saints. Après un court séjour dans ce lieu, il rassembla

(1) Raymond, 160-161; Baldric, 126; Archev. de Tyr, 735; Malmsbury, 436. Les Pisans ne perdaient jamais de vue leurs intérêts commerciaux; ils parvinrent à décider Bohémond à leur donner une rue à Antioche, pour y établir un comptoir public, une cour de justice, et correspondre avec leurs amis d'Italie. Tronchi, p. 35.



ses troupes et poursuivit sa route vers Jérusalem ; Tancrède lui-même se mit en marche sous la bannière de l'ennemi de Bohémond son parent. Après avoir quitté les environs dévastés de Marra, ils entrèrent dans des contrées plus fertiles où les émirs turcs, persuadés enfin que la résistance était impossible, leur vendirent des provisions et firent des traités avec eux. L'étendard de Raymond fut arboré dans chacune des villes qu'il rencontra sur son passage, et cela suffit pour les garantir des déprédations des corps de croisés qui le suivirent. La forteresse d'Arca, située à quelques lieues au nord de Tripoli, était renommée à cause des richesses qu'elle renfermait. Raymond fit faire halte dans l'intention de s'en emparer ; mais elle sut résister à un assaut et à un long siège ; et, dès ce moment, le nom du comte de Toulouse cessa d'inspirer la terreur (1).

Deux mois après que Raymond eut quitté Marra (1 mars 1099), Godefroi et Robert de Flandre, suivis du reste de l'armée, partirent d'Antioche ; Bohémond les accompagna jusqu'à Laodicée ; il retourna ensuite dans sa principauté, et adoucit les regrets qu'il ressentait d'avoir abandonné la sainte entreprise, en contribuant abondamment aux dépenses et aux approvision-

---

(1) Raymond, 161-165 ; Robert, 70 ; Archev. de Tyr, 734-736.

nemens du voyage. Les Grecs commandaient dans Laodicée; mais les croisés inspirèrent une frayeur si grande au gouverneur de la ville, qu'il mit en liberté les pirates que Baudouin et Tancrède avaient rencontrés en Cilicie, et qui, depuis, avaient été faits esclaves par les Grecs. Le duc de Lorraine leur ordonna de cotoyer les bords de la mer avec leurs vaisseaux, et de rester toujours en vue de l'armée qui suivrait elle-même les sinuosités du rivage. Gabala fut la première ville qu'assaillirent les croisés; l'émir, en offrant des sommes considérables d'argent à Godefroi, chercha à le déterminer à lever le siége. Le duc de Lorraine repoussa de semblables propositions; les Turcs se tournèrent alors du côté de Raymond, dont la vertu fut moins scrupuleuse; le comte de Toulouse accepta les présens. Afin de remplir ses engagemens, il fit courir le bruit qu'une armée formidable s'approchait du côté d'Arca, et sollicita la coopération du duc de Lorraine pour la repousser. Le siége de Gabala fut levé; mais lorsqu'on arriva près d'Arca, on n'aperçut aucune armée turque. Tancrède dévoila alors aux chefs des croisés la cause de cette fausse alarme. Le jeune Italien se laissa diriger, dans cette circonstance, autant par intérêt personnel que par vertu; car l'avarice ou l'ambition de Raymond l'avaient porté à retirer à Tancrède la solde qu'il lui donnait pour

ses services militaires, et celui-ci s'était vu forcé de passer sous les drapeaux de Godefroi (1). Raynouard, vicomte de Turenne, et quelques autres seigneurs attaquèrent Tortose à l'improviste. Par un artifice ingénieux, ils firent croire aux habitans que toute l'armée chrétienne était rassemblée sous les murs de la ville. Les musulmans profitèrent de l'obscurité de la nuit pour s'enfuir, et les croisés entrèrent dans la place et la pillèrent.

La perfidie du comte de Toulouse diminua son autorité; l'évêque du Puy n'étant plus là pour l'aider de ses conseils, le respect spirituel qu'il inspirait comme gardien de la lance, commença même à décliner. La supériorité à laquelle Raymond et ses Provençaux prétendaient, parce qu'ils possédaient cette relique sacrée, excitait d'ailleurs l'envie et le mécontentement de l'armée. Dans tous les temps le prince d'Antioche avait montré un scepticisme absolu; son incrédulité avait été contagieuse. Pour la réduire au silence, Raymond avait publié, dans plus d'une occasion, des histoires de nouvelles révélations faites par le ciel à Pierre Barthélemy, et celui-ci avait déclaré que la mort devait être la punition de ceux qui man-

(1) Albert, 269; Archev. de Tyr, 739. Ceci paraît vraisemblable; toutefois, Raymond d'Agiles regarde l'accusation de Tancrède contre Raymond comme calomnieuse (p. 162). Les autres historiens latins se taisent sur ce point.

quaient de foi. Il avait eu soin même de citer quelques exemples pour prouver la vérité de ses paroles, mais ils ne produisirent point une conviction générale. Le clergé latin n'avait pas de supérieur absolu, et le chapelain d'un prince pouvait impunément tourner en ridicule les prodiges qu'un autre attestait. Arnold, chapelain du duc de Normandie, discrédita la croyance répandue dans l'armée que la lance, déposée entre les mains de Raymond, était celle qui avait percé le côté de Jésus-Christ. Cet hérétique ecclésiastique était aussi célèbre par ses talens que par ses mœurs dissolues; et quoique sa conduite fît tort à son jugement dans les matières religieuses, il avait un certain degré d'énergie dans le caractère, qui en imposait à la multitude. Afin de détruire l'effet de ses discours, il fallait de nouveaux miracles, aussi chaque jour, des prêtres ou quelqu'autre personne racontaient que, la nuit précédente, ils avaient vu en songe des ames en enfer pour un seul instant d'incrédulité.

Néanmoins, on répétait dans tout le camp que si l'histoire de Pierre Barthélemy était vraie, le ciel pouvait la prouver par quelque signe visible. Le prêtre fanatique offrit de convaincre le monde de son alliance avec les puissances surnaturelles, et de subir l'épreuve du feu en présence des soldats rassemblés. Des jeûnes et

des prières précédèrent cette épreuve redoutable, le clergé implora le secours du ciel. Au jour marqué, Pierre s'élança à travers les flammes que l'on supposait devoir être, dans cette circonstance, dirigées par Dieu lui-même; mais le ciel déclara que la lance que Barthélemy portait dans ses mains n'était point la vraie lance, car les flammes enveloppèrent ce prêtre et causèrent sa mort. Quelques pauvres et misérables pélerins, aussi entêtés qu'ignorans, continuèrent à croire à la sainteté de Pierre, et attribuèrent sa mort à la multitude qui s'était précipitée et pressée autour de lui, lorsqu'il était sorti du bûcher enflammé; Raymond ne put toutefois entretenir cette disposition à la crédulité, et il cessa de se vanter de posséder la confiance spéciale du ciel (1).

Tandis que les soldats se disputaient avec une animosité théologique sur la sainteté de la lance miraculeuse, les députés envoyés en Égypte revinrent accompagnés d'ambassadeurs du calife. Ils avaient été traités avec rigueur et mis dans les fers, lorsque la nouvelle des revers des croisés était parvenue aux oreilles des Égyptiens; mais aussitôt après la défaite de l'armée de l'émir Mosul, le calife leur avait rendu la liberté. Malgré tout, celui-ci n'en conservait pas moins de mépris pour les Latins; aussi l'empereur

(1) Guill. de Tyr, 739; Raymond, 164-169; *Gesta*, 571.

Alexis ne négligea-t-il rien pour entretenir la mésintelligence entre le calife et ces derniers. Les députés du calife proposèrent de réunir les forces des soldats du Christ à celles de Mahomet, et de les diriger contre les Tartares pour mettre enfin un terme à leurs déprédations; mais ils signifièrent en même temps aux croisés que la politique et la religion de leur maître lui défendaient de permettre aux chrétiens de former aucun établissement permanent à Jérusalem. Le calife, pour faire accueillir plus facilement ces propositions, envoyait des présens considérables aux croisés (1); les présens et les propositions furent rejetés avec

(1) Le calife du Caire envoyait à Godefroi de Bouillon quarante mille pièces d'or, trente manteaux, quelques vases d'or et d'argent; et à Bohémond, soixante mille pièces d'or, cinquante manteaux de pourpre, plusieurs vases précieux, de riches tapis, et un cheval arabe dont le harnois était couvert de lames d'or. Ses députés offrirent aussi aux autres chefs des présens proportionnés à leur rang et à leur influence dans l'armée. L'ambition du calife qui désirait reculer les limites de ses états, et qui craignait de perdre Jérusalem, dont il n'était maître que depuis quelques mois, lui fit rechercher l'amitié et l'alliance des croisés. Mais il était loin de les aimer; et, comme on l'a vu plus haut, il avait profité de leur mauvaise fortune pour plonger leurs députés dans des cachots. Les chrétiens ne furent pas dupes de ses protestations; indignés d'ailleurs de ce qu'il leur avait fait déclarer de nouveau par ses ambassadeurs, qu'il ne consentirait jamais à admettre les croisés dans Jérusalem, s'ils s'y présentaient armés, ils repoussèrent toutes ses ouvertures, et allèrent même jusqu'à le menacer de porter la guerre dans ses états.

(*Note du Traducteur.*)



indignation. La fureur des Latins durait encore lorsque des envoyés d'Alexis arrivèrent au camp. La cour de Constantinople témoignait sa surprise et ses alarmes de voir Antioche livrée à Bohémond, et commandait aux troupes d'ajourner leur départ jusqu'au milieu de l'été, afin d'attendre l'arrivée de leur seigneur-lige. Mais Godefroi et son conseil, se reprochant à juste titre la simplicité qui les avait engagés à se fier jusqu'alors à Alexis, répondirent à ses envoyés que celui qui avait commencé si tôt à violer ses promesses envers ses alliés, et qui les avait trompés toutes les fois qu'il s'était mêlé de leurs intérêts, n'avait plus le droit d'exiger d'eux ni fidélité ni obéissance (1).

Ces ambassades et ces négociations ouvrirent complètement les yeux des croisés sur les mauvaises dispositions du calife d'Égypte et sur la perfidie d'Alexis. Ils brûlèrent alors du désir de châtier les musulmans et de conquérir Jérusalem, sans l'aide de l'empereur. L'intention que le comte de Toulouse manifesta de presser le siége d'Arca n'excita que leur mépris. L'armée reprit sa marche vers Jérusalem, le long des bords de la mer. L'émir de Tripoli tenta de s'opposer à ce torrent d'en-

(1) Raymond, 170; Robert, 71; Archev. de Tyr, 740; *Mus. Ital.* i, 206-210.

vahisseurs, mais il se vit bientôt contraint d'implorer leur clémence. Malgré la proposition que fit Raymond de saccager la ville, l'humanité prévalut dant l'esprit des autres chefs, et ils obtinrent, en retour de leur clémence, des approvisionnemens considérables de vivres, la liberté de trois cents esclaves chrétiens et le paiement de quinze mille pièces d'or (1). Les croisés traversèrent la plaine de Bérite, le territoire de Sidon (2), d'A-

---

(1) Les croisés trouvèrent près de Tripoli des roseaux dont le suc, doux comme du miel, était appelé *Zucra*, par les habitans. Le passage d'Albert où il est question de cette plante (qui n'est autre chose que la canne à sucre) est digne d'attention; nous allons le rapporter textuellement: «Calamellos mellitos per camporum planitiem abun» danter repertos, quos vocant *Zucra*, suxit populus, illorum salubri » succo lætatus, et vix ad saturitatem præ dulcedine expleri hoc gus» tato valebant. Hoc enim genus herbæ summo labore agricolarum, » per singulos excolitur annos. Deinde, tempore messis maturum » mortariolis indigenæ contendunt, succum colatum in vasis suis re» ponentes, quousquè coagulatus indurescat sub specie nivis vel salis » albi. Quem rasum cum pane miscentes aut cum aquâ ferentes, pro » pulmento sumunt et suprà favum mellis gustantibus dulce ac salu» bre videtur.» ALBERT, p. 270. Ces remarques sont d'autant plus intéressantes que ce sont les premières qui aient été faites par les Européens sur une plante dont la culture forme aujourd'hui un chapitre si long dans les annales des souffrances et des misères humaines.

(2) Dans les environs de Sidon, les croisés furent assaillis par une multitude de serpens. Ces serpens, que l'on trouve en grande quantité en Syrie, en Judée et en Égypte, sont très-venimeux. Ils paraissent être de l'espèce appelée par Linnée, *Lacerta Gecko*. Voici le remède singulier que les habitans du pays indiquaient aux croisés mordus par ces reptiles: «Similiter et aliam educti sunt medicinam, ut vir » percussus sine morâ coiret cum muliere, cum viro mulier, et sic ab

thareb ou Sarfend, et de Ptolémaïs ou Saint-Jean-d'Acre ; et quand ils arrivèrent à Jaffa, ils abandonnèrent les côtes de la mer et se dirigèrent sur Ramula, où ils firent une halte (1). Les Sarrasins évacuèrent la ville, et les croisés, dans le ravissement que leur causa la possession des richesses qu'elle renfermait, firent le vœu d'y établir le siége d'un évêché en l'honneur de saint Georges, dont les os canonisés reposaient dans son enceinte, mais dont l'ame vertueuse leur avait gagné la faveur du ciel (2). Quelques chefs aventureux proposèrent de marcher sur l'Égypte, centre de la puissance mahométane, afin de la détruire, ce qui aurait immédiatement amené la soumission de Jérusalem. La longueur, la difficulté de la marche, et le peu de proportion entre les forces de l'armée et une entreprise aussi vaste, furent les argumens dont on se servit pour combattre ce projet (3). Le troisième jour après leur arrivée à Ramula, les soldats et les pélerins se remirent en route pour Jérusalem. Bientôt ils arrivèrent sur

---

» omni tumore veneni liberaretur uterque. » Albert d'Aix, liv. v, ch. 40.

(Note du Traducteur.)

(1) Les croisés étaient alors à seize milles de Jérusalem.

(2) Un homme obscur (quemdam Robertum) fut le premier évêque de ce nouvel établissement. Albert, p. 272.

(3) Raymond, p. 173.

les hauteurs d'Emmaüs, d'où l'on découvrait en plein la cité sainte. A cette vue, tous les cœurs palpitèrent de plaisir, tous les yeux se remplirent de larmes; mille bouches répétèrent à la fois le nom de Jérusalem. Ceux qui, les premiers, aperçurent cette ville sacrée, s'empressaient d'appeler leurs amis pour jouir de son glorieux aspect (1 et 2).

---

(1) « Lorsque les croisés découvrirent de loin Jérusalem, leurs différentes manières d'exprimer leur joie, et les divers mouvemens qui leur servaient à peindre les mêmes impressions, offrirent un spectacle touchant : Les uns se prosternaient à terre, les autres s'agenouillaient, d'autres pleuraient, et tous avaient grand'peine à maîtriser leurs transports. » FULLER, *History of the Holywar*, liv. 1, chap. 24.

(2) Quelques personnes aimeront sans doute à retrouver ici les vers où le Tasse trace un tableau, aussi intéressant que fidèle, des transports et de la contrition des croisés à l'aspect de Jérusalem; les voici:

. . . .
. . . .
Ecco apparir Gerusalem si vede,
Ecco additar Gerusalem si scorge,
Ecco da mille voci unitamente
Gerusalemme salutar si sente.
. . . .
Al gran piacer che quella prima vista
Dolcemente spirò nell' altrui petto
Alta contrizion successe, mista
Di timoroso e riverente affetto.
Osano appena d'innalzar la vista
Ver la città, di Cristo albergo eletto;
Dove morì, dove sepolto fue,
Dove poi rivestì le membra sue.

Sommessi accenti, e tacite parole,
Rotti singulti, e flebili sospiri

Les maux passés furent oubliés, et les transports d'une félicité momentanée récompensèrent amplement de plusieurs années de souffrances. L'imagination ardente des croisés se représentait déjà par avance le Saint-Sépulcre délivré et la croix triomphant du croissant. Mais, avec cette mobilité propre aux esprits fortement agités par une passion quelconque, la joie des pélerins et la fierté des guerriers se changèrent subitement en des idées et en des sentimens religieux. Jérusalem avait été le théâtre de la résurrection du Christ; il était donc naturel qu'elle excitât de saints transports. Elle avait été aussi le théâtre de ses souffrances; et la véritable dévotion, pleine d'humilité et de gratitude, n'est pas moins profondément touchée des causes

---

Della gente, che'n un s'allegra e duole;
Fan che per l'aria un mormorio s'aggiri.
. . . . ,
. . . .
Nudo ciascuno il piè, calca il sentiero;
Che l'esempio de' duci ogni altro move.
Serico fregio o d'or, piuma o cimiero
Superbo dal suo capo ognun rimove;
Ed insieme del cor l'abito altero
Depone, e calde e pie lagrime piove.
. . . .
. . . .

(*La Gerus. liber.* cant. III, st. 3, 5, 6 et 7.)

(*Note du Traducteur.*)

et des circonstances de l'auguste sacrifice, que de ses suites. Les soldats devinrent en un instant de simples pélerins; leurs lances et leurs épées furent jetées au loin; ils pleurèrent sur les lieux où, disaient-ils, leur Sauveur avait pleuré, et tous se remirent en marche, les pieds nus, ne croyant pouvoir d'une autre façon s'approcher dignement du siége de la rédemption de l'homme (1).

De ces millions de fanatiques, qui avaient fait vœu d'arracher le Saint-Sépulcre des mains des infidèles, quarante mille seulement vinrent camper devant Jérusalem; encore, parmi ces débris des champions de la croix, ne comptait-on plus que vingt-un mille cinq cents soldats, dont vingt mille fantassins et quinze cents cavaliers.

La prise de Nicée, d'Antioche, et la possession d'Edesse avaient coûté la vie à plus de huit cent cinquante mille croisés (2). Ce ne fut point la

(1) Baldric, 129-131; Raymond, 173; Albert, 270-274; Archev. de Tyr, 742-745; Rad. Cad., 319.

(2) Les moines qui ont écrit l'histoire de la première croisade sont souvent embarrassés et en contradiction les uns avec les autres, lorsqu'ils font le dénombrement des croisés; toutefois, ces dénombremens approchent, en général, de la vérité; et donnent au lecteur des idées plus précises, que ces mots : *Une multitude innombrable ; Ils étaient aussi nombreux que les grains de sable de la mer* ou *que les feuilles d'automne*, etc. etc. etc. Dans une note de la page 86, nous avons fait voir que le nombre des aventuriers qui périrent avant que

terreur qu'inspirèrent les Turcs qui porta les chrétiens à s'armer en si grand nombre; mais des sentimens religieux et non des nécessités politiques ayant bouleversé le monde, et la guerre venant du peuple et non pas seulement de ceux qui le gouvernaient, les princes ne purent restreindre ni limiter à leur gré le nombre des guer-

---

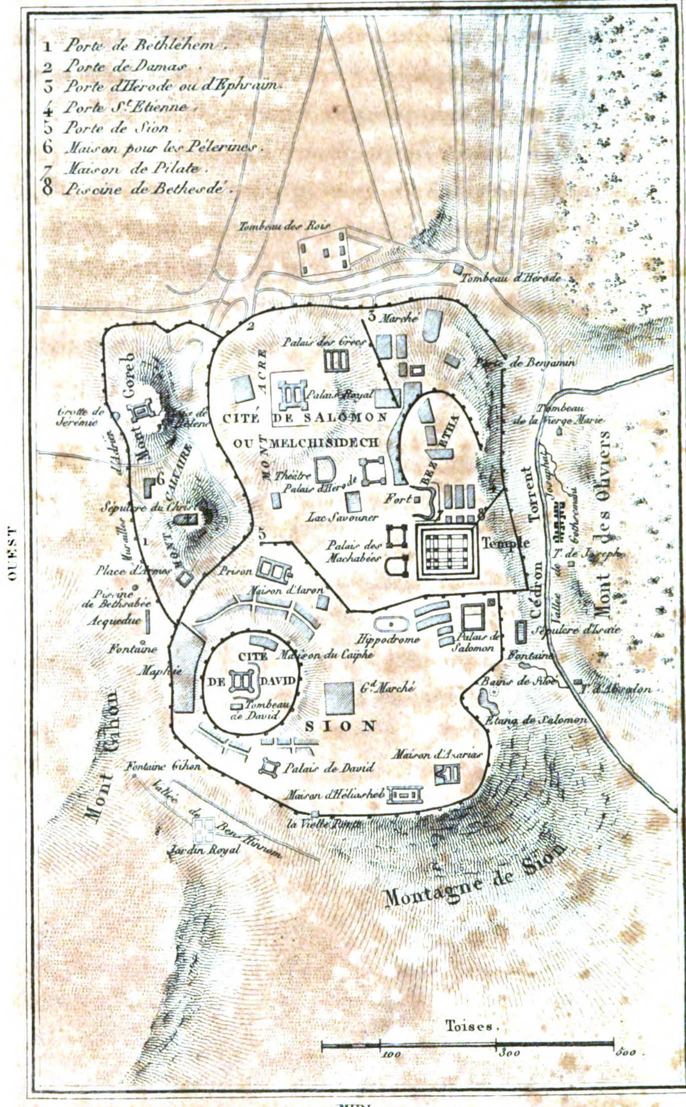
l'armée régulière ne se mît en marche, s'élevait à deux cent soixante quinze mille individus. Il y avait au siége de Nicée sept cent mille latins; arrivés à Jérusalem, ces sept cent mille latins se trouvèrent réduits à quarante mille, y compris plusieurs bandes de croisés qui s'étaient réunis à l'armée en différens temps, et notamment une troupe d'Anglais arrivés par mer à Laodicée avec trente vaisseaux, après la bataille d'Antioche. Raymond, 172-173.

En portant ces divers renforts à dix mille hommes, et la diminution considérable que produisirent, dans les forces des latins, les désertions, et la nécessité de laisser des garnisons dans les villes prises, à quarante mille hommes, on aura les résultats suivans:

Vagabonds et aventuriers conduits par Gauthier, Pierre Godeschal, etc.		275,000
Force des croisés devant Nicée y compris les divers renforts	710,000.	
Déduisant de ces sept cent dix mille hommes, les déserteurs et les soldats formant la garnison des villes prises, (quarante mille) ainsi que les quarante mille chrétiens qui vinrent camper devant Jérusalem. ci	80,000.	
On aura	630,000. ci.	630,000
Le total des pertes éprouvées depuis le commencement de la croisade jusqu'à l'arrivée des Latins, sous les murs de Jérusalem, sera donc de		905,000

riers qui voulurent participer à la sainte entreprise. Des troupes moins considérables eussent été bien plus puissantes que tous ces essaims d'hommes de classes et de nations différentes. Elles auraient été approvisionnées plus aisément, et leur masse compacte aurait défié toutes les attaques. On ne saurait apprécier d'une manière positive la quantité des désertions militaires qui eurent lieu après la bataille de Dorylée; quoi qu'il en soit, la victoire remportée par les croisés sur Kerboga, à Antioche, prouve que, malgré l'extrême diminution du nombre de leurs guerriers, leur courage héroïque et leur esprit de fanatisme leur suffisaient pour lutter avec avantage contre des myriades de musulmans dévoués à Mahomet. Dans la première croisade, de toutes les causes de mortalité, la famine fut la plus active. Les soldats avaient entendu de la bouche des pélerins qui les avaient précédés, le récit des dangers d'un voyage par terre d'Europe en Palestine. Cependant leur mépris pour leur ennemi était si grand, et ils avaient tant de confiance dans l'appui miraculeux de la Providence, que des considérations politiques ralentirent rarement leur ardeur militaire et religieuse. A la vérité, les principaux chefs cherchèrent sagement à obtenir l'amitié et l'aide d'Alexis; et cela seul doit les justifier de s'être arrêtés devant Nicée. Mais après

la soumission de la ville, ils auraient dû marcher immédiatement et directement sur Jérusalem, et différer la conquête des territoires turcs jusqu'après la fondation d'un état chrétien en Palestine. Loin de là, les Latins, à mesure qu'ils approchaient de la Terre-Sainte, oubliaient presqu'entièrement le but de leur entreprise. L'ambition et l'avarice dominaient seules dans l'esprit de Bohémond, de Baudouin et de Raymond; et l'enthousiasme religieux ne brûlait véritablement que dans le cœur des soldats. Quoique l'imagination de la multitude fût exaltée par le fanatisme, la religion n'avait produit aucun effet salutaire sur la conduite des croisés, parce qu'ils ne l'envisageaient que sous le jour qui flattait leurs passions. Ainsi, par exemple, afin de satisfaire librement leur ardeur belliqueuse, ils s'imaginaient remplir un devoir envers Dieu en s'y abandonnant tout entiers. La populace qui accompagnait Pierre, incapable de comprendre la nécessité de se concilier l'amitié de l'empereur de Constantinople, ne mit aucune borne à sa férocité. Mais la politique des chefs et le principe religieux, de ne faire aucun tort aux chrétiens, leurs frères, maintinrent quelqu'ordre et quelque discipline dans les armées régulières, jusqu'au moment où elles entrèrent sur le sol turc. Leurs crimes, après leur départ de Nicée, furent épouvantables. Le



1 Porte de Bethlehem.
2 Porte de Damas.
3 Porte d'Herode ou d'Ephraim.
4 Porte St. Etienne.
5 Porte de Sion.
6 Maison pour les Pélerines.
7 Maison de Pilate.
8 Piscine de Bethesdé.
Tombeau des Rois
Tombeau d'Hérode
Marché
Palais des Grecs
Porte de Benjamin
Palais Royal
CITÉ DE SALOMON
OU MELCHISIDECH
MONT ACRE
Mont Goreb
Grotte de Jeremie
BEZETHA
Tombeau de la Vierge Marie
Mont des Oliviers
Théâtre
Palais d'Hérode
Fort
Lac Savonner
Sépulcre du Christ
MONT CALVAIRE
Palais des Machabées
Temple
Torrent Cédron
Place d'Armes
Prison
Maison d'Aaron
Piscine de Bethsabée
Acqueduc
Fontaine
Hippodrome
Palais de Salomon
Sépulcre d'Isaïe
CITÉ DE DAVID
Maison du Caïphe
Tombeau de David
Gd. Marché
Bains de Siloé
T. d'Absalon
Etang de Salomon
SION
Mont Gihon
Fontaine Gihon
Palais de David
Maison d'Asarias
Maison d'Héliasheb
la Vielle Porte
Jardin Royal
Montagne de Sion
Toises.
100
300
500
OUEST
EST
MIDI

fanatisme avait ôté à la religion toute espèce de moralité; et la misère, jointe aux revers, acheva d'assurer le triomphe du vice sur la vertu (1).

Au temps de la première croisade, Jérusalem comprenait dans son enceinte les monts Golgotha, Bezetha, Moria et Acra; et comme le mont Sion (l'un des premiers lieux habités de notre globe) ne se trouvait plus renfermé dans ses murs, la ville offrait à l'œil un carré presque parfait (2). La garnison

(1) L'archevêque de Tyr n'est pas porté certainement à exagérer les vices des ecclésiastiques; cependant il dit, qu'après la mort d'Adhémar à Antioche, et celle de l'évêque d'Orange à Marra, le clergé se plongea dans la débauche et dans la dépravation, et qu'à l'exception de l'évêque de Bari et de quelques autres, les clercs étaient aussi criminels que les soldats. (p. 763.)

(2) La description que fait le Tasse de la ville de Jérusalem, d'après les historiens contemporains de la première croisade, est aussi exacte que s'il l'eût tracée lui-même sur les lieux. L'auteur de cette histoire ne s'étant point étendu sur ce point, nous croyons devoir rapporter ici le passage du Tasse:

Gerusalem sovra due colli è posta
D'impari altezza, e volti fronte a fronte;
Va per lo mezzo suo valle interposta
Che lei distingue, e l'un dall' altro monte.
Fuor da tre lati ha malagevol costa;
Per l'altro vassi, e non par che si monte.
Ma d'altissime mura è più difesa
La parte piana, e' incontra Borea stesa.

La città dentro ha lochi, in cui si serba
L'acqua che piove, e laghi e fonti vivi;

se composait de quarante mille hommes de troupes égyptiennes régulières, commandées par Istakar, général favori du calife. Dans ce moment de détresse, les habitans des campagnes accoururent en foule à Jérusalem avec leurs armes et leurs provisions. Leur nombre ne s'élevait pas à moins de vingt mille hommes. On dépouilla les chrétiens tributaires, on emprisonna les vieillards, les femmes et les enfans. Quant aux jeunes gens dans la vigueur de l'âge, comme on redoutait leur turbulence, on les chassa de la ville. Les vallées et les rochers situés au sud et à l'est de Jérusalem, rendaient cette partie de la ville en apparence inexpugnable ; c'est pourquoi les chrétiens résolurent d'attaquer les

---

Ma fuor la terra intorno è nuda d'erba,
E di fontane sterile, et di rivi.
Ne si vede fiorir lieta e superba
D'alberi, e fare schermo ai raggi estivi;
Se non se inquanto oltra sei miglia un bosco
Sorge *d'ombre nocenti orrido e fosco*

(*La Gerus. liber.*, cant III, st. 55 et 56.)

L'existence du bois dont il est parlé dans ces deux derniers vers a été contestée ; cependant il en est fait mention dans Guillaume de Tyr et dans Raoul de Caen. L'idée que renferment ces mots : *d'ombre nocenti orrido e fosco,* tient à une fiction poétique du chantre de Ferrare, le bois dont il est ici question étant représenté dans son poëme comme un lieu que l'enchanteur Ismène remplit d'horribles apparitions, afin d'empêcher les chrétiens de couper les arbres nécessaires à la construction de leurs machines de siége.

(*Note du Traducteur.*)

côtés plus accessibles du nord et de l'ouest. Le 7 juin 1099, on forma la ligne de circonvallation. La partie de cette ligne qui s'étendait au nord depuis les angles nord-est et nord-ouest de la place était occupée par les deux Robert, Tancrède et Godefroi. Les troupes d'Eustache se réunirent à celles de son frère. La partie de la même ligne qui s'étendait à l'ouest fut occupée par les Provençaux. Dans le cours du siége, le comte de Toulouse s'avança vers la montagne de Sion, et chercha à se faire une réputation de piété en plaçant son camp sur le revers de cette montagne où l'on suppose que le Sauveur du monde fit la cène avec ses disciples (1).

Les assiégeans ignoraient la supériorité du nombre de leurs ennemis, ou s'en inquiétaient peu, car, confians dans la justice de leur cause, cinq jours après avoir établi leur camp, ils tentèrent une vigoureuse attaque. Leurs boucliers étaient leur seule défense contre les nuées de flèches et de grenades que leur lançaient les assiégés. Dans leur valeur impétueuse, ils passèrent au travers d'une barbacane et atteignirent le pied des murailles. Les musulmans trouvèrent plus de protection dans leurs fortifications que dans leur courage; et si les chré-

(1) Mathieu Paris, 38, *edit. Watts.* Robert, 74; Archev. de Tyr, 750.



tiens eussent été munis seulement d'un petit nombre de machines de guerre ordinaires, la prise de Jérusalem était certaine; mais ils ne combattaient qu'avec leurs épées, et lorsqu'il fallut monter à l'escalade, on ne put trouver qu'une seule échelle. Quelques-uns des plus avancés s'élancèrent sur le sommet des murs. La victoire plana pendant quelques momens sur la tête des chrétiens, mais la consternation des fatimites se dissipa; ils se rassemblèrent dans le seul lieu où ils étaient attaqués, plus promptement que ne le pouvaient faire leurs ennemis, et en moins d'un instant ils débarrassèrent les remparts de tout assaillant (1).

Après ce coup de main impétueux et irréfléchi, les chrétiens firent avec beaucoup de prudence et de sagesse les préparatifs du siége. Les princes décidèrent que l'on construirait des machines militaires de tous genres, mais le palmier et l'olivier étant les seuls arbres qui croissaient dans le voisinage, les travaux ne purent être entrepris que lorsque les soldats furent parvenus à se procurer dans la forêt de Sichon, située à trente mille du camp, les pièces de bois nécessaires à ces diverses constructions. Sur ces entrefaites, quelques vaisseaux génois arrivèrent à Jaffa. Leurs équipages

(1) Archev. de Tyr, 750. Baldric, 131.

se rendirent à Jérusalem sous l'escorte d'un détachement de l'armée des croisés. Ces Italiens, habiles dans les arts utiles, construisirent, avec l'aide de Gaston de Béarn, des machines bien plus formidables que celles qu'auraient pu élever les grossiers soldats croisés, s'ils eussent été abandonnés à eux-mêmes. La catapulte fut réservée pour l'assaut, tandis que la *vinea* ou truie servit à miner et à ébranler les murs (1). Les machines sur lesquelles on comptait le plus, étaient trois tours immenses, ayant chacune trois étages; le premier peu élevé au-dessus du sol, le second de niveau avec les remparts, et le troisième beaucoup au-dessus. Les soldats, placés sur chacun de ces étages, étaient armés d'épées, d'arcs et de mangonneaux de main. Il ne fallut que quelques jours pour terminer tous ces préparatifs. Les privations des chrétiens étaient bien plus rudes encore que leurs travaux. La faim avait été le fléau dont ils avaient eu le plus à souffrir devant Antioche, la sécheresse fut celui qui les accabla sous les murs de Jérusalem. Les pierres desséchées de la piscine de Siloé insul-

(1) La machine, que les anciens appelaient *vinea* et les croisés, *truie*, était construite en bois léger. Le toit était couvert de planches minces, et d'une sorte de claie en osier; les côtés, défendus par des peaux non tannées, protégeaient les soldats renfermés dans l'intérieur, qui, à la manière des truies, minaient les fondemens des murs.

taient à leur soif, aussi bien que le lit du Cédron, qui n'est, dans l'été, qu'un marais insalubre. L'émir avait fait combler les fontaines et tous les lieux où il pouvait se trouver de l'eau (1). Les soldats soupiraient ardemment après le moment où la rosée devait rafraîchir l'atmosphère embrasée. Ils creusaient des trous en terre, et collaient leurs lèvres sur les mottes humides; un grand nombre s'abstenait de nourriture, dans l'espoir de tempérer ainsi les horreurs de la soif (2). Les chefs voyaient, il est vrai, leurs besoins satisfaits quelquefois par les chrétiens de Bethléem et des autres villes; mais ceux qui n'avaient pas d'or à échanger contre un peu d'eau, étaient forcés d'aller chercher quelque source à plusieurs milles du camp, et s'exposaient à tomber entre les mains des escadrons musulmans répandus dans la campagne.

Lorsque les tours et les autres instrumens furent terminés, on désigna le jour où devait se donner l'assaut général. Godefroi changea le lieu de l'attaque : il transporta sa grande tour du nord-ouest à la

---

(1) Turba le fonti e i rivi; e le pure onde
Di veneni mortiferi confonde.
(*La Gerus. liber.*, c. 1, st. 89.)

(2) « Tanta sitis erat in obsidione, ut tellurem cavarent, et glebas » humectiores ori apponerent, rorantia que marmora lambarent. Ple» rique prout ferre poterant jejunabant; quia jejuniis sitim tempera» bant. » ROBERTUS MON., p. 75, Voyez la note J à la fin du volume.

partie nord-est des murs, entre la porte d'Hérode et celle de Saint-Étienne. Là, les fortifications étaient peu élevées, mais le fossé qui les environnait était si profond, que les musulmans n'avaient pas cru devoir placer un grand nombre de leurs soldats de ce côté. La machine de Raymond ne put être approchée des murailles, et Godefroi eut beaucoup à faire avant de commencer l'attaque. On employa trois jours à combler la tranchée. L'aide des marins génois devint extrêmement utile dans cette circonstance; et leur ardeur fut d'autant plus grande, que l'on donna une pièce de monnaie à chacun de ceux qui jetaient une pierre dans le terrain creux qu'il fallait remplir (1). Les préparatifs militaires une

(1) Quelle tranchée? quel terrain creux? et à quelle fin combler cette tranchée et ce terrain creux? M. Mills croit beaucoup trop souvent que le lecteur a comme lui sous les yeux les historiens originaux qui lui ont servi à compiler son histoire, et il lui arrive fréquemment de ne pas donner les explications nécessaires à l'intelligence des faits qu'il expose; voici le passage de M. Michaud à ce sujet: « Mais sur un terrain escarpé, il leur était difficile de faire » avancer les tours jusqu'au pied des murailles. Raymond, surtout, » qui était chargé de l'attaque méridionale, se trouvait séparé du » rempart par un *ravin* qu'il fallait combler. Il fit publier par un hé» raut d'armes qu'il paierait un denier à chaque personne qui y jete» rait trois pierres; aussitôt une foule de peuple accourut pour secon» der les efforts de ses soldats....... Enfin au bout du troisième jour » tout fut achevé. »

C'est une justice à rendre à l'histoire de M. Michaud : les détails topographiques, et en général tout ce qui peut servir à l'intelligence des

fois achevés, la religion vint réclamer ses droits. La misère avait enfanté des désordres et des crimes, et le clergé se plaignait que, dans le court espace d'un mois les mœurs des soldats chrétiens, sous les murs de Jérusalem, étaient devenues aussi dépravées que dans le long et pénible siége d'Antioche. La superstition n'était pas moins active que le vice, et une seule imposture dévoilée ne suffisait pas pour inspirer au peuple des doutes sur la réalité des visions et des songes. Adhémar apparut, la nuit, à l'un des prêtres que leurs relations précédentes avec les saints avaient rendus célèbres parmi les croisés. Il lui assura que les crimes de l'armée étaient la cause de l'horrible sécheresse qui les accablait, mais que si les soldats voulaient se repentir, le ciel livrerait la ville sacrée entre leurs mains. Cette révélation ramena le peuple à la vertu : les chefs eux-mêmes sentirent la nécessité de l'union. Comme aucun acte de dévotion n'est aussi agréable à Dieu que la charité envers les hommes, le noble et généreux Tancrède offrit, en présence de toute l'armée, son amitié à Raymond. Son exemple rétablit la bonne intelligence entre les barons, les chrétiens

---

opérations militaires des croisés, sont présentés par lui avec beaucoup de clarté et de précision.

(Note du Traducteur.)

et les croisés d'un rang inférieur; et la concorde et la piété régnèrent partout dans le camp. Pierre-l'Ermite et Arnold exhortèrent les croisés à la pratique de toutes les vertus religieuses et militaires. Les soldats, armés de pied en cap, entreprirent alors une sainte procession autour des murs de la ville. Le clergé, les pieds nus, portant dans ses mains des images de la croix, les précédait dans le chemin sacré. Des cris de *Deus id vult* retentirent dans les airs, et le peuple se mit en marche au chant des hymnes et des psaumes. On fit des prières sur la montagne des Oliviers et sur le mont Sion pour obtenir l'appui du ciel dans la lutte qui allait s'engager entre les chrétiens et les musulmans. Les Sarrasins insultaient à ces cérémonies et à ces actes religieux, en élevant des croix en l'air et en les couvrant d'ordures (1). Mais ces outrages n'eurent d'autre effet que d'exciter les chrétiens à exprimer leur joie sacrée par des acclamations plus bruyantes.

Le lendemain matin, on s'apprêta à livrer l'assaut, et il ne se trouva pas un chrétien qui ne fût décidé à mourir pour Jésus-Christ, ou à délivrer

---

(1) Albert d'Aix (liv. VI) s'exprime ainsi à cet égard : « Cruces fixerunt, super quas aut spuebant, aut in oculis omnium mingere non abhorrebant. »

(Note du Traducteur.)

la cité du Sauveur du monde. Le zèle religieux n'inspira pas seulement du courage et de la vigueur aux malades et aux adolescens, il porta même les femmes à prendre les armes. On tourna contre les murs les béliers, les *chats* (1) et les tours. Les Égyptiens, pour repousser l'attaque, se mirent à lancer des dards, des pierres et du feu grégeois. Le combat se prolongea avec fureur jusqu'au soir. Malgré le fanatisme et le courage des chrétiens, la victoire demeura aux assiégés. La grande tour du comte de Toulouse se trouvant très-maltraitée, et les croisés ayant perdu plusieurs centaines de soldats, à la chute du jour, les chefs firent sonner la retraite. La nuit se passa dans la veille et dans les alarmes, tant du côté des chrétiens que du côté des Sarrasins; car un grand nombre de brêches avaient été faites aux murs de la ville, et le camp n'était plus que faiblement défendu. L'ardeur des combattans ne se ralentit point pour cela, et dès que l'aurore parut, tout fut en mouvement des deux côtés. On pourvut de nouveau aux moyens d'attaque et de défense. Chaque chrétien semblait avoir toute sa vigueur et marchait avec fierté. Les tours furent remplies de chevaliers choisis. Quelques-uns se placèrent sur le se-

(1) Voyez, pour la description de cette machine, la note 2 de la page 140.

cond et sur le troisième étages, d'autres demeurèrent dans le dernier pour faire avancer ces masses immenses. Les béliers furent mis en mouvement. Ceux des croisés qui n'étaient pas employés au service des machines se rangèrent de manière à pouvoir protéger l'attaque de leurs dards et de leurs flèches. Les assiégés réparèrent les brèches faites aux murs, préparèrent leurs feux, leur huile bouillante et tous leurs plus terribles moyens de destruction. Pendant plusieurs heures on combattit avec acharnement de part et d'autre, cependant la victoire demeurait en suspens entre les deux partis. Vers le milieu du jour, la cause de l'Occident parut pencher vers sa ruine, et les guerriers les plus courageux étaient déjà persuadés que le ciel avait abandonné son peuple. Au moment où tout semblait perdu, on aperçut sur la montagne des Oliviers un chevalier agitant son bouclier resplendissant, comme pour indiquer aux soldats qu'ils devaient se rallier et revenir à la charge. Godefroi et Eustache s'écrièrent au milieu de toute l'armée que saint Georges venait à leur secours. Le feu languissant de l'enthousiasme se ralluma, et les croisés retournèrent au combat avec leur première ardeur. La fatigue et la faiblesse disparurent; on ne distinguait plus les guerriers blessés ou épuisés de ceux qui avaient encore toute leur force et toute leur activité. Les princes, s'avançant les premiers,

ouvrirent le chemin à ceux qui les suivaient, et leur exemple entraîna les plus timides. On ne put empêcher les femmes de se mêler au combat; on les voyait partout, dans ces momens de péril et d'anxiété, secourir leurs parens et leurs amis, et chercher à relever leurs forces abattues. Dans l'espace d'une heure, le fossé fut comblé et franchi, et la tour de Godefroi se plaça contre le mur d'escarpe de la ville. Le duc de Lorraine prit alors son arc. « Le Seigneur guidait sa main, et toutes *ses flèches » perçaient l'ennemi de part en part.* » Près de lui étaient Eustache et Baudouin, « *comme deux » lions à côté d'un autre lion* (1). » A l'heure où le Sauveur du monde fut crucifié, un soldat, nommé Létolde de Tournai, s'élança sur les remparts de la ville; Englebert, son frère, le suivit; Godefroi fut le troisième qui parut en vainqueur sur les murs de Jérusalem (2), où le glorieux étendard

---

(1) « Dux Godefridus, non tunc miles, sed sagittarius : cujus manus » ad prælium et digitos ad bellum Dominus dirigebat; quoniam sagit- » tis jactis, inimicorum pectora et utraque latera perforabat. Juxtà » quem fratres ejus Eustachius et Balduinus, velut duo juxtà leonem, » leones et duros ictus jaculorum et lapidum suscipiebant, et quadru- » plici fænore compensabant. » Rob. Mon., 75. Je crois que le Baudouin dont il est ici question était Baudouin du Bourg, car Baudouin, frère de Godefroi, se trouvait alors à Edesse.

(2) La plupart des historiens s'accordent à dire que ce fut dans cet ordre que les croisés entrèrent dans la ville; néanmoins les Pisans prétendent que ce fut un de leurs concitoyens qui parvint le premier sur le sommet des murs. Tronchi, p. 135.

de la croix flotta bientôt (1). Tancrède et les deux Robert enfoncèrent la porte de Saint-Étienne, tandis qu'une partie des assiégeans pénétrait par diverses entrées dans la ville, du côté du nord et du nord-ouest. La nouvelle de ces succès parvint aux oreilles de Raymond, qui, au lieu de profiter des brèches déjà faites, engagea ses soldats à imiter la valeur des Français. La tour du comte de Toulouse n'ayant été qu'en partie réparée, les Provençaux escaladèrent les murs avec des échelles, et Jérusalem ne tarda pas à être tout entière au pouvoir des champions de la croix. (15 juillet 1099.)

Les musulmans combattirent quelque temps dans la ville, puis ils s'enfuirent dans leurs temples, où ils se laissèrent égorger. Le carnage fut tel dans la mosquée d'Omar, que les cadavres mutilés étaient entraînés par des flots de sang jusque

---

(1) La poésie ne peut rien offrir de plus beau que le passage suivant, où le Tasse dépeint l'étendard de la croix flottant sur les murs de Jérusalem :

La vincitrice insegna in mille giri
Alteramente si rivolge intorno ;
E par che'n lei più riverente spiri
L'aura, e che splenda in lei più chiaro il giorno ;
Ch'ogni dardo, ogni stral, che'n lei si tiri,
O la declini, o faccia indi ritorno :
Par che Sion, par che l'opposto monte
Lieto l'adori, e inchini a lei la fronte.

(*La Gerus. liber.*, c. XVIII, st. 100.)

dans le parvis. Des bras et des mains coupés flottaient sur ce sang et allaient s'unir à des corps auxquels ils n'avaient point appartenu (1). Dix mille personnes furent massacrées dans le sanctuaire. Les cadavres, couverts de larges blessures ou privés de leurs têtes, n'étaient pas les seuls objets qui frappaient d'horreur. Les vainqueurs avaient eux-mêmes le visage tout souillé et tout fumant du sang de leurs ennemis égorgés. Aucun lieu de

---

(1) Quels qu'aient été les massacres, lors de la prise de Jérusalem, il règne évidemment une exagération ridicule dans cette description. Néanmoins Raymond d'Agiles, Robert et Fulcher de Chartres rapportent tout trois à peu près la même chose. Voici leurs propres paroles :

« In templo et porticu Salomonis equitabatur in sanguine usque ad » genua et usque ad frenos equorum. » RAYMOND D'AGILES, in BONG., p. 179.

« In eodem templo decem fermè millia decollati sunt; pedites » nostri usque ad bases cruore peremptorum tingebantur. » FULCHER DE CHARTRES, in BONGARS. p. 398.

« Tantum enim ibi humani sanguinis effusum est, ut cæsorum cor- » pora, undâ sanguinis impellente, volverentur per pavimentum, et » brachia sive truncatæ manus super cruorem fluitabant. » ROBERT, » liv. IX; in BONGARS. p. 76.

Daimbert, archevêque de Pise, Godefroi de Bouillon et Raymond de Saint-Gilles, dans une lettre qu'ils écrivirent au pape, aux évêques et aux fidèles de l'Occident, après la prise de Jérusalem, disent aussi : « Si scire desideratis quid de hostibus ibi repertis factum fuerit, » scitote quia in porticu Salomonis et in templo, nostri equitabant in » sanguine fœdo Sarracenorum usque ad genua equorum. » *Nov. Thes. anecd.* t. I, p. 282.

(Note du Traducteur.)

refuge, aucun abri ne restaient aux vaincus. L'implacable fanatisme des croisés confondait tout dans sa fureur, et traitait de la même façon ceux qui demandaient grâce et ceux qui résistaient. Les uns périrent par le fer, les autres furent jetés du haut des églises et de la citadelle. En entrant dans la ville, le duc de Lorraine tira son épée et en perça des Sarrasins sans défense, pour venger le sang chrétien répandu par les musulmans, et punir les infidèles des railleries et des outrages dont ils avaient accablé les pélerins (1). Mais après avoir vengé la cause du ciel, Godefroi ne négligea point ses autres devoirs religieux. Il se dépouilla de son armure, se revêtit d'un manteau de toile, et se rendit, la tête et les pieds nus, dans l'église du Saint-Sépulcre. Sa piété, que les siècles éclairés ne trouveraient peut-être pas assez conforme à l'esprit du christianisme, était celle de tous les croisés. A son exemple, les soldats se débarrassèrent de leurs armes, lavèrent leurs mains sanglantes, et se couvrirent des vêtemens de la pé-

---

(1) « Dux vero Godefridus, non arcem, non aulam, non aurum, » non argentum, non spolia, ambiebat; sed cum Francis suis, sanguinem servorum suorum qui in circuitu Hierusalem effusus fuerat, » ab eis vindicare satagebat; et irrisiones et contumelias quas Peregrinis intulerant, ulcisci cupiebat. In nullo autem bello talem habuit occidendi facultatem : nec super pontem Antiochiæ, cum giganteum dimidiavit gentilem. » ROBERTUS MONACHUS, p. 75.

nitence. Pénétrés d'humilité, le cœur plein de contrition, versant des larmes et poussant des sanglots, ils parcoururent en procession religieuse, conduits par le clergé, tous les lieux consacrés par la présence du Sauveur. Le même esprit animait la ville entière, qui retentissait, de tous les côtés, de bruyantes clameurs, et d'actions de grâces rendues au ciel. Le peuple fit vœu de ne plus pécher. Les pauvres et les malades furent libéralement secourus par les principaux des croisés, qui se regardaient comme assez riches et assez heureux, puisqu'ils avaient assez vécu pour voir une pareille journée. Tous les malheurs passés furent oubliés dans cette sainte joie. L'ombre d'Adhémar vint prendre part au contentement général, et de même qu'à la résurrection de Jésus-Christ, les saints sortirent de leurs tombeaux; de même, lorsque le temple, arraché au joug impur des infidèles, reparut dans toute sa gloire, les ames de la plupart de ceux qui avaient péri depuis le moment où les croisés avaient quitté l'Europe jusqu'à celui où ils étaient entrés dans Jérusalem, parurent et partagèrent la félicité de leurs amis. L'ermite Pierre, qui, cinq ans auparavant, avait versé des larmes sur l'état d'abaissement et de dégradation de la cité sainte, et qui avait montré tant de commisération pour les souffrances et l'oppression qui pesait sur les adorateurs du Christ en Palestine, fut re-

connu par les chrétiens de Jérusalem (1). Ils se rappelèrent qu'il s'était chargé des lettres du patriarche de la ville pour les princes de l'Europe, qu'il avait exalté leur piété, enflammé leur zèle. La multitude tomba à ses pieds pour lui témoigner sa gratitude de ce qu'il avait si fidèlement accompli ses promesses, et elle se mit à louer Dieu, qui fut glorifié dans son serviteur (2).

Dans les guerres d'ambition, lorsque la fureur effrénée de la soldatesque est une fois passée, les

(1) A partir de cette époque, l'histoire ne dit plus rien de Pierre. Les anciens historiens gardent tous le même silence sur ce qui lui advint plus tard. Thevet (*Vie des Hommes illustres*, liv. 4, ch. 15) attribue uniquement à ses sages conseils l'établissement d'un royaume latin en Palestine. Un autre auteur, ami du merveilleux, prétend qu'il monta à bord d'un navire destiné pour la France, et que ce navire aurait fait naufrage sans les prières de l'Ermite, et le vœu que fit le comte de Clermont d'ériger une chapelle à saint Jean-Baptiste, s'il arrivait sain et sauf en France. La chapelle fut bâtie, et Pierre vécut près de là, quelques années encore, dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Plus d'un siècle après sa mort, on ouvrit son tombeau, et il est presque inutile de dire que le temps n'avait fait aucun ravage sur sa personne. OULTREMAN, ch. X.

(2) Il y avait alors peu de temps que le patriarche de Jérusalem était revenu de l'île de Chypre. J'ai pris, presque mot pour mot, la relation de la procession religieuse des croisés au Saint-Sépulcre, dans GUILLAUME DE TYR, 760-761, et dans les *Gesta Francorum*, p. 576. Les autres historiens ajoutent peu de choses à la narration de l'archevêque; mais il s'accordent à dire que cette procession eut lieu le jour même de la prise de la ville, et immédiatement après le premier massacre. L'archevêque se serait donc trompé en disant qu'elle se fit le lendemain matin.

villes subjuguées tombent au pouvoir de la puissance ou de la nation victorieuse. Dans les croisades, au contraire, chaque soldat combattait pour son propre intérêt; la cause de la guerre et non la soumission à l'autorité était le lien qui maintenait l'union entre eux. L'intérêt personnel prévalait donc le plus ordinairement; aussi chaque croisé devint-il propriétaire de toute maison particulière à la porte de laquelle il avait suspendu son bouclier (1). Les trésors des mosquées furent consacrés au service des églises et au soulagement des pauvres. Parmi les riches dépouilles des deux principaux temples, on trouva soixante-dix chandeliers dont cinquante étaient en argent, et vingt en or (2).

(1) Un écrivain (le second anonyme in BONGARS. p. 577) dit que les soldats de Raymond n'eurent pas leur part accoutumée du butin, parce qu'ils entrèrent les derniers dans la ville; mais qu'ils rassemblèrent les cadavres des Sarrasins en monceau, et les brûlèrent dans l'espoir de trouver quelques pièces d'or et d'argent mêlées à leurs cendres. Raoul de Caen représente toujours les Provençaux commandés par Raymond, comme égoïstes et mercenaires; on les appelait vulgairement, les *Juifs* de l'armée. « *Franci ad bella, Provinciales ad victualia* » était un proverbe parmi les chrétiens. RAOUL DE CAEN p. 306.

(2) Malmsbury, quoique grand admirateur de Tancrède, l'accuse (p. 443) de s'être approprié tous les objets que contenait le temple de Salomon; mais il ajoute qu'ensuite, cédant aux remords de sa conscience et aux reproches de ses compagnons d'armes, il restitua ces objets.

Le massacre des Sarrasins, lors de la prise de la cité sainte, ne doit point être attribué à la colère impétueuse d'une armée victorieuse, mais au délire d'un fanatisme incapable d'humanité. La bienveillance envers les Turcs, les juifs, les infidèles et les hérétiques n'entrait point dans la piété du temps; et de même que les musulmans étaient persuadés dans leur conscience que le ciel ordonnait de propager la religion de Mahomet par l'épée; de même, les chrétiens étaient imbus de la fausse croyance, qu'ils étaient les ministres de la colère de Dieu, et chargés de punir les hommes infidèles à sa loi. Le lendemain de la victoire, les Latins massacrèrent trois cents hommes à qui Tancrède et Gaston de Béarn avaient promis protection, et à qui ils avaient donné un étendard pour sauve-garde. Quoique les sentimens religieux de Tancrède fussent aussi cruels que ceux de ses compagnons d'armes, quoique son épée eût fait le plus grand carnage dans toutes les parties de la mosquée d'Omar, il regardait cependant sa parole comme sacrée, et sans l'intervention des autres chefs, rien n'aurait pu l'empêcher de punir les meurtriers de ces trois cents hommes. On décida en conseil qu'il ne fallait avoir aucune pitié des musulmans de la ville, parce que s'ils parvenaient une fois à se réunir aux Sarrasins d'Égypte, ils pourraient chasser les chrétiens et reconquérir

la ville. Les vaincus furent donc amenés sur les places publiques et égorgés. Les enfans à la mamelle, les jeunes filles et les jeunes garçons, tout périt (1). Les places, les rues et même les lieux inhabités, se trouvèrent remplis de cadavres d'hommes, de femmes et d'enfans confondus ensemble. Aucun chrétien ne se laissa toucher de compassion ni d'humanité. Les croisés firent ensuite laver la ville et enterrer les corps des musulmans tués dans ces divers massacres (2); ce furent les esclaves sarrasins qu'ils chargèrent de ce triste office. Aucun historien contemporain ne témoigne d'horreur pour ces scènes de carnage et de désolation (3), et chacun blâma le

---

(1) Albert, 283 : « Ce second massacre ne fut point le résultat » d'une fureur momentanée, mais bien un acte étudié et prémédité... » On mit en outre la plus grande barbarie dans l'exécution, en égor- » geant des enfans qui, ne sachant pas parler, ne pouvaient demander » grâce pour leur vie, et des femmes, dont la faiblesse est ordinaire- » ment une égide contre les coups d'un brave guerrier. » Fuller, *Holy war*, liv. 1, ch. xxiv.

(2) Voyez, note K à la fin du volume, le passage dans lequel Albert d'Aix fait la peinture de ces massacres, et rapporte les motifs qui déterminèrent le conseil à les ordonner.

(Note du Traducteur.)

(3) Pour donner un échantillon du ton de froideur et de tranquillité avec lequel les historiens contemporains des croisades parlent des atrocités sanguinaires des croisés à Jérusalem, il suffit de rapporter ce passage de Raymond d'Agiles : « Alii namque illorum, *quod levius* » *erat*, obtruncabantur capitibus; alii autem sagittati, de turribus » saltare cogebantur; alii verò diutissimè torti et ignibus adusti flam-

comte de Toulouse de s'être laissé guider par l'avarice (passion favorite qui l'emportait en lui sur le fanatisme) au point de sauver et de conduire à Ascalon le petit nombre de musulmans (les esclaves exceptés) qui avaient échappé à la boucherie générale (1). Les synagogues furent incendiées, et les juifs périrent dans les flammes (2).

» meriebantur (sic) videbantur per vicos et plateas civitatis aggeres » capitum et manuum atque pedum. » RAYM. d'AG., p. 178.

(Note du Traducteur.)

(1) Albert d'Aix (liv. VI, ch. XXVIII) parle ainsi de ce fait : « Comes Raymundus, avaritiâ corruptus, sarracenos milites quos in turrim David fugâ elapsos obsederat, acceptâ ingenti pecuniâ, illæsos » abire permisit. »

(Note du Traducteur.)

(2) Cette relation du siége de Jérusalem a été prise (la plupart du temps mot pour mot) dans les écrivains originaux : *Gesta*, 27-28 ; ROBERT, 74-76 ; BALDRIC, 132-134 ; RAYMOND, 175-178 ; les trente et un premiers chapitres du sixième livre D'ALBERT D'AIX ; GUIBERT, 533-537 ; les seconds *Gesta*, 573-577 ; et le huitième livre de GUILLAUME DE TYR. Il faut ajouter à ces auteurs : ORDERICUS VITALIS, 756 ; *Mus. Ital.*, I, 223-226 ; RAOUL DE CAEN, 324, etc. ; MALMSBURY, 443, etc. ; et MATHIEU PARIS, 41. L'archevêque de Tyr ne parle que d'un seul massacre, celui du temple de Salomon, dans lequel il périt dix mille individus. Il le justifie en disant que les Sarrasins avaient mérité une semblable punition, par les profanations dont ils avaient rempli les saints lieux ; puis il ajoute que l'on tua à-peu-près autant de personnes dans les rues. Nul doute que les chrétiens ne se firent les bourreaux des Sarrasins par *principe*. Dans le moyen âge, l'intolérance en voulait à la vie des hommes. Le nombre total des musulmans victimes du fer des croisés n'est point rapporté dans les historiens latins. Aboulmahasen, une des autorités de de Guignes (*Hist. des Huns*, etc., vol. 2, p. 99) dit que cent mille hommes périrent dans les mosquées

de Sakra et d'Akra, que cent mille autres furent faits prisonniers, qu'on massacra les vieillards et les malades, et que l'on réduisit les femmes en captivité. Les chrétiens ne firent aucun prisonnier; Albert affirme même positivement que dans ces temps de chevalerie, on assassinait les femmes. Abulfeda (vol. III, p. 519, *Ed. Reiske*) dit froidement que les massacres durèrent sept jours, et que soixante-dix mille personnes périrent dans la mosquée d'Omar. Mais Aboulmahasen et Abulfeda vivaient un assez grand nombre d'années après l'événement, et n'ont écrit que sur des traditions inexactes.

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOTES ADDITIONNELLES.

NOTE A, pag. 6.

L'habillement du pélerin était simple et conforme à la gravité de son objet. C'était en général un long vêtement de laine grossière. DUCANGE, art. *Sclavina.* Drayton dépeint le « *pauvre pélerin couvert de son vêtement brun et grossier.* » Polyolb. S. XII, pag. 198, édit. 1622, cité par M. Todd, note sur la *Fairy Quen* de Spenser, vol. III, pag. 252. Il est souvent question, dans les vieilles romances, de l'habillement du pélerin comme d'un travestissement sous lequel les chevaliers et les dames voyageaient. Voici la description que Spenser donne d'un pélerin.

A silly man, in simple weeds foreworne,
And soil'd with dust of the long dried way;
His sandales were with toilsome travell torne
And face all tand with scorching sunny ray,
As he had traveil'd many a sommer's day
Through boyling sands of Arabie and Inde;

And in his hand à Jacob's staffe, to stay
His weary limbs upon; and eke behind
His scrip did hang, in which his needments he did bind.

(FAIRY queen : liv. 1, cant. 6, st. 35.)

NOTE B, pag. 42.

Le père de Bohémond était un gentilhomme normand, nommé Robert Guiscard, faisant son métier de la guerre, qui vint en Apulie à la tête de quinze chevaliers, sur l'invitation de plusieurs autres Normands établis eux-mêmes dans la *Magna Græcia.* Vers l'an 1058, Robert, autant par force que par ruse, se rendit maître de l'Apulie et de la Calabre ainsi que de tout le pays qui forme à présent le royaume de Naples. Le pape Nicolas II lui conféra le titre de duc. Un de ses frères, nommé Richard, était prince de Capoue, et un autre, nommé Robert, comte de Sicile. Robert Guiscard aspira bientôt à d'autres conquêtes, et donnant l'Apulie à Roger, son plus jeune fils, il passa l'Adriatique avec Bohémond son autre fils. La mère de Roger était originaire d'Apulie; pour Bohémond, il était de pure race normande. Guiscard s'empara de Durazzo; mais le pape Grégoire VII le rappela en Italie, ayant besoin de son aide pour résister à l'empereur Henri et au pontife impérial Guibert de Ravenne, qui plus tard devint l'antagoniste d'Urbain. Le chef normand rétablit deux fois Grégoire

dans la chaire de saint Pierre et deux fois saccagea Rome. Le pape sut se conserver son amitié en lui promettant le titre pompeux d'empereur d'Occident. Ni les armes de Constantinople, ni celles de Venise ne purent arrêter le cours des succès du jeune Bohémond, qui conquit l'Illyrie, la Macédoine et tout le pays situé entre Durazzo et Thessalonique. Son père retourna en Grèce ; mais il mourut avant d'avoir pu soumettre, d'une manière stable, à la domination de sa famille, les états démembrés de cette puissance. Quelques écrivains ont avancé qu'Alexis excita la vanité de l'épouse de Robert, en lui promettant de l'épouser, et qu'à l'instigation de l'empereur elle empoisonna son mari (A. D. 1085) *Alexiade*, liv. I—4. Notes de DUCANGE; GUILLAUME DE MALMSBURY, (trad. de Sharp), pag. 336, 407; GIANONNE, *Istoria di Napoli*, liv. IX, chapitre 1, 4; liv. X, chap. 2, 6, 7. Il est plus à croire néanmoins que Robert mourut de mort naturelle ; car les habitans de la Calabre ne soutiennent point l'accusation que les écrivains anglais et français ont dirigée contre Alexis. *L'Art de vérifier les dates*, 3, 806-808. Les princes normands étaient puissans en Italie, et le prudent Urbain ne négligea rien pour gagner leur amitié. Voyez la vie du pape Urbain dans le 8me vol. de *l'Histoire littéraire de la France*. La plupart des circonstances mentionnées dans la présente note viennent corroborer l'opinion de Guillaume de Malmsbury, qui assure que, lorsqu'il fut question de la première croisade, Urbain prit les conseils Bohémond.

NOTE C, pag. 61.

Voici les principales sources où j'ai puisé les faits qui composent l'histoire de la première croisade :

1. *Historia Hierosolymitana Roberti monachi.* Robert accompagna les croisés, et paraît être un historien fidèle.

2. *Hist. Hier. Baldrii archiepiscopi.* Baldric assista au concile de Clermont; il n'est point allé à Jérusalem, mais son livre a été revu par un abbé qui avait fait le voyage de la Terre-Sainte.

3. *Hist. Francorum Raymondi de Agiles.* Cet historien était chanoine de la cathédrale du Puy, sous l'évêque Adhémar. Il fut le chapelain et l'ami du comte de Toulouse pendant la première croisade.

4. *Historia hierosolymitanæ exp ditionis, etc., edita ab Alberto canoni Aquensis ecclesiæ* Albert était contemporain de la première croisade, mais il n'en fit point partie. Son histoire est détaillée et intéressante. Elle va jusqu'à l'année 1120.

5. *Fulcherii Carnotensis gesta peregrinantium Francorum,* etc. Fulcher fut chapelain du comte de Chartres ainsi que de Baudouin, frère de Godefroi, pendant la première croisade. Son histcire s'étend quelques années plus loin que celle d'Albert. C'est un document très-important; mais le style en est si boursouflé et si guindé, que ce n'est pas une petite tâche que de lire un pareil ouvrage.

6. *Gesta Dei per Francos, edita a Guiberto, etc.* Guibert était contemporain de la première croisade. L'histoire de Fulcher a servi de base à la sienne. Il ne corrige son auteur original sur aucun point historique, mais fréquemment en ce qui concerne les songes, les visions, etc., car Fulcher était plus superstitieux encore à cet égard que ses fanatiques compagnons. J'ai rarement remarqué que Guibert ait avancé des faits inconnus aux autres écrivains. Son style est affecté et ampoulé.

7. *Historia rerum, etc., edita Villelmo Tyrensi archiepiscopo.* Guillaume vivait dans le douzième siècle. Son histoire, prise dans son ensemble, est la meilleure narration des événemens qui se sont passés à Jérusalem depuis le temps de la première croisade, jusqu'au commencement du règne de Baudouin IV. Elle n'a pas moins de mérite en ce qui touche les faits antérieurs au temps où il vivait, qu'en ce qui concerne ceux dont il était contemporain. Guillaume est un compilateur judicieux et un bon observateur. Son latin est beaucoup plus classique que celui des écrivains dont il vient d'être parlé. Cet auteur est d'ailleurs plus souvent historien que simple chroniqueur.

Tous les écrivains latins auxquels nous renvoyons dans le présent ouvrage sont cités d'après la grande collection de Bongarsius, portant pour titre : *Gesta dei per Francos*, édition in-folio, 1611 (1). L'édition de Fulcher, en 4 vol., publiée par Duchesne, est plus méthodique que le volume qui contient la même histoire dans Bongarsius, et l'on y

---

(1) Ce fut Jortin qui, le premier, dit que l'on aurait plutôt dû appeler ce livre : *Gesta* DIABOLI *per Francos*.

trouve, en outre, quelques pages de plus. A défaut de Bongarsius, je citerai Duchesne.

8. *Pedri Tudebodi sacerdotis sciracensis hist. de Hieros. Itiner.* Tudebode fut témoin oculaire de la plupart des événemens de la première croisade. Après la publication de la collection de Bongarsius, on ne put retrouver son livre. Duchesne l'a placé dans son 4me vol. des *Historiens français*. L'éditeur et beaucoup d'écrivains postérieurs ont relevé son mérite d'une manière exagérée; Tudebode est beaucoup plus court qu'Albert et que les autres, et il omet ou rapporte très-légèrement un grand nombre de faits importans.

9. *Radulphus Cadomensis de Gestis Tancredi.* Raoul de Caen fit le voyage de la Terre-Sainte peu d'années après la prise de Jérusalem, et devint l'ami et le biographe de Tancrède. Le style de Fulcher est simple en comparaison de celui du moine normand. Ce ne peut être que par un préjugé national que M. de La Rue ait dit que l'histoire de son compatriote était écrite d'une manière peu inférieure à celle de Tacite. *Archæologia*, vol. 12, pag. 53. Martenne et Duchesne ont publié l'ouvrage de Raoul de Caen dans le 3me vol. du *Thes. Nov. Anecd.*; mais la meilleure édition se trouve dans le 5me vol. de *Muratori, Rer. Scrip. ital.*

10. *Belli sacri historia in Mabillon. Mus. ital.*, 2 vol., pag. 130—240. Cette histoire a été trouvée dans le monastère de Cassino, par Mabillon, dans le cours de son voyage littéraire en Italie. Le nom de l'auteur est inconnu; mais quel qu'il soit, il ne doit être mis qu'en seconde ligne. Son ouvrage est en grande partie une compilation de Tudebode et de Raoul de Caen. Mabillon a remarqué de la similitude entre le manuscrit qu'il possédait et les pre-

miers *Gesta* dans Bongarsius; mais il ne l'a pas comparé avec le livre de l'historien de Tancrède.

11 et 12. Deux écrivains anonymes, dont les ouvrages ont chacun le titre de *Gesta Francorum et aliorum hierosolymitanorum* dans Bongarsius, pag. 1 à 29, pag. 561 à 621. Le premier de ces ouvrages n'est autre chose que celui de Tudebode, augmenté et amélioré; le second est manifestement un abrégé de Fulcher; mais l'auteur est original dans beaucoup de parties de son livre.

13. *William of Malmsbury* ou *Malmesbury*, l'un des premiers moines anglais qui aient écrit l'histoire, et certainement celui qui l'a le mieux écrite. La première croisade eut lieu pendant son enfance. Il est quelquefois mal informé touchant les événemens militaires; mais sa narration est animée et philosophique.

14. Mathieu, prêtre d'Edesse, mourut en l'année 1144, dans un âge très-avancé. Il a écrit une histoire de son pays en arménien. Tout ce qui a trait à la première croisade a été traduit en français par M. de Cerbied, et publié dans le 9me vol. des *Notices des Manuscrits du roi*. Je ne citerai Mathieu d'Edesse que lorsque nous en serons arrivés à la fondation de la principauté d'Edesse. Cet auteur dit que Josselin de Courtenay accompagna Godefroi; il est coupable de tant d'autres erreurs palpables, qu'en général il n'est pas bon à consulter.

15. *Comnenæ Alexias*, édit. latine, grand in-folio, Venise 1729. Cette édition est enrichie des notes de Charles Dufresne Ducange, dont les recherches actives ont pénétré jusque dans les replis les plus cachés de l'antiquité. La princesse Anne Comnène, fille de l'empereur Alexis, naquit vers l'an 1083. Les 10me et 11me livres de son ouvrage sont relatifs à ce qui s'est passé dans la première croisade.

Cette princesse était vaine, ignorante et remplie de partialité. Mais son histoire mérite d'être étudiée parce que c'est la seule histoire grecque qui existe de la première croisade.

16. De Guignes, *hist. des Huns*, tome 2. Cet ouvrage complète nos autorités, car il contient un abrégé des historiens arabes Ben latir, Abulfeda et Aboulmahasen. Il est peut-être à regretter que les auteurs arabes soient si peu nombreux, comparés aux historiens latins; toutefois les chroniques des moines portent avec elles un grand caractère de vérité. Ils ne dissimulent point les vices des croisés et les mettent, au contraire, dans tout leur jour; d'ailleurs on ne regardait point alors comme un crime de verser le sang des Sarrasins, et nous ne devons pas craindre, par cette raison, qu'aucun des faits de la guerre sainte nous aient été cachés. J'ai tiré peu de chose de l'ouvrage d'Ekhard, lequel se trouve dans le 5me vol. de Martenne, *Vet. Scrip. Amp. Coll.* Il est d'accord en général avec les principales autorités des *Gesta dei per Francos;* mais il n'apprend rien de nouveau. Tout ce qui se rapporte à la première croisade, dans *Ordericus vitalis,* est une copie ou un abrégé de l'ouvrage de l'archevêque Baldric; mais sur des matières analogues, j'ai trouvé d'excellentes choses dans l'histoire ecclésiastique de l'anglo-normand.

NOTE D, pag. 63.

On ne sait point d'une manière exacte l'époque à laquelle ont commencé les indulgences plénières. Dans les

temps primitifs de l'Église, on pensait que les péchés envers Dieu devaient être également punis par la justice des hommes et par la justice céleste. C'est pourquoi l'on dressa des listes de crimes accompagnées de tarifs de peines. Les jeûnes et les prières étaient les peines ordinaires. A mesure que le monde vieillit, les vices se multiplièrent, et il ne paraît pas que l'on ait cherché à les réprimer par des châtimens sévères. Les offenses étaient si nombreuses, que la plus longue vie ne pouvait les expier, et que lorsque la mort arrivait, il restait toujours un arriéré considérable à solder. L'Église déclara alors que l'on pouvait aussi bien racheter ses péchés par un substitut qu'en personne. Une nouvelle liste de crimes et d'expiations fut dressée. On se faisait relever de ses crimes pour de l'argent, et les prêtres récitaient le nombre de prières nécessaires à cet effet. Les rois et les princes donnaient, pour le salut de leurs ames, des terres à l'Église. Quant aux pauvres qui n'avaient pas les moyens de payer, ils étaient obligés de se soumettre à la flagellation. Les grands hésitaient quelquefois pour savoir s'ils devaient acheter à prix d'argent les prières de l'Église ou substituer à leur place un vigoureux mercenaire qui reçût le fouet en expiation de leurs péchés. D'après ce qui vient d'être dit sur la façon dont s'exerçaient les censures ecclésiastiques, on sent toute l'importance de l'indulgence plénière dont il est fait mention dans le texte : l'indulgence plénière intéressait diverses classes d'hommes. Les barons du 11me siècle commettaient journellement des crimes, et le clergé allait souvent les visiter pour les réprimander sévèrement de ce qu'ils pillaient les églises et les pauvres. La punition que ces brigands redoutaient le plus, était la défense de porter des armes ou

de se montrer à cheval. Aussi les nobles accueillirent-ils la croisade avec transport lorsqu'elle fut prêchée, parce quelle leur permettait de reprendre le cours de leur vie habituelle et d'expier leurs péchés passés par de nouvelles cruautés.

NOTE, E, pag. 134.

Il y avait deux espèces d'armures : l'une en maille en écailles (*squamata vestis*), l'autre en maille en chaînons (*hamata vestis*). Les écailles étaient cousues sur une doublure de cuir ou de drap, tandis que les chaînons, unis ensemble comme les anneaux d'une chaîne, ne s'attachaient sur aucun tissu, et présentaient une sorte de réseau en fer, dont les annelets, quelquefois ronds, étaient rivés séparément les uns avec les autres. On employait la maille en écaille et la maille en chaînons, tantôt seules, tantôt réunies. Le haubert, formé d'un double réseau de maille en chaînons, couvrait le corps depuis la tête jusqu'aux pieds. Il consistait en une jaque avec un capuchon des manches, des chausses, des bas et des souliers. On y ajoutait des gants ou gantelets de la même façon. On le ceignait autour du corps avec une courroie appelée balteus. Il y avait des hauberts qui s'ouvraient par devant comme nos redingotes, et d'autres qui étaient fermés comme nos chemises. Les chevaliers seuls portaient le haubert; encore les plus pauvres ne le portaient-ils pas. Quelques soldats endossaient une espèce d'armure appelée chemise ou cotte

de maille, qui avait la forme d'une blouse de charretier. Elle était avec ou sans manches, et descendait jusqu'aux genoux. Dans le principe, le haubert n'était autre chose qu'une cotte de maille. Pendant la première croisade, les chevaliers n'avaient guère d'autres armures si ce n'est les bas et les souliers de maille. L'écuyer ne pouvait porter que la chemise ou cotte de maille sans capuchons, sans manches, sans chausses ni bas de maille. Les soldats portaient un vêtement appelé *gambeson*. C'était une espèce de pourpoint ou veste fait avec de la toile repliée plusieurs fois sur elle-même, rembourrée de coton, de laine ou de crin, piquée, et communément recouverte de cuir. Quoique le gambeson se portât principalement sous la cotte de maille, afin d'empêcher le corps d'être meurtri par les coups de lance ou d'épée, il faisait parfois fonction de surtout, et alors il était richement orné. L'armure de maille fut en général celle que l'on porta pendant tout le temps des croisades. En France, à la fin du 13me siècle, on lui substitua l'armure en fer plein ou en larges et fortes bandes de fer façonnées selon la forme des différentes parties du corps. Il s'écoula un long intervalle avant que les soldats en vinssent à être ainsi complètement couverts d'acier; mais depuis long-temps la gorgette ou plaque du gosier, les genouillères, et le plastron (plaque de fer qui se plaçait sur la poitrine), étaient en usage parmi eux. Lorsque l'armure en fer plein fut adoptée, les chevaliers portèrent une dague afin de tuer leur ennemi dès qu'il était démonté et renversé à terre; celui-ci, défendu par son enveloppe d'acier, ne pouvant qu'être meurtri et non percé par la lance. La dague s'appelait miséricorde, parce que le moment de s'en servir était celui où le cavalier vaincu demandait grâce. L'armure de maille fut abandonnée plutôt en France

qu'en Angleterre, où l'on continua de s'en servir depuis la conquête des Normands, jusqu'au 15me siècle. Henri IV est le dernier monarque qui l'ait portée. DUCANGE, *sur Joinville*, note 31, 2me partie; STRUTT, *Habits, etc., of the English*, vol. 2, p. 176; GROSE, *Armures anciennes. Introduction aux monumens funèbres de* Gough; *Notes sur les fabliaux, etc. etc.* On lit dans Albert que les heaumes étaient extrêmement brillans. « *Galeæ in capitibus eorum splendentes super solis splendorem coruscant.* » D'après cela il est certain qu'ils différaient des cottes de maille pour la matière ou pour la façon. Le heaume avait ordinairement ce qu'on appelait un nasal, plaque ou lame de fer qui descendait jusqu'à l'extrémité du nez. Avec le temps, les armes offensives devinrent plus larges, plus longues et plus meurtrières, et les armes défensives plus solides et plus complètes. Les masques et les visières furent adoptés. Le masque ou ventail était une espèce de grille faite de façon que l'on pût voir au travers, et qui se levait ou se baissait à volonté. La visière était aussi une pièce de fer mobile, appelée en anglais *ever*, de bouveur, qui signifie buveur, ou du mot italien *bevere*, qui signifie boire. Le simple armet devint un casque pesant surmonté d'un cimier et orné d'armoiries et d'autres emblêmes militaires. Le monument où l'on a représenté en Angleterre l'effigie de Thomas, comte de Lancastre, fils d'Edmond Crouchback, est le premier où l'on ait vu le casque d'un guerrier couronné d'un cimier. Albert d'Aix dit que Godefroi et d'autres chevaliers se paraient avec des surtouts en hermine et avec d'autres fourrures ornées d'or. Ces surtouts étaient en usage chez les peuples les plus anciens ; ils se portaient par-dessus la cuirasse. Plutarque dit qu'ils servaient à distinguer les individus de chaque parti.

La coutume de blasonner des armoiries sur le surtout remonte sans contredit à une date bien antérieure aux croisades, mais elle n'était pas encore répandue en France au commencement du 13me siècle, ni en Angleterre à la fin du même siècle. Dans l'origine, les armoiries étaient peintes sur de petits écus qu'on attachait à la ceinture. Les boucliers peints étaient en usage en France avant l'époque des croisades (*voyez* le poëme d'Abbon, sur le siége de Paris), Duchesne, *histoire des Normands*, pag. 39, et dans l'*Origine des armoiries*, de Menestrier, pag. 55, la description d'un bouclier blasonné appartenant à Robert-le-Frison, comte de Flandre (1072). Le surtout fut abandonné quand on adopta l'armure en fer plein, car alors les armoiries furent représentées en émail ou en relief sur le fer ou sur l'acier. Les armoiries parurent pour la première fois dans les tournois au 10me siècle, et le droit d'en porter fut d'abord exclusivement réservé aux gentilshommes qui avaient fait leurs preuves d'habileté dans les exercices militaires. Les distinctions honorifiques de tous genres devinrent communes dans les croisades et dans les autres guerres du moyen âge. Il semble naturel d'en conclure que la plupart des termes barbares du blason furent inspirés aux chrétiens par des circonstances relatives à leurs expéditions en Asie. *Mémoire de l'Acad. des Inscriptions*, XVIII, 316. M. Foncemagne, 21me vol. de l'*Origine des armoiries*; Ducange, *Dissertation sur Joinville*, *Nouveau traité de diplomatie*, tome IV, 2me partie, sect. V, ch. VII, art. 2, et *Introduction aux monumens funèbres* de Gough. On a répété souvent que les armoiries étaient absolument nécessaires dans la première croisade, pour distinguer, les uns des autres, les chefs de cette multitude de nations différentes qui composaient l'armée chrétienne, et l'on s'est

certainement trompé; car les armures du 11me siècle ne couvrant pas entièrement le corps, et les casques étant sans masques et sans visières, il était facile de reconnaître les guerriers à leur figure.

NOTE F, pag. 134.

Il est parlé dans Albert d'Aix (pag. 392) de *l'armiger* ou porte-armure du chevalier. Le mot valet et ses diminutifs, valeton, varleton, reviennent souvent dans les vieilles chroniques. Ni Ducange, ni Ménage n'ont pu donner, d'une manière vraisemblable, l'étymologie de cette expression. On appelait valets tous les jeunes gens qui n'étaient pas mariés; et de même qu'on donne au fils d'un roi, le nom d'infant ou de puer, de même parmi la noblesse française, on désignait par l'expression de valet, le fils d'un prince. Ce mot était souvent synonyme de celui d'écuyer. Ainsi, dans le roman des Loherancs on lit ceci : *La veissez vallez escu tenir.* « Les écuyers étaient généralement de jeunes gentilshommes qui apprenaient le métier des armes. Leur éducation était longue et sévère. Dès l'âge de sept ans, les enfans nobles quittaient ordinairement la maison paternelle pour aller à la cour ou dans le château de leur futur patron; là, ils étaient livrés aux soins d'un gouverneur qui leur inculquait les premier principes de la religion, leur apprenait à avoir de la déférence et du respect pour leurs seigneurs et leurs chefs, et leur enseignait les règles de l'étiquette des cours. Leur emploi était de découper, de servir à table, et de remplir

d'autres devoirs qui n'étaient pas considérés alors comme humilians. Dans leurs momens de loisir, ils apprenaient à danser et à jouer de la harpe; ils s'exerçaient à la chasse, à la fauconnerie, à la pêche ainsi qu'à la lutte et au maniement de la lance, etc. A quatorze ans le page devenait écuyer et commençait un cours d'exercices plus fatigans. Voltiger sur un cheval chargé d'une pésante armure; escalader des murs, franchir des fossés, également armé, tels étaient les préliminaires indispensables pour être admis au rang des chevaliers, rang que l'on accordait ordinairement à vingt-un ans. Les écuyers étant chargés de faire les honneurs de la cour, acquéraient cette politesse délicate qu'on appelait courtoisie. On réunissait dans le château des jeunes gens des deux sexes, et l'on engageait le page, encore enfant, à faire choix pour dame de ses pensées, d'une dame de la cour, à laquelle il était obligé de rapporter ses sentimens, ses paroles et ses actions. C'est ainsi que l'on faisait tourner au profit de la vertu la puissance de la passion la plus énergique du cœur humain. La gloire et l'occupation du chevalier consistaient à servir sa maîtresse, dont l'image avait pris racine dans son cœur, au milieu des douces scènes de l'enfance, et se trouvait liée à tous les souvenirs de cet âge d'innocence; le chevalier trouvait la récompense de sa valeur dans l'amour et dans la reconnaissance de sa dame. » Ellis, *Préface de la traduction des fables françaises* par Way. Dans les expéditions militaires, l'écuyer portait la lance, et le bouclier du chevalier; il était chargé du soin de fourbir son armure. Aucun service n'était regardé comme dégradant, parce que la subordination est la première des lois de l'état militaire. L'écuyer ne pouvait manger à la même table que les chevaliers. S'il s'oubliait au point de frap-

per un chevalier, on le punissait en lui coupant la main. Chancer fait ainsi la description de l'écuyer :

And he hadde be somtime in chevaehie
In Flanders, in Artois, and in Picardie
And borne him well, as of so litel space,
In hope to stonden in his ladies grace.
Singing he was, or floyting alle the day
He was as freshe, as is the month of may
Short was his gonne, with sleves long and wide.
Wel coude he sitte on hors, and fayre ride.
He coude songes make, and wel endite,
Juste and eke dance and wel pourtraie and write.
So hote he loved, that by nightertale
He slept no more than doth the nightingale
Curteis he was, lowly, and servisable,
And carf before his fader at the table.

(Prologue to the Canterbury tales.)

NOTE G, pag. 134.

Il résulte clairement de plusieurs passages des historiens de la première croisade, que le cheval de guerre du chevalier n'était pas bardé de fer. Dans les batailles de la première guerre sainte, telles qu'elles sont représentées sur les vitraux de Saint-Denis, les chevaux n'ont aucune espèce d'armures défensives. Je ne citerais pas ces peintures comme des autorités, si l'histoire ne venait pas à l'appui. Elles ne sont exactes sous aucun rapport. Par exem-

ple, on n'y voit point d'ornement sur les boucliers des chevaliers. A la vérité, Montfaucon dit que les boucliers étaient tout-à-fait unis et sans ornemens à l'époque où vivait Suger, par l'ordre de qui ces peintures furent exécutées; mais Albert d'Aix affirme positivement que les *clypei* des croisés étaient « *auro et gemmis inserti variisque coloribus depicti.* » MONTFAUCON, *Monumens français*, tome 1er, pag. 389. ALBERT AQ. liv. IV, ch. 6, pag. 241. Dans quelques-unes de ces peintures, les Turcs sont revêtus du haubert, et dans quelques autres, d'une espèce d'armure en fer plein. Le cheval que montait le chevalier pendant la marche s'appelait *Palefroi*, et le cheval de guerre, qui généralement était vigoureux et de haute taille, portait le nom de *Destrier*, peut-être parce qu'on avait coutume de le tenir en main jusqu'au moment du combat. Voyez DUCANGE, *Glossaire sur Villehardouin*. L'étymologie du mot *palefroi* m'est encore inconnue. On trouve plusieurs dissertations à ce sujet dans Ménage. *Dict. étym.* édit. Jault.

NOTE H, pag. 135.

Albert d'Aix, qui décrit le costume du temps avec plus de détail qu'aucun autre écrivain, représente ainsi les enseignes et les étendards des chevaliers : « *Signa et vexilla gemmis et ostro fulgida erecta, et hastis, infixa coruscabant.* (ALBERT AQ., 212).

. . . . L'ordinato esercito congiunto
Tutte le sue bandiere al vento scioglie
E nel vessillo imperiale e grande
La *trionfante croce* al ciel si spande.

(*La Gerusal.*. lib. c. 1, st. 72.)

Un petit drapeau carré, que l'on appelait bannière, était une des marques distinctives des chevaliers bannerets ou des individus de la plus haute classe de la noblesse qui étaient chevaliers. Les chevaliers qui n'avaient pas le titre de duc, de comte et de baron, ou qui ne possédaient pas une grande fortune, portaient seulement le pennon pointu. Quand un simple chevalier devenait banneret, le prince souverain ou le général en chef de ses troupes, déroulait le pennon armorié, en coupait l'extrémité pour en faire une bannière carrée, et la remettait au chevalier qui avait réclamé un pareil honneur en se fondant sur la noblesse de sa naissance, sur les services de ses ancêtres, etc., et qui déclarait avoir un assez grand nombre de vassaux pour soutenir sa nouvelle dignité. Les princes souverains avaient à la fois la bannière et le pennon. Voyez *Chaucer's knights' tale*, vol. 1, page 979. Les chevaliers bannerets avaient un cri de guerre; les autres chevaliers n'en avaient pas. On appelait les premiers, hommes riches, les seconds, hommes pauvres. Les chevaliers de tous les rangs ornaient souvent l'extrémité de leur lance d'une petite flamme carrée, qui s'appelait banderole.

NOTE I, pag. 233.

« Le patriarche d'Antioche, les évêques tant grecs que latins et toute la milice du Seigneur, à leurs frères d'Occident :

» Sachant combien vous vous réjouissez de l'accroissement que prend l'Église, et quel intérêt vous mettez à apprendre les événemens heureux ou malheureux qui peuvent nous survenir, nous nous empressons de vous annoncer la continuation de nos succès. Apprenez donc, mes très-chers frères, que Dieu a fait triompher son Église de quarante grandes villes et de deux cents armées, tant en Romanie qu'en Syrie, et que nous avons encore plus de cent mille hommes sous les armes, quoique nous ayons beaucoup perdu de monde dans les premiers combats; mais la perte de l'ennemi a été mille fois plus considérable. Là où nous avons perdu un comte, il a perdu quarante rois ; où nous avons perdu une poignée d'hommes, il a perdu une légion entière ; où nous avons laissé un soldat, il a laissé un chef; où nous avons laissé un fantassin, il a laissé un comte ; enfin où nous avons perdu un camp, il a perdu un royaume.

» Quant à nous, mettant moins notre confiance dans nos forces, dans la multitude de nos troupes, ou dans un secours humain quelconque, que dans le bouclier du Christ, dans la justice et dans la protection de George, de Théodore et de Démétrius, soldats du Seigneur qui nous accom-

pagnaient, nous avons enfoncé et nous enfonçons, sans rien craindre, les bataillons de l'ennemi, et avec le secours de Dieu, nous l'avons vaincu dans cinq grands combats; mais ce n'est pas tout : de la part de Dieu et de la nôtre, patriarches et évêques, nous vous prions et nous vous ordonnons, et votre mère spirituelle vous crie : Venez, mes chers fils, venez à moi; prenez en mon nom la couronne portée par les fils de l'idolâtrie, cette couronne qui vous est destinée depuis le commencement du monde. Venez donc, nous vous en prions, combattre dans la milice du Seigneur, dans les même lieux où il a combattu, dans ces lieux où il a souffert pour vous, vous laissant cet exemple, afin que vous suiviez ses traces. Est-ce que Dieu innocent n'est pas mort pour vos péchés? Mourons donc, non pour lui, mais pour nous-même, afin qu'en mourant au monde, nous vivions pour Dieu; que dis-je, mourir? Il n'est plus besoin de mourir, ni même de combattre; le plus difficile est fait : mais le besoin de garder nos camps et nos villes a considérablement affaibli notre armée. Venez donc prendre part à la récompense qui doit être accordée, même sans avoir participé aux travaux de la croisade. Les chemins sont marqués par notre sang; que les hommes seuls viennent, que les femmes restent encore. Dans la maison où il y a deux hommes, que le plus propre à la guerre prenne les armes, surtout ceux qui ont fait des vœux; car s'ils ne se rendent ici pour les accomplir, nous les excommunions et nous les éloignons de la société des fidèles. Patriarche apostolique et évêques, faites encore qu'ils soient même privés de la sépulture après leur mort, s'ils n'ont aucune cause valable pour rester.

« Salut et bénédiction. »

NOTE J, pag. 268.

Nous allons transcrire ici le passage où le Tasse fait la peinture de la sécheresse qui accabla les chrétiens sous les murs de Jérusalem. Ce passage est sans contredit un des plus beaux et des mieux écrits de la *Jérusalem délivrée.*

Spenta è del cielo ogni benigna lampa :
Signoreggiano in lui crudeli stelle
Onde piove virtù ch' informa e stampa
L'aria d'impression maligne e felle.
Cresce l'ardor nocivo, e sempre avvampa
Più mortalmente in queste parti e in quelle.
A giorno reo notte più rea succede,
E dì peggior di lei dopo lei vede.

Non esce il sol giammai, ch' asperso e cinto
Di sanguigni vapori entro e dintorno,
Non mostri nella fronte assai distinto
Mesto presagio d'infelice giorno.
Non parte mai, che'n rosse macchie tinto,
Non minacci egual noia al suo ritorno;
E non inaspri i già sofferti danni
Con certa tema di futuri affanni.

Mentre egli i raggi poi d'alto diffonde;
Quanto d'intorno occhio mortal si gira,
Seccarsi i fiori, e impallidir le fronde,
Assetate languir l'erbe rimira,
E fendersi la terra, e scemar l'onde;
Ogni cosa, del ciel soggetta all' ira:
E le sterili nubi in aria sparse,
In sembiauza di fiamme altrui mostrarse.

Sembra il ciel nell' aspetto atra fornace;
Nè cosa appar, che gli occhi almen ristaure.
Nelle spelunche sue Zefiro tace;
E'n tutto è fermo il vaneggiar dell' aure:
Solo vi soffia (e par vampa di face)
Vento che move dall arene maure;
Che gravoso e spiacente, e seno e gote
Co' densi fiati ad or ad or percote.

Non à poscia la notte ombre più liete,
Ma del caldo del sol paiono impresse:
E di travi di foco, e di comete,
E d'altri fregi ardenti il velo intesse.
Nè pur, misera terra, alla tua sete
Son dall' avara luna almen concesse
Sue rugiadose stille: e l'erbe e i fiori
Bramano indarno i lor vitali umori.

Dalle notti inquiete il dolce sonno
Bandito fugge; e i languidi mortali,
Lusingando, ritrarlo a se non ponno.
Ma pur la sete è il pessimo de' mali;
Perocchè di Giudea l'iniquo donno
Con veneni e con succhi aspri e mortali
Più dell' inferna Stige e d'Acheronte,
Torbido fece e livido ogni fonte.

E'l picciol Siloè che puro e mondo
Offrìa, cortese, ai Franchi il suo tesoro,
Or di tepide linfe appena il fondo
Arido copre, e dà scarso ristoro.
Nè il Po, qualor di maggio è più profondo,
Parrìa soverchio ai desideri loro;
Nè' l Gange, o'l Nilo allor che non s'appaga
De' sette alberghi, e'l verde Egitto allaga.

S' alcun giammai tra frondeggianti rive
Puro vide stagnar liquido argento,
O giù precipitose ir acque vive.
Per alpe o'n piaggia erbosa a passo lento;
Quelle al vago desìo forma e descrive,
E ministra materia al suo tormento:
Che l'immagine lor gelida e molle
L'asciuga e scalda, e nel pensier ribolle.

Vedi le membra de' guerrier robuste,
Cui nè cammin per aspra terra preso,
Nè ferrea salma onde gir sempre onuste,
Nè domò ferro alla lor morte inteso;
Ch' or risolute e dal calore aduste
Giacciono, a se medesme inutil peso:
E vive nelle vene occulto foco
Che, pascendo, le strugge a poco a poco.

Langue il corsier già si feroce; e l'erba
Che fu suo caro cibo, a schifo prende.
Vacilla il piede infermo; e la superba
Cervice dianzi, or giù dimessa pende.
Memoria di sue palme or più non serba;
Ne più nobil di gloria amor l'accende.
Le vincitrici spoglie e i ricchi fregi
Par che, quasi vil soma, odii e dispregi.

20.

Languisce il fido cane; ed ogni cura
Del caro albergo e del signor oblìa.
Giace disteso, ed all' interna arsura,
Sempre anelando, aure novelle invìa.
Ma s' altrui diede il respirar natura,
Perchè il caldo del cor temprato sia;
Or nullo o poco refrigerio n' ave :
Si quello onde si spira, è denso e grave.

. . . .

Ecco subite nubi e non di terra
Già per virtù del sole in alto ascese;
Ma giù dal ciel che tutte apre e disserra
Le porte sue, veloci in giù discese.
Ecco notte improvvisa. Il giorno serra
Nell' ombre sue che d' ogni intorno a stese.
Segue la pioggia impetuosa; e cresce
Il rio così, che fuor del letto n' esce.

(*La Gerus. lib.* cant. XIII, st. 53 à 63 et 75.)

Voici maintenant la description d'une semblable sécheresse, tracée par l'intéressant auteur de *Paul et Virginie.* Cette nouvelle citation mettra le lecteur à portée de comparer la prose élégante et poétique de Bernardin de Saint-Pierre avec les vers du Tasse.

« Un de ces étés qui désolent de temps à autre les terres » situées entre les tropiques, vint étendre ici ses ravages. » C'était vers la fin de décembre, lorsque le soleil au capricorne échauffe pendant trois semaines l'Ile-de-France » de ses feux verticaux. Le vent du sud-est qui y règne » presque toute l'année n'y soufflait plus. De longs tourbillons de poussière s'élevaient sur les chemins, et restaient suspendus en l'air. La terre se fendait de toute

» part; l'herbe était brûlée; des exhalaisons chaudes sor- » taient du flanc des montagnes, et la plupart de leurs » ruisseaux étaient desséchés. Aucun nuage ne venait du » côté de la mer. Seulement pendant le jour des vapeurs » rousses s'élevaient de dessus ses plaines, et paraissaient, » au coucher du soleil, comme les flammes d'un incendie. » La nuit même n'apportait aucun rafraîchissement à l'at- » mosphère embrasée. L'orbe de la lune, tout rouge, se » levait, dans un horizon embrumé, d'une grandeur dé- » mesurée. Les troupeaux abattus sur les flancs des colli- » nes, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisaient » retentir les vallons de tristes mugissemens. Le cafre » même qui les conduisait se couchait sur la terre pour y » trouver de la fraîcheur; mais partout le sol était brû- » lant, et l'air étouffant retentissait du bourdonnement » des insectes qui cherchaient à se désaltérer dans le sang » des hommes et des animaux. . . . .
» . . . .

» Cependant ces chaleurs excessives élevèrent de l'O- » céan des vapeurs qui couvrirent l'île comme un vaste » parasol. Les sommets des montagnes les rassemblaient » autour d'eux et de longs sillons de feux sortaient de » temps en temps de leurs pitons embrumés. Bientôt des » tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats les bois, » les plaines et les vallons; des pluies épouvantables, sem- » blables à des cataractes, tombèrent du ciel. . . . . » Sur le soir, la pluie cessa; le vent alizé du sud-est re- » prit son cours ordinaire; les nuages orageux furent je- » tés vers le nord-est, et le soleil couchant parut à l'ho- » rizon. »

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Paul et Virginie.*

(*Note du Traducteur.*)

NOTE K, pag. 282.

Les massacres qui eurent lieu à Jérusalem, après la prise de cette ville, furent ordonnés de sang-froid par les chefs des croisés. Voici, d'après Albert d'Aix, les motifs qui les portèrent à agir ainsi, et le tableau des cruautés horribles dont les soldats chrétiens furent les ministres en cette occasion :

« Jerusalem civitas Dei excelsi, ut universi nostri, ma-
» gnâ difficultate, et non sine damno nostrorum, recupe-
« rata, propriis filiis hodie restituta est, et liberata de
» manu regis Babyloniæ jugoque Turcorum. Sed modò ca-
» vendum est, ne avaritiâ aut pigritiâ vel misericordiâ
» erga inimicos habitâ, hanc amittamus, captivis et adhuc
» residuis in urbe gentilibus, parcentes. Nam si fortè à rege
» Babyloniæ in multitudine gravi occupati fuimus, subitò
» ab intus et extrà impugnabimur : sicque in perpetuum
» exilium transportabimur. Undè primum et fidele nobis
» videtur consilium, quatenus universi Sarraceni et gen-
» tiles, qui captivi tenentur, pecuniâ redimendi, aut re-
» dempti, sine dilatione in gladio corruant, ne fraude aut
» ingenio illorum nobis aliqua occurrant adversa. Consilio
» hoc accepto, tertio die post victoriam egressa est sen-
» tentia à majoribus; et ecce universi arma rapiunt, et mi-
» serabili cœde in omne vulgus gentilium, quod adhuc
» erat residuum, exurgunt, alios producentes è vinculis,
» et decollantes ; alios per vicos et plateas civitatis inven-

» tos trucidantes, quibus anteà pecuniæ causâ, aut humanâ
» pietate, pepercerant. Puellas verò, mulieres, matronas
» nobiles et fœtas cum puellis tenellis detruncabant, aut
» lapidibus obruebant, in nullis aliquam considerantes
» ætatem. E contra puellæ, mulieres, matronæ, metu mo-
» mentaneæ mortis angustiatæ et horrore gravissimæ necis
» concussæ, christianos, in jugulum utriusque sexûs de-
» bacchantes ac sævientes, medios pro liberandâ vitâ am-
» plexabantur, quædam pedibus eorum advolvebantur,
» de vitâ et salute suâ illos mirum miserando fletu et eju-
» latu sollicitantes. Pueri verò quinquennes aut triennes
» matrum patrumque crudelem casum intuentes, unà
» miserum clamorem et fletum multiplicabant. Sed frus-
» trà hæc pietatis et misericordiæ signa fiebant. Nam chris-
» tiani sic neci totum laxaverunt animum, ut non sugens
» maculus aut femina, nedum infans unius anni vivens
» manum percussoris evaderet. Undè plateæ totius civi-
» tatis Jerusalem, corporibus extinctis virorum, muli-
» rum, lacerisque membris infantium adeò stratæ et
» opertæ fuisse referuntur, ut non solùm in vicis, soliis
» et palatiis, sed etiam in locis desertæ solitudinis copia
» occisorum reperiebatur innumerabilis. »

Alb. Aq., liv. vi, cap. 30, *ap. Bong.*, pag. 282 et 283.

(*Note du Traducteur.*)

NOTE L, pag. xvij de la Préface.

« Il n'est point, dans tout le cours du moyen âge, de » période plus féconde en grands événemens et en grands » caractères, plus attachante par la singularité des insti- » tutions et des mœurs, plus remarquable par la dispro- » portion des causes et des résultats, que celle des deux » siècles mémorables dont la durée presque entière fut » remplie par les croisades.

. . . .

» Si la France se montra plus dévouée aux croisades » qu'aucun autre état de l'Europe, elle recueillit aussi des » fruits plus abondans et plus heureux. L'Italie, où le » pouvoir sacerdotal menaçait de tout envahir; l'Angle- » terre, où le régime féodal était encore dans toute sa » vigueur; l'Allemagne, que la lutte de l'aristocratie et » de l'empire livrait à d'interminables querelles, ne parti- » cipèrent que lentement aux salutaires effets des croisa- » des; en France, ils se firent sentir dans le cours même » de la première. Le petit-fils de Hugues-Capet, que ne

» recommandait aucun mérite personnel, et que les cen-
» sures ecclésiastiques tenaient encore dans un état d'a-
» baissement, parvint cependant à étendre sa puissance
» et à agrandir ses domaines. Tous ces guerriers turbulens
» qui désolaient l'état pour exercer leur valeur, s'étaient
» enrôlés sous la bannière du Christ. Dès-lors, l'autorité
» royale, débarrassée d'une foule d'entraves, put s'occu-
» per avec succès du bonheur public en travaillant pour
» elle-même. Tandis que les barons versaient leur sang et
» leurs trésors dans la Palestine, en France, le peuple des
» villes et des campagnes, affranchi du joug de ces petits
» tyrans, goûta les premières douceurs de l'indépendance
» et de la fortune. Les nobles motifs de piété et d'honneur
» qui avaient présidé à la croisade exercèrent une égale in-
» fluence sur le sort des dernières classes de la société. Le
» cœur de ces maîtres superbes, que rien jusqu'alors n'a-
» vait pu fléchir, s'adoucit en faveur d'hommes associés
» aux mêmes travaux et destinés aux mêmes récompen-
» ses. Plusieurs seigneurs affranchirent leurs serfs en pré-
» sence du Saint-Sépulcre; ces utiles exemples se multi-
» plièrent au retour de la croisade. Les mains qui avaient
» délivré le tombeau d'un Dieu, pouvaient-elles repren-
» dre les marques de la servitude, et la religion eût-elle
» pu souffrir encore des esclaves parmi ceux qu'elle pro-
» clamait ses vengeurs? Ainsi les droits de la victoire ser-
» virent ici les intérêts de l'humanité, et le titre de sol-
» dat de Jésus-Christ fit honorer le caractère de l'homme.
» Bientôt l'institution des communes, qui donnèrent aux
» peuples de l'Europe les premières idées de liberté et de
» patrie, et l'introduction du luxe oriental, qui fit prendre
» un nouvel essor à l'industrie et au commerce, achevè-
» rent d'établir l'existence des citoyens sur des bases tout

» à la fois plus solides et plus honorables ; et la plupart de
» ces bienfaits qui précédèrent en France le départ de la
» seconde croisade avaient acquis tout leur développement
» dans le cours des expéditions suivantes.

. . . .

» Les choses étaient arrivées au point que tout périssait
» en Europe, si quelque violente secousse ne fût venue
» rendre la vie à ce grand corps épuisé ; et il fallait que les
» symptômes d'une destruction imminente fussent bien
» nombreux et bien frappans, puisqu'ils excitèrent l'atten-
» tion et la crainte des hommes même d'un âge si igno-
» rant et si grossier. Les bruits si généralement répandus,
» au commencement du dixième siècle, et depuis, à plu-
» sieurs autres époques, de la fin prochaine du monde,
» ne venaient point d'une autre source, et l'on sait com-
» bien cette opinion, et les terreurs superstitieuses qui se
» propageaient à sa suite, contribuèrent à multiplier le nom-
» bre et à enflammer le zèle des défenseurs de la Terre-
» Sainte. Les croisades opérèrent seules le mouvement
» qui sauva la société en la renouvelant tout entière. Si les
» papes en profitèrent pour affermir et pour étendre leur
» puissance, on peut dire que dans leurs mains tout au-
» tre moyen eût également servi au même objet. Dans
» l'état où se trouvaient alors les croyances et les intérêts
» de l'Europe, il était impossible que le clergé, depuis
» long-temps affranchi de l'autorité temporelle, ne finît par
» s'en rendre maître : puisque les coupables excès et les
» honteuses dissolutions de la cour de Rome au dixième
» siècle, n'avaient pas entièrement ruiné son empire, il
» fallait bien qu'elle devînt souveraine au douzième siè-
» cle ; et ce résultat, quoique produit par les croisades,

» était bien moins dans la nature de ces guerres que dans
» la nature même des choses.

. . . .

» Des écrivains qui affectaient le plus vif intérêt pour
» notre espèce, semblent s'être plus à nous offrir l'ef-
» frayant calcul des générations que la guerre sainte avait
» moissonnées; et sans doute de pareilles recherches ont
» dû plus coûter à leur humanité, qu'elles ne font honneur
» à leurs lumières. Ces écrivains, en effet, ne devaient-
» ils pas considérer que les croisades ont plutôt favorisé
» qu'affaibli la population de l'Europe, en transportant
» dans d'autres climats le théâtre de ces guerres qui, de-
» puis l'établissement du régime féodal, désolaient chaque
» royaume, chaque province, chaque ville, chaque bour-
» gade. Quelque vide que laissassent dans la grande fa-
» mille européenne ces émigrations, dont les flots ne ces-
» saient de s'écouler vers l'Orient, n'avait-elle pas des
» pertes encore plus nombreuses à déplorer dans le cours
» de ces longues dévastations, de ces éternels brigandages
» qui couvraient son sein de sang et de ruines? c'est un
» fait généralement attesté, et qui doit presque conserver
» à nos yeux le caractère du miracle qu'il eut aux yeux
» d'un siècle crédule, qu'aussitôt que la guerre sainte eût
» été proclamée, l'Europe demeura tout-à-coup dans une
» paix profonde; les haines privées, les inimitiés nationa-
» les furent au même instant suspendues dans toute l'é-
» tendue de ce vaste continent; on n'y connut plus qu'un
» seul objet d'ambition, on n'y entendit plus qu'un seul cri
» de guerre, la délivrance du saint sépulcre; et la trève
» de Dieu, ce frein si faible que l'Église imposait quelquefois
» aux passions, ne fut exactement observée qu'à la suite

» de ces émigrations, qui ne laissaient plus dans tout l'Oc-
» cident ni de prétexte aux querelles, ni de bras pour les
» soutenir. En supposant même que le nombre des victi-
» mes fût plutôt accru que diminué par ces expéditions
» lointaines, on ne saurait nier qu'elles n'aient produit un
» bien inestimable; c'est qu'alors les calamités de la guerre
» s'étendirent uniquement sur ceux qui y prenaient une
» part active et volontaire; au lieu que, dans ces dissen-
» sions civiles qui enveloppaient tout un peuple, une foule
» de citoyens périssaient pour une cause qui leur était
» étrangère. Du moins quand l'Orient était en feu, l'Eu-
» rope entière respirait. Le bruit des armes qui retentis-
» sait au loin sur les plages asiatiques ne venait pas trou-
» bler la sécurité de l'Occident, et le signal des combats
» n'était fatal qu'aux Sarrasins.

» Un autre avantage également certain, c'est que l'es-
» prit de guerre, de tout temps si cher et si funeste aux
» peuples de l'Europe, prit alors un essor plus élevé et un
» caractère plus noble. Au lieu de ces brigands faibles et
» cruels qui se disputaient la possession d'une terre ou
» d'un château, comme des vautours acharnés sur une vile
» proie, on vit d'illustres guerriers armés pour la cause
» de Dieu, et combattant en son nom. Ce n'étaient plus
» ces guerres domestiques, ces querelles obscures où l'on
» s'égorgeait pour de misérables intérêts, où la défaite
» était sans consolation, et la victoire sans honneur : ici,
» du moins, la vertu guerrière pouvait se déployer vers un
» but et sur un théâtre digne d'elle, et l'héroïsme avait des
» juges et des rivaux. La gloire présentait ses palmes, la
» religion ses récompenses aux soldats qui triomphaient
» ou qui souffraient pour elle. Ici, tout sang versé avait
» son prix, puisqu'il coulait sous les yeux d'un Dieu ; la

» victoire s'ennoblissait encore des gages de la faveur di-» vine, et la mort même avait des charmes pour qui la re-» cevait comme le martyre. De là, naquit la chevalerie, » seule institution capable, dans les sociétés barbares du » moyen âge, de les maintenir contre la corruption des » mœurs et contre l'insuffisance des lois, et la seule qui, » dans l'histoire de ces siècles déplorables, excite encore » nos regrets en méritant nos éloges. Les croisades portè-» rent au plus haut degré d'exaltation et d'énergie cet en-» thousiasme à la fois religieux et militaire, qui, se vouant » à la défense de tous les opprimés, au soulagement de » tous les malheureux; associant par un mélange touchant » et bisarre, des prodiges de valeur et d'humanité, des » idées de galanterie et de dévotion, servit avec une égale » ardeur, et surtout avec une égale fidélité, les trois objets » de son culte, Dieu, les rois et les belles; sut mettre de la » grâce jusque dans ses faiblesses, et rendre ses travers » même aimables; et, pour nous tenir lieu des vertus qui » commençaient à nous manquer, créa l'honneur dont nous » avons fait, à son exemple, un des principes les plus fé-» conds de la morale, et l'un des plus puissans ressorts de » la politique.

. . . .

» Parcourons rapidement ici les principaux de ces ré-» sultats dus aux croisades. Dès que la trompette sacrée a » donné le signal d'une guerre commune à tous les chré-» tiens, une foule d'hommes condamnés à la servitude par » la terre même qu'ils possédaient, se précipitent dans les » camps, et brisent ainsi leurs liens en quittant la glèbe; » d'autres, dont la servitude était personnelle, trouvent » également la liberté dans les priviléges accordés aux sol-

» dat de Jésus-Christ. Les affranchissemens, si rares au-» paravant, sont prodigués par la dévotion, et même par » l'intérêt. Les entraves qui avaient empêché jusqu'alors » les communications mutuelles des peuples se relâchent » enfin par le continuel mélange de toutes les nations de » l'Europe. Pendant l'absence des seigneurs, les guerres » privées sont suspendues et bientôt cessées sans retour; » la tranquillité publique guérit les plaies profondes que la » population avait souffertes; l'autorité royale s'affermit aux » dépens de celle des barons, et à l'avantage des citoyens. » Les communes se forment en achetant des priviléges des » seigneurs appauvris, et quelquefois en les usurpant sur » ces maîtres éloignés. A l'institution des communes s'as-» socie presque partout celle des cours judiciaires, où le » droit romain est invoqué. Dès lors, les guerriers, qui ne » savaient juger les différends qu'avec l'épée, et dont » l'humeur impétueuse était incompatible avec l'étude des » lois, abandonnent aux magistrats du peuple l'exercice de » la justice; le duel est défé-plus rarement, et la liberté » publique se consolide de jour en jour. Par l'extinction » d'un grand nombre de familles nobles moissonnées outre » mer, et par la misère qui en accueillait tant d'autres au » retour de ces expéditions lointaines, les grands griefs se » subdivisent en une foule de petites propriétés particu-» lières, et le domaine public s'enrichit des débris de la » fortune des seigneurs. Avec la valeur des fiefs s'affai-» blissent les prérogatives qui y avaient été attachées; les » barrières qui séparaient les citoyens s'abaissent peu à peu; » plusieurs atteintes sont portées en même temps à l'or-» gueil du régime féodal, et la décadence des nobles pré-» pare la naissance d'un tiers-état.

» A ces effets, qui dérivent tous d'une source unique, de

» l'émigration d'un grand nombre d'hommes, j'en puis » joindre d'autres qui ne résultent pas moins directement » d'une seconde cause, de la communication des peu» ples entre eux. De l'Égypte et de Constantinople, sans » cesse visitées, et un moment asservies par les croisés, » la lumière se répand dans toute l'Europe. Les monu» mens des anciennes études excitent d'abord l'étonne» ment et bientôt après l'émulation des guerriers de l'Oc» cident, et le bienfait permanent de la civilisation répare » les maux d'une conquête passagère. Le code de Justi» nien et les écrits d'Aristote sont deux trésors déjà connus, » que l'Europe recueillit plus entiers à la prise de Cons» tantinople. De longs voyages et des découvertes succes» sives enrichissent le domaine des sciences naturelles, et » les bornes des connaissances géographiques se reculent » à chaque instant devant les regards des croisés. Des moi» nes pénètrent pour la première fois dans les déserts » immenses de la Tartarie ; l'instinct de la curiosité, » joint à l'appât du gain, conduit un marchand vénitien » jusqu'aux frontières de la Chine, et les guerriers chré» tiens s'applaudissent de voir le théâtre de leurs exploits » s'agrandir à chaque nouveau trophée qu'ils y élèvent. » Les sciences, qui firent l'orgueil de l'antique Babylone et » de la moderne Bagdad, abandonnent les heureux cli» mats de l'Asie pour fleurir dans l'Occident ; l'univer» sité de Salerne rivalise avec les disciples d'Averroèse et » d'Avicenne. Bientôt les historiens se multiplient, leur » langue s'épure, et leur caractère s'ennoblit. Guillaume» de-Tyr, en racontant dans l'idiome de Tite-Live des ex» ploits digne des premiers siècles de Rome, s'élève quel» quefois à la hauteur de son sujet et de son modèle ; Jac» ques de Vitry rappelle, en plusieurs endroits, l'énergie

» et la véhémence de Salluste ; Villehardoin et Joinville, » dans un langage plein de naïveté, et souvent de grâce, » offrent le premier essai d'une littérature dont leur plume » et leur épée contribuèrent également à étendre les con- » quêtes. D'autres écrivains, dont s'honorèrent alors d'au- » tres nations, et faits pour honorer un autre siècle, un » Otton de Frisingue, un Guillaume de Malmesbury, Sano, » l'annaliste du nord; Mathieu Pâris et Rigord, l'un An- » glais et l'autre Français, dignes rivaux en qui déjà se » manifeste l'animosité nationale ; l'illustre fille d'Alexis » Commène, et toute cette foule de Bysantins, parmi » lesquels plusieurs eurent à la fois de la célébrité et du » talent, rendent le siècle des croisades presque aussi re- » commandable par ses historiens que par ses héros. La » muse du chant se réveilla, et la poésie prit un nouvel » essor ; au lieu de ces exploits fabuleux des paladins d'Ar- » thur et de Charlemagne, les troubadours eurent à racon- » ter des exploits plus réels et surtout plus attachans des » Godefroi, des Tancrède, et un chantre du douzième siè- » cle, en célébrant la délivrance de Sion, avait déjà pré- » paré des couleurs au génie du Tasse. L'amour de la re- » nommée, qui prenait toutes les formes, s'était glissé dans » tous les rangs ; on vit alors des empereurs et des rois se » mêler à la foule des poètes pour retracer leurs succès » communs ; on vit un Frédéric II et un Richard, ces deux » héros des guerres saintes, exprimer par des accens mâles » ou plaintifs les nobles tourmens de la gloire, ou les en- » nuis d'une longue captivité.

» Si de l'heureuse influence qu'excitèrent les croisades » sur l'état politique des citoyens et sur les progrès de la » raison humaine, nous passons à examiner les effets » qu'elles produisirent sur le développement de l'industrie

» et du commerce, nous ne les trouverons ni moins nom-
» breux, ni moins frappans. Il était impossible qu'au mi-
» lieu d'une impulsion si vive donnée à toutes les facultés de
» l'esprit, le commerce ne se tournât point avec ardeur
» vers la carrière nouvelle qui lui était ouverte, et que,
» débarrassé des entraves qui le gênaient au-dedans, en
» même temps qu'il s'enrichissait de connaissances étran-
» gères, il ne prît point un champ vaste et un essor plus
» hardi. Jusqu'alors ses entreprises avaient été concentrées
» entre les mains des Grecs et des Arabes; toutes les riches-
» ses de l'Asie s'écoulaient par des routes presque parallè-
» les, au nord et au midi, dans les villes opulentes de Cons-
» tantinople et d'Alexandrie. La conquête de ces deux empi-
» res transporta aux Latins, avec les trésors qu'une longue
» paix y avait accumulés, les sources même qui les y avaient
» amenés; et, lorsque la domination des croisés eut été
» détruite en Orient, ils conservèrent encore ces fruits
» précieux de leur puissance passagère. Les républiques
» rivales de Venise, de Pise et de Gênes, se disputaient le
» sceptre des mers de l'Inde et de l'Europe long-temps
» après que le royaume de Jérusalem était retombé au
» pouvoir des infidèles. La ligue anséatique éleva dans le
» nord, à leur exemple, un empire fondé sur le com-
» merce; ainsi de toutes parts régnaient une généreuse
» émulation et une salutaire activité. L'art de la navigation
» fit des progrès rapides sur un théâtre sans cesse éprouvé
» par ses succès et agrandi par ses découvertes. Les flottes
» européennes qui, pendant le cours de deux siècles,
» voguaient presque sans interruption, des ports de la Mé-
» diterrannée et de l'Océan Germanique, aux bouches de
» l'Oronte, du Nil et de l'Euphrate, effrayèrent plusieurs
» fois l'Orient d'un appareil de forces maritimes, depuis

»long-temps inconnues, et renouvelèrent dans ces para-»ges l'antique réputation de Carthage et de Tyr. Un code »nautique fut formé d'après les instructions des naviga-»teurs d'outre-mer; et ce ne fut pas un des avantages les »moins précieux que l'Europe retira de ces voyages. Par-»tout les besoins du luxe se multiplient avec les moyens »de le satisfaire, et de nouvelles connaissances produi-»sent à leur tour des jouissances nouvelles; les étoffes de »soie, d'abord avidemment recherchées, servent à la par-»rure des rois et à la fortune des citoyens; les manufactu-»res des Grecs et des Arabes offrent à l'industrie de l'Eu-»rope des modèles qu'elle doit bientôt surpasser. Une »foule d'inventions utiles passent de l'Orient en Occident. »L'aspect de Constantinople et de ses monumens frappe »les premiers croisés d'une admiration qui ne doit pas »long-temps demeurer stérile; l'architecture gothique »prend, à leur retour, un style plus noble et des formes »plus savantes; le génie des arts, qu'on croyait éteint en »Italie, jette à Venise les premières lueurs de la vive lu-»mière qui devait éclairer les contemporains de Michel-»Ange; et les derniers monumens des croisades touchent »au siècle de Cimabué et de Giotto. L'art militaire se per-»fectionne, et les fiers Sarrasins, vaincus avec leurs pro-»pres armes, s'instruisirent à leur tour aux dépens de leurs »vainqueurs. Une police sévère s'introduit dans les ar-»mées; la discipline est connue, et l'infanterie reprend »insensiblement parmi les guerriers de l'Europe le rang »et la considération qu'elle avait perdus depuis que les »dernières légions romaines avaient succombé sous les »coups des barbares.

» . . . .

»Considérés en eux-mêmes, quelle source féconde d'in-

»térêt n'offrent pas ces événemens, où se réunissent au »plus haut degré toutes les qualités qui distinguent les »siècles héroïques, dont la durée surpasse celle des plus »longues catastrophes qu'ait jamais éprouvées le genre »humain, et dont le théâtre embrasse presque toutes les »parties et les nations les plus célèbres de l'ancien mon- »de? Quelle prodigieuse variété dans les exploits et dans »les accidens de cette guerre! quelles étranges vicissitu- »des de succès et de revers! quel étonnant mélange, »quelle succession rapide de grandes actions et de grands »crimes, des plus nobles vertus et des vices les plus odieux! »Que de contrastes intéressans, que d'oppositions singu- »lières dans les habitudes des peuples et dans les caractè- »res des individus! quelle foule de noms illustres aux- »quels se rattachent encore tant de souvenirs patriotiques! »Que de monarchies élevées et détruites! Que de révolu- »tions dans les empires et dans les mœurs, propres à ser- »vir à l'instruction des sages et des citoyens de tous les »temps!»

FIN DES NOTES ADDITIONNELLES.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

CHAPITRE PREMIER.

Aperçu des circonstances qui ont porté à entreprendre les guerres saintes.

CHAPITRE II.

Guerre sainte résolue.—Convulsion morale de l'Europe. — Sort des premiers croisés.

CHAPITRE III.

Portraits des chefs de la première croisade. — Marche des armées vers Constantinople.

CHAPITRE IV.

Marche des croisés à travers l'Asie mineure.

CHAPITRE V.

Histoire civile et militaire des croisés à Antioche.

CHAPITRE VI.

Délivrance du Saint-Sépulcre.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 7, ligne 1 de la note deuxième ; au lieu de (1), lisez (2).

Page 10, à la note, ligne 3 ; au lieu de *construire*, lisez *charger*.

Page 38, ligne 11 des sommaires du chapitre 2 ; au lieu de *cruauté*, lisez *cruautés*.

Page 59, ligne 18 de la *note du traducteur*, au lieu de *forts*; lisez *fort*.

Page 61, ligne 3 de la note première ; au lieu de *cités par*, lisez *dont les ouvrages font partie de la collection de.*

Page 81, ligne 16; au lieu de *fit*, lisez *fissent*.

Page 84, ligne 12 de la note ; au lieu de *aucuns*, lisez *aucun*.

Page 91, ligne 8; au lieu de *Baudoin*, lisez *Baudouin.*

Page 92, lignes 1, 3, 4 et 7 de la note ; au lieu de *Baudoin*, lisez *Baudouin.*

Page 94, lignes 9 et 14; au lieu de *Baudoin*, lisez *Baudouin.*

Page 96, ligne 3 de la note 2; au lieu de *putetor* et *trajana*, lisez *putetur* et *Trojana.*

Page 130, ligne 18; au lieu de *furent*, lisez *fut.*

Page 133, ligne 1 des sommaires du chapitre ; au lieu de *Revue*, lisez *Dénombrement.*

Page 150, ligne 3 de la note ; au lieu de *l'un de l'autre*, lisez *les uns des autres.*

Page 152, ligne 24; au lieu de *pendant*, lisez *l'espace de.*

Page 160, ligne 17; au lieu de *d'admettre*, lisez *que d'admettre.*

Page 176, ligne 4 du sommaire ; au lieu de *envoyés au*, lisez *envoyée aux croisés par le*

